

Remerciements

PRELIMINAIRE

Localisation



Source : Couverture (dos du livre) de *Mythes, rites et transes à Madagascar*, de JAOVELO-DZAO (Robert)

Historique

Nous présentons ici un bref aperçu historique des *Betsimisaraka* (une ethnie de la côte orientale de Madagascar) et de la région qu'elle occupe, aperçu historique auquel se rapporte en grande partie l'aspect socio-culturel ou traditionnel des contes constituant notre corpus. Les *Betsimisaraka* se répandent dans la partie orientale de Madagascar, dans la province de Toamasina : de Mahanoro au Sud jusqu'à Sambava au Nord¹. Même s'il existe deux catégories de *Betsimisaraka* (*Antatsimo* ceux du Sud, situés de Brickaville à Mahanoro et *Antavaratra* ceux du Nord, de Fénérive-Est à Sambava), ils sont « *désignés sous le nom tribal de Betsimisaraka* »².

Le nom de *Betsimisaraka* peut être divisé comme suit > *be-tsy(i)-misaraka*

Généralement, il est composé de :

- *be* : un adjectif qui signifie *immense, grand* ;
- *tsy* : l'adverbe *ne ... pas*, et ;
- *misaraka* : qui veut dire *se séparer*.

L'assemblage de ces trois éléments donne le mot *Betsimisaraka* qui signifie « les nombreux qui ne se séparent pas, qui restent toujours ensemble dans la vie quotidienne ».³ D'après l'histoire⁴, cette région est l'une des premières régions habitées de Madagascar, à une période, pendant laquelle l'écriture n'existe pas encore. L'oral était le moyen de communication et d'éducation.

Jusqu'à ce jour, malgré la présence de l'écriture, l'oralité domine toujours et garde son importance dans la société *betsimisaraka* que ce soit dans la vie quotidienne ou dans les grandes occasions ou cérémonies.

¹ Eugène Régis MANGALAZA, *Vie et Mort chez les Betsimisaraka*, essai anthropologique, p.11.

² Salomon RAHATOKA, *Pensée religieuse et rituels Betsimisaraka*, in *Ny Razana tsy mba maty*, Cultures traditionnelles Malgaches, Université de Nice, Association malgache d'archéologie, p.35.

³ Fulgence FANONY, *Etudes de littérature orale Betsimisaraka du Nord*, Thèse de Doctorat, inédit, p.12.

⁴ Edouard RALAIMIHOATRA, *Histoire de Madagascar, des origines à la fin du 19^e siècle*, 1955, p.37.

INTRODUCTION

La richesse de la culture malgache demeure essentiellement dans l'orature⁵. Dans l'ensemble du pays (Madagascar), la population a maintenu l'oral dans la vie quotidienne, surtout à la campagne. Le retard de l'introduction de l'écriture, c'est-à-dire, de l'enseignement à l'école, est l'une des raisons de la résistance de l'orature dans les sociétés malgaches.

Les cérémonies traditionnelles telles que la circoncision *famorana*, le mariage *fanambadiana*, les voeux *tsikafara*,... perpétuent l'orature dans la tradition sociale ; chacune de ces cérémonies issues de la société elle-même respecte la tradition selon les ethnies et leur évolution. Malgré la modernisation et l'imitation (ou les interférences culturelles), la plupart des traditions ancestrales se maintiennent surtout dans certaines régions pour honorer et respecter les ancêtres. Ce respect de la tradition demeure toujours un acte sérieux et important pour un Malgache. Toute sa vie, il se doit de célébrer ses ancêtres (retournement des morts, changer le *lamba*, prendre soin de ceux qui sont encore vivants,...).

Chaque cérémonie a son déroulement propre. La plupart des rituels demeurent oraux car les discours cérémoniels sont gravés dans la tête des orants (les sages de la famille, de la société) qui prennent la parole. Seuls les papiers administratifs autorisant certaines pratiques sont accouchés sur papiers.

L'individu grandissant acquiert des expériences au fur et à mesure qu'il assiste à des cérémonies traditionnelles ; il entend les discours y afférents. Une personne intéressée enrichit facilement son savoir. Les jeunes apprennent à parler dans certaines circonstances. Ils posent des questions pour éviter des impairs lorsqu'ils s'adressent à des plus âgés, à des cadets, à des égaux. Voici un exemple qui illustre la longueur de la salutation traditionnelle qui est toujours utilisée et respectée ; cette formule permet aux jeunes de démontrer leur bonne éducation :

⁵ Littérature orale

« -Manakôry aby e ?
 -Mbôla tsara. Manakôry aby anare ?
 -E ! Zahay tô mbôla tsara. Manakôry aby anare aňy ?
 -Tsaratsara fô. 'Nan'are dahôlo.
Tahian'Andriamanitra.
 -Tahian'Andriamanitra.
 -Manakôry aby ny fahasalaman'ry göño ?
 -E ! Zare akao salama tsara anoinoin-tsery.
 -Ano maivaňa. Iry kakovavy, kakolahy ?
 ...
 -Ehë e ! Mbola tsara ösaösan'ny fahantéraňa aka !
 -E ! samy tahian'Andriamanitra.
 -Ary kabaron'are akeo fô hita maso mitsidiky ?
 -E ! Kabaronay tô tsisy raha fônty fô andëha hamangy zare avarabatra arö. Asa raha manakôry 'zare 'kao zay ?
 -'Zare akao salama tsara tahin-jaňahary.
 -Ano mahivaňa.
 -... »

-Comment-allez vous ?
 -Nous allons bien. Comment allez-vous ?
 -E ! Nous allons bien ici. Comment va tout le monde, là-bas ?
 -Nous nous portons comme charmes. Et vous , comment vous portez-vous ? Que Dieu nous garde !
 -Bien. Que Dieu vous garde.
 -Comment vont les enfants ?
 -E ! Ils sont tous bien portants tout en ne pouvant pas éviter la grippe !
 -Qu'ils aillent bien. Et les grands-parents ?
 -Eh ! Ils vont bien en dépit du poids de l'âge.
 -Que Dieu nous bénisse tous !
 -Quelle nouvelle apportez-vous en nous visitant ?
 -De nouvelle, nous n'en avons pas mais nous allons rendre visite à ceux qui sont au Nord car nous sommes préoccupés de leur santé.
 -Ils vont très bien avec l'aide du Créateur.
 -Que tout le monde se porte à merveille !
 -.... »

Un moins âgé prend la parole lors de l'absence des aînés ou « *Ray amandreny* » pour assurer le bon déroulement des cérémonies : reconnaissances, vœux, naissance, mariage, ... pour faire face à ses responsabilités. Chaque individu a intérêt à savoir parler à chacun selon son rang et son statut. Ainsi, on commence dès son jeune âge à se montrer en public pour pouvoir affronter les situations au moment de l'absence des aînés.

Nombreux divertissements étaient encore issus des habitudes ancestrales avant l'envahissement de la technologique (radio, cassette, télévision,...). La population préfère ces nouvelles technologies malgré les dépenses associées plutôt que de continuer à suivre les habitudes ancestrales. Les contes, dans lesquels est axé notre étude, ne tiennent plus leur place d'autan dans la société. Ils sont en régression

depuis des années, dans les villes et aussi dans certaines campagnes. La plupart des gens s'intéressent plus aux travaux de la vie quotidienne qu'aux divertissements qui les aident à sortir des routines. La tradition ancestrale consistant à animer tout un village, une famille, des enfants,... en dehors des travaux champêtres, a perdu petit à petit son importance. Les légendes suivent aussi cette mauvaise pente, elles ne sont plus racontées durant les veillées funèbres, les travaux de champs,.... Autrefois, le soir, lors des veillées, les ancêtres malgaches se réunissaient pour participer à des devinettes et écouter des contes. De nos jours, très rares sont les villes et familles qui respectent encore cette tradition de réciter des contes le soir même d'une manière occasionnelle. Les contes pourraient-ils encore reprendre vie un jour dans la société et être considérés par chacun de ses membres comme une tradition à ressusciter ?

Quoi qu'il en soit, les contes appartiennent au genre littéraire le plus populaire. C'est une forme convenable de la littérature qui fonctionne selon les règles de l'apprentissage culturel de la communauté.

En vue de connaître et d'approfondir la culture malgache, il est nécessaire d'analyser les contes. Ce plongeon dans les contes permet d'élargir les connaissances sur la façon de vivre de différentes ethnies, sur leur univers culturel. Ainsi, l'éducation tout en se répandant transmet des savoirs, ou aide tout simplement les jeunes à acquérir l'art de réciter les contes.

Les contes appartiennent au genre littéraire oral même s'ils se trouvent consignés dans des livres. Ainsi, l'orature persistant surtout dans des endroits ruraux maintient le genre conte dans le registre du récit vivant. Le conte a autant de variantes que de récitants même si, actuellement, des chercheurs recueillent, traduisent et publient des contes. Ces derniers demeurent pour nous dans la « littérature orale » à l'instar de ceux de notre corpus.

En malgache, « conte » se traduit par « angano » alors que, ce terme englobe mythe, légende et conte. Dans sa forme littéraire, les contes tendent à se confondre avec d'autres genres narratifs brefs comme la nouvelle et la fable. Dans le cadre de notre travail, nous portons notre centre d'intérêt sur l'acception générale du terme en tant que court récit du monde imaginaire ; le conte assume une double fonction :

divertissement pour les enfants, source de réflexion pour les adultes. Les contes nous font rêver, nous dépaysent et nous ouvrent le monde des merveilles, les événements fictifs et les faits plus ou moins vraisemblables qui les emplissent. Il en résulte que l'imaginaire et la fiction sont d'une importance particulière dans ce genre de récit. En d'autres termes, l'irréalité renvoie, de façon implicite, à la vie sociale, aux normes de la société, ou à l'idéal social. Et c'est dans cette perspective que se justifie le choix de notre thème de recherche « la ruse » dans les contes *Betsimisaraka*.

La plupart du temps, nous considérons la ruse⁶ comme un défaut. Toutefois, nous constatons qu'avec la ruse, nous n'agissons pas toujours négativement. Dans notre corpus, nous relèverons des types de ruse qui sont indissociables de ces récits pour leur bon déroulement. *Ikotofetsy* et *Imahakà* sont les deux personnages les plus connus des contes malgaches illustrant la ruse. Cette célébrité provient du fait que plusieurs personnes ont mené des études sur ce même conte entré dans le programme scolaire. Pourtant, il n'est pas le seul conte malgache qui porte son centre d'intérêt sur la ruse. Dans les contes *Betsimisaraka* de notre corpus, la ruse a une grande importance pour la valeur morale, pour chaque individu.

Donnant vie à la plupart des récits de contes, elle les structure selon l'ordre hiérarchique suivant : il y a toujours un trompeur ou un méchant cherchant à terrasser le plus faible ou le plus petit. Ce procédé est utilisé par le héros ou le faux-héros pour arriver à leurs fins. Nous utilisons une méthode qui tout en traitant le conte comme un texte structuré tienne compte de son aspect de texte oral. Mais il n'y a pas de méthode unique et définitive car plusieurs voies d'approches sont explorées en même temps car le but n'est pas d'étudier un texte pour lui-même d'une manière isolée mais de comprendre ce qu'il révèle pour la société. Ainsi, notre travail s'articule comme suit : d'une part, l'étude du fonctionnement du récit fera l'objet de la première partie de notre développement, et de l'autre, l'analyse de la ruse constituera la seconde. La mise en évidence de l'essence de la ruse et de son expression dans les contes founira la troisième partie de notre travail.

⁶ La définition de ce terme va être précisée plus loin.

CORPUS

Nous tenons à souligner que les contes formant notre corpus ont été renvoyés en annexe de ce travail pour une question de commodité. Les textes des huit contes tirés des recueils de Fulgence Fanony que nous avons sélectionnés pour notre mémoire sont seulement évoqués ici avec leur titre :

- L'Oiseau-Grand-Tison et Contes des *Betsimisaraka du Nord* et
 - Le Tambour de l'Ogre et autres Contes des *Betsimisaraka du Nord*
- *Bingin-drakakabe, Le Tambour de l'Ogre* (Angano 30) ; cf. annexe I, p.108 ;
- *Mandriangödra, Couche-dans-la-Fange* (Angano 32) ; cf. annexe II, p.118 ;
- *Ravëtahely sy Randriambe nampiady aomby, Pauvre-Hère et Grand-Seigneur font un combat de taureaux* (Angano 44) ; cf. annexe III, p.128 ;
- *Bafla, père de Fitofañahy, Bafla, père de Fitofañahy* (Angano 5) ; cf. annexe IV, p.139 ;
- *Faravavy zanak'i Randriambe narian-dry zôkiny, Benjamine fille de Grand-Seigneur perdue par ses sœurs* (Angano 33) ; cf. annexe V, p.147 ;
- *Zanak'i Randriambe sy ny voangy, La fille de Randriambe et le citron* (Angano 27) ; cf. annexe VI, p.154 ;
- *Lebokahely, Petit-Lépreux* (Angano 9) ; cf. annexe VII, p.175 ;
- *Ilay namono tëña nahazo përa-bölämëna, Le suicidé-à-la-bague-d'or-magique* (Angano 1) ; cf. annexe VIII, p.181.

Ces contes font l'objet de l'annexe de ce travail.

PREMIERE PARTIE : LE CADRE THEORIQUE

1.Littérature orale

1.1.Brève approche de la littérature orale

Le terme « littérature orale » s'est formé principalement par l'existence de l'écriture. Bien que l'oral soit la fondation de toute littérature, l'oralité n'était pas encore incluse dans la « littérature » proprement dite. Nous constatons jusqu'à maintenant que parler de littérature donne référence en premier lieu à l'écriture. En lisant tant d'ouvrages littéraires, la plupart parle de la littérature écrite et de toute son histoire sans préciser qu'elle existe grâce à l'oralité. Bien sûr que la civilisation de l'écriture s'est manifestée oralement, verbalement entre deux individus au moins. N'oublions pas qu'à l'apparition du terme « littérature » toute forme orale en était inconsciemment ignorée.

Tout récit, avant ou après l'écriture, était toujours publié ou débité oralement. Naturellement, la parole est la première forme du langage humain, la première forme de communication. Selon André Martinet :

« ... les signes du langage humain sont en priorité vocaux, [...] pendant des centaines de milliers d'années, ces signes ont été exclusivement vocaux, et [...] aujourd'hui encore les êtres humains en majorité savent parler sans savoir lire. On apprend à parler avant d'apprendre à lire : La lecture vient doubler la parole, jamais l'inverse... »⁷.

La littérature orale concerne les textes anciens ou considérés anciens : contes, proverbes, mythes,... Elle est désignée plutôt par littérature traditionnelle Chaque texte représente une culture, reste d'actualité, toujours vivant. Malgré cette spécificité, la littérature orale « se caractérise par son instabilité, dans la mesure où elle n'est pas fixée par l'écriture mécanique.⁸ » Un conteur change souvent la succession structurale d'un récit sans pour autant en trouver une explication. Quelques éléments : matériels, moyens de transport,... changent dans le récit selon la société cible, l'époque,

⁷ A. MARTINET, *Eléments de linguistiques général*, p.11, in note de Lucien Xavier MICHEL-ANDRIANARAHINJAKA, *Le système littéraire betsileo*, Fianarantsoa, Ambozontany, 1987.

⁸ Emmanuel SOUNDJOCK, *Introduction à la littérature orale* in *Herméneutique de la littérature orale*, Colloque de Yaoundé – Mvolyé, 2-4 septembre 1975, Collège Libermann, Douala, 1976, p.6.

l'évolution de la technologie. « *C'est donc une littérature qui accompagne le peuple dans toute son histoire.* »⁹

Toutefois, la littérature orale ne s'écarte pas de la définition de la littérature en général : c'est une tentative de réponse à la question « *sur le sens de l'existence de l'homme, sur l'origine et la destination de la vie humaine* ».¹⁰ Elle initie chaque individu de la société jeune ou adulte.

Le corpus renferme diverses initiations adaptées à tout âge. Il fait découvrir le mode de vie de différentes catégories de personnes appartenant à différentes catégories sociales, le comportement des individus de classes sociales différentes ou identiques.

Jusqu'à maintenant, cette littérature reste toujours dans l'insécurité, c'est-à-dire qu'elle est en voie de disparition. Dans certains milieux urbains, l'oralité apparaît rarement. Par contre les proverbes tiennent encore une grande place car ils sont utilisés quotidiennement dans des conversations, des cérémonies familiales, pédagogiques, professionnelles surtout traditionnelles. Les contes nécessitant la présence d'un conteur, d'un auditoire et la participation de ce dernier au cours de la récitation commence à s'estomper. C'est une des raisons de sa rareté dans les milieux urbains où l'évolution de la technologie ne cesse de s'accroître : les adultes accordent plus d'importance aux appareils télévisuels qu'aux habitudes ancestrales. Les habitants d'une société ne possédant ni poste radio ni télévision demeurent disponibles pour une grande participation à la récitation et à l'écoute d'un conte que ceux détenteurs de postes radio. Les possesseurs d'appareils de télévision semblent s'intéresser de moins en moins aux choses traditionnelles.

1.2.Littérature ancienne et vivante

La littérature orale désigne un genre très vaste et diversifié dont les devinettes, les proverbes, les fables, les maximes, les dict ons et les contes. Ces genres de la littérature étant universels occupent encore une place importante dans la vie sociale. Ils se complètent la plupart du temps, comme : « *Les proverbes sont bien souvent*

⁹ Idem, p.13.

¹⁰ Ibid, p.5.

l'essence d'un conte et le conte est souvent l'illustration d'un proverbe. »¹¹. Le conte intitulé « Le jeune orphelin haï par ses frères »¹² se conclut par un proverbe : « *Que celui qui est laid ne se décourage point ; que celui qui est beau ne soit point orgueilleux* »¹³. Selon Geneviève Calame-Griaule, « *dans les soirées Dogon, où l'on raconte une histoire, on doit toujours commencer par un échange de devinettes, les contes et les fables viennent ensuite.* »¹⁴ Le même cas se remarque aussi à Madagascar.

Actuellement, la littérature orale apparaît sous forme écrite mais elle se confine dans l'oralité comme les sociétés malgaches. Nous pouvons constater qu'Ecrire et Parler sont un phénomène naturel et pourtant, l'écriture proprement dite n'est apparue que bien tard après l'oralité.

L'écriture doublait l'oral plus tard alors que les hommes se communiquaient déjà avec la parole, des gestes, des sculptures, des codes, ... L'évolution d'une personne suit la même progression : la parole vient avant l'écriture. Les enfants envoyés à l'école apprennent principalement à écrire. La littérature écrite s'inspire dans les récits en vers ou en prose de la littérature orale.

Malgré son ancienneté, la littérature orale s'est toujours maintenue dans la société qui la conserve intacte selon la mode dont la tradition s'est transmise. C'est ainsi que l'oralité apparaît souvent dans des cérémonies traditionnelles : le *jôro*¹⁵ lors d'un mariage à Madagascar par exemple. Même si le mariage religieux prend de l'importance de nos jours, l'ancestral domine toujours : ce qui atteste la bonne conservation de la tradition orale dans la société. A titre d'illustration, les devinettes et les contes requièrent un moment précis, le soir au crépuscule ou pendant les veillées funèbres, ... pour être cités. Ceci est encore le cas de nos jours.

Parce qu'elle est « éternelle », la littérature orale évolue suivant les époques. Elle touche chaque individu humain même lorsqu'elle utilise des objets ou animaux comme personnages. Une de ses caractéristiques est qu'elle est une littérature vivante : l'orature demeure et est utilisée dans la société selon les circonstances. Elle

¹¹ www.contesafricains.com

¹² Fulgence FANONY, *Etudes de littérature orale Betsimisaraka du Nord*, Thèse de Doctorat, inédit.

¹³ Idem

¹⁴ CALAME-GRIAULE, in <http://www.tagnet.org>

¹⁵ Invocation

suit le changement de génération en génération tout en sauvegardant son essence. Nous pouvons constater cette mutation aussi bien dans le récit (avec le vocabulaire employé, l'événement, la période, ...) que dans l'énonciation (à la radio, à l'école, ...). En tout cas, concomitamment à l'existence de l'écriture, l'oral est toujours utilisé. Selon Jean Cauvin¹⁶, la société orale est un « *groupe humain qui, même s'il connaît l'écriture, fonde la plus grande partie de ses échanges de messages sur la parole.* » La parole est plus intelligible que l'écrit car elle s'adresse directement aux gens tout en s'accompagnant de geste, de l'intonation... du narrateur (selon le déroulement de l'histoire et sa compréhension du récit). L'interlocuteur peut, parfois, détourner le sens initial du message. Dans ce cas, le message transmis n'est pas arrivé à bon port. Pour Jean Cauvin¹⁷, « *une société orale a lié son être profond, sa mémoire, son savoir, ses conduites valorisées, son histoire, sa spécificité à la forme orale de communication. C'est-à-dire qu'il n'y a pas seulement un échange de messages dans l'instant actuel, mais il y a aussi un échange entre le passé et le présent avec ce qui fait que telle société dure à travers le temps parmi d'autres sociétés.* » Cette assertion nous confirme qu'une société orale conserve la parole tout en vivant le temps présent. Le maintien du lien avec le passé constitue une des fonctions principales de la parole. Ce cordon ombilical préserve toute la tradition dont l'oralité.

Dans certains lieux la profération de parole demeure interdite : une rivière ou forêt, par exemple ne tolérant pas des dialectes étrangers. Avant d'entrer dans une zone du *Canal des Pangalanes*, on signale à tout le monde de se taire jusqu'à ce qu'on la dépasse. Le non-respect de l'interdit provoquerait malheur à toute l'équipée. Ainsi, parler exige des règles de comportement selon l'endroit, le moment, la personne devant qui l'on se trouve.

La société apprend à ses membres à quel moment parler et à quel moment se taire. Chaque ethnie, village, pays possède donc ses interdits et son fonctionnement que d'autres ignorent. « *Le silence est perçu comme menaçant [...] où l'ensemble de la vie sociale est médiatisée par le langage, et où le pouvoir repose en grande partie sur le don de la*

¹⁶ Jean CAUVIN, in <http://users.cotu.fi> de Jaana KILPENÄHO et Emilia MELASUO

¹⁷ Jean CAUVIN, in <http://www.cyberportail.com>

parole »¹⁸ chez les peuples volubiles et ceci contrairement aux « *peuples faiblement communicatifs* »¹⁹ qui valorisent le silence.

Pourtant les sociétés orales malgaches et africaines se trouvent au croisement de ces deux cultures car « *le crédit qu'elles concèdent au silence et au secret résulte en partie de la nécessité de se prémunir contre cet aspect négatif du verbe.* »²⁰

Toutefois, en présence de cette oralité, l'écrit garde un rapport plus ou moins étroit avec les sociétés. Avec l'histoire de la marche des sociétés humaines, les religions révélées et les explorateurs occidentaux, les colonisations ont colporté en Afrique dès le VIII^e siècle l'écriture.²¹

- Sources et propagations des contes

Les récits des contes sont basés sur des faits réels de la vie de tous les jours de la société dans laquelle nous sommes plongés et dont nous ne pouvons nous détacher. Ces récits décrivent la couleur, l'atmosphère sociale et son environnement. Basés sur le divertissement, ils utilisent la pédagogie et la psychologie ; leur inspiration est puisée dans la vie sociale. En d'autres termes, les récits des contes ont trait à la vie de l'humanité.

Le conte est un court récit qui transmet de génération en génération, pour un peuple ou une tribu, la sagesse des ancêtres, sa tradition, ses croyances et qui révèle l'origine des choses. Il nous apprend la vie, à distinguer le bien du mal, et nous aide à choisir. C'est une étude du passé qui explique le présent et qui donne des conseils pour le futur. Les contes existent déjà dès avant Jésus-Christ. Il en existe plusieurs types (merveilleux ou fantastique) mais ils ont tous pourtant le même objectif. Ils ont aussi leurs diverses époques d'invention, c'est pourquoi nous rencontrons des contes d'une période royale, du temps de la colonisation, de notre temps.

L'âge des contes est indéterminé. Ils sont tellement anciens qu'il est impossible de savoir où et quand les premiers contes ont été racontés. Alors, des

¹⁸ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *Interactions verbales*, Tome III, in <http://www.cyberportail.com>

¹⁹ Idem

²⁰ Geneviève CALAME-GRIAULE, *Le conteur traditionnel*, in [La Revue du livre pour enfants n°181/182](#).

²¹ <http://www.contesafricains.com>

questions se posent : Qui est le premier à en avoir inventé et dans quel coin du monde ? Quel public écoutait ? Pourquoi devient-il universel ? Comment et dans quelles circonstances les racontait-on ? Comment ont-il traversé les siècles pour être encore présent de nos jours ? Ces questions demeurent et demeureront toujours sans réponses car, selon le lieu, la société, la tradition et le conteur, les contes subissent des changements dans le récit, dans le nom du personnage,..., tout en gardant les mêmes contenus historiques. Mais l'origine de quelques contes est connue de la société parce qu'ils sont tirés d'un fait réel, de l'histoire d'une personne, d'un objet quelconque de cette société. L'exemple de *Rapeto* dont la gravure de pied gauche est toujours présente dans la région Sud de Tamatave, à *Andovok'imbola à Marolambo*, le droit à Nosy Varika, amène à le croire. Même histoire pour les descendants de *Zafindrabay*²² à Maroantsetra. Jusqu'à maintenant, ils imitent leurs traditions de reprendre leurs instruments de guerre, composés d'un « *tandrokaka* »²³ et un « *bingy tapaka* »²⁴ quand il y a revendication publique. Ces instruments leur ont servi lors de leur vengeance envers les habitants de Maroantsetra qui ont assassiné leur fils. Ces habitants vaincus ont quitté le lieu à la merci de ceux de *Zafindrabay*.

Toutefois, l'origine des contes populaires reste un mystère. Leurs thèmes répandus dans le monde entier posent une énigme. Seulement, les contes font partie des produits spontanés de l'imagination populaire comme les proverbes, les devinettes et les chansons. Ils pourraient aussi être issus des mythes en empruntant leur façon de représenter le monde, tout comme les mythes pourraient être issus des contes.

Les contes ne restent pas dans une même société ou dans un même pays. Ils se répandent de partout où le vent les emporte en subissant quelques transformations.

« [...] , De même que tous les fleuves vont à la mer, tous les problèmes de l'étude des contes doivent finalement aboutir à la solution de ce problème essentiel qui reste toujours posé, celui de la similitude des contes du monde entier. Comment expliquer que l'histoire de la reine-grenouille en Russie, en Allemagne, en France, en Inde, chez

²² Descendants de Rabay. Rabay est le nom de leur aïeul, *Ray aman-dreny* de tribu à Mandritsara (dans le province de Majunga) d'antan.

²³ Cornes de zébu

²⁴ Demi tambour

les Indiens d'Amérique et en Nouvelle-Zélande se ressemblent, alors qu'aucun contact entre les peuples ne peut être prouvé historiquement ? »²⁵

Le contenu, le message d'un conte sont identiques même si le déroulement du récit ou la façon de le réciter subit une ou des modifications avec des ajouts ou omissions de quelques éléments.

Les contes se répandent dans le monde comme le vent souffle juste pour le plaisir du divertissement et surtout pour le respect de la tradition. Ils semblent voyager où le vent les pousse emportés par les voyageurs (les hommes) dans leur pérégrinations, leurs transhumances tout en jouant un rôle très important dans la vie de l'humanité. Prenons l'exemple de l'histoire d'*Ibonia* dont chaque région de Madagascar possède sa version avec quelques variantes ou aussi celle de la fille qui refusait tous ses prétendants, et finissait par épouser un monstre (genette) dans *La fille difficile*²⁶. Une région pourtant possède la version complète de chaque conte comme la région du Sud pour *Ibonia*. Ils sont surtout récités selon la tradition ancestrale pour la pédagogie.

En Europe, les contes sont un amusement populaire comme les proverbes, les devinettes et les chansons. Il s'agit ici des contes populaires oraux et non des contes littéraires comme ceux de Voltaire, de Balzac,.... C'est-à-dire ceux qui se rapprochent le plus des contes africains.

Les contes populaires français, par exemple, sont un divertissement : « *c'est un moment agréable et une façon ludique de passer le temps* ». La propagation des contes dans la société française depuis le règne de Louis XIV en France, a enrichi tant les contes eux-mêmes que la culture. Cela ne veut pourtant pas dire que la société française ne connaissait pas les contes avant Louis XIV ; elle en disposait, mais les contes étaient récités d'une façon ancestrale, en famille et non sur scène par des experts en littérature. Malgré cela, les bonnes habitudes (réciter en public, en groupe pour l'amusement et la distraction) ont disparu petit à petit de la société française à

²⁵ Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1965 et 1970, p.27.

²⁶ Fulgence FANONY, *L'Oiseau Grand-Tison et autres contes des Betsimisaraka du Nord (Madagascar)*, Littérature malgache, Tome 1, Angano 4, p.57.

partir de la moitié du XVIII^{ème} siècle²⁷. On assiste cependant à leur renaissance depuis quelques décennies dans la plupart des régions.

Par contre après le XVIII^{ème} siècle, les contes de fées connaissent une évolution majeure en Europe, où les frères Grimm prennent le relais de Perrault en publiant leurs *Contes*²⁸ en 1812. Les écrivains recueillent ou inventent en se référant aux contes traditionnels de la société ; certains apportent des modifications qui enrichissent encore ce genre littéraire.

Les contes sont arrivés dans la Grande-Ile grâce aux voyageurs, venus des autres continents (Afrique, Inde, Indonésie, Australie,...). C'est pourquoi des variantes d'un même conte se rencontrent dans des ethnies différentes et même dans d'autres pays. Les contes malgaches, y compris ceux des *Betsimisaraka*, ne sont pas très éloignés des contes africains. Ils ont les mêmes buts et les mêmes rôles. De même avant de raconter, on commence dans les deux cas par des devinettes.

Les contes relèvent de la culture et de la tradition ancestrale. Par exemple en Afrique, depuis longtemps, selon les recherches menées jusqu'ici, réciter un conte demande une mise en scène. On ne récite qu'au moment opportun. Grâce à la brièveté des contes : la transmission et la compréhension demeurent faciles surtout avec les éléments qui le composent (chant,...). Par contre, les romans composés de détails entraînent parfois les auditeurs ou lecteurs, surtout les plus jeunes, hors de la réalité historique ; ceux-ci risquent de masquer le message du récit.

La littérature orale se distingue de l'oral de tous les jours. L'oralité est une manière de penser et de communiquer. Ainsi, elle apparaît sous plusieurs catégories qui renferment presque les mêmes objectifs dans la société.

1.3. Catégorie et typologie

La littérature orale désigne un genre très vaste et diversifié. Il regroupe les mythes, les contes, les légendes, les devinettes, les proverbes, les maximes, les fables,... Les récits des contes, des légendes, des mythes et des fables, qui sont des

²⁷ www.plaisirdelire.net

²⁸ Grimm, *Contes choisis par les Grimm*, traduits de l'allemand par Frédéric BAUDRY, Hachette, 1875.

récits structurés, se rapprochent même s'ils sont différents les uns des autres. Ils sont soumis à des règles.

Dans le dictionnaire Larousse²⁹, le mythe est défini comme :

« Un récit d'origine populaire et exprimant d'une manière allégorique, ou sous les traits d'un personnage historique déformé par l'imagination collective, un grand phénomène naturel ».

En un mot, le mythe véhicule l'histoire d'une personne célèbre d'une tribu, d'une société ou d'un pays, transformée en une histoire inventée par le peuple ou tout simplement une image de la société. Il recèle une explication du monde, d'une personne célèbre,... dont la plus grande partie est basée sur la croyance. *Le mythe Ibonia*³⁰ par exemple est une compréhension du monde.

La légende se veut plus proche du conte de sorte qu'il est parfois difficile de les distinguer. Elle se réfère à un événement réel ou supposé réel, et donne des précisions de lieux, de temps, de personnes historiques supposées comme saint, roi,.... Un ensemble de légendes attachées au même personnage ou groupe de personnages peut former un cycle. L'exemple de *Ikotofetsy sy Imahakà* nous montre l'apparition des mêmes personnages avec les mêmes rôles. Son équivalent chez les *Betsimisaraka* est le conte *Bafla, Rain'i Fitofañahy* et celui de *Kelimahihitsy*³¹ chez les Masikoro.

La légende est un « *récit à caractère merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou par l'invention poétique* »³². Elle « ... se conclut généralement en expliquant l'origine de quelque trait plus ou moins important de la société : croyance, coutume, origine des fady³³ ou des interdits, règles de mariage, genèse d'un culte, ou cause de sa disparition, bien-fondé d'une expression courante, ou explication ingénieuse des mœurs des animaux. »

²⁹ Larousse, Paris, 1977.

³⁰ *Le mythe d'Ibonia*, Angano Malagasy, Contes de Madagascar, Présentation de François NOIRET, Foi et Justice, Antananarivo, 1993.

³¹ *Contes Masikoro*, Tsimamanga et autres contes malgaches en dialecte Masikoro, textes recueillis et transcrits par F.Q. ANDRIANIRINARIVO, C. MANDIHITSY, A. ODON, C. et M.-C. PAES et VELONANDRO, Foi et Justice, Antananarivo, Juin 1995.

³² *Le Petit LAROUSSE Illustré*, 2005, 100^e Edition, Larousse, Paris, 2004.

³³ Tabous

Bien que les contes, qui sont l'objet de notre recherche aient une relation étroite avec les mythes et les légendes, ils s'en distinguent. Les contes sont un « *Récit, assez court, d'aventures imaginaires* »³⁴, c'est-à-dire une petite histoire qui fait voyager par l'imagination d'un monde réel vers un monde irréel, un monde fictif. Ils se différencient des légendes et des mythes parce qu'ils ne sont pas situés dans la réalité. Les fables leur sont très voisines seulement elles sont en vers alors que les contes sont en proses.

Les contes renferment plusieurs types³⁵ dont les plus courants se fondent sur le contenu et les modalités du récit, notamment les personnages :

- *les contes d'animaux* : Les personnages sont des animaux doués de parole à comportement humain. Ils sont aussi caractérisés par leur enchaînement. Le même personnage se retrouve dans différents contes tout en gardant les mêmes aventures. L'ensemble de ces contes forme un cycle.

Exemple : Le chien est le sauveur ou le gardien de l'homme. La souris et la *fösa* genette (à Madagascar) sont toujours petites et rusées, le renard (en Europe) est très rusé aussi,... Nous pouvons en tirer comme conclusion que les animaux rencontrés dans les récits changent selon les régions tout en gardant la même trame : le plus faible est forcément le plus doué contre un plus fort, stupide et crédule.

- *les contes facétieux* sont des contes pour rire. La moquerie y tient une grande place : ces contes montrent la niaiserie et la sottise des personnages qui les conduisent dans une impasse d'où ils ne peuvent plus se tirer. Le récit « *amaloño azon'ampañilo* »³⁶ peut l'illustrer. Sans recourir aux exemples des animaux, le « *jalôko* », un homme qui suit une femme dans son village, ou « *jaombilo* », un jeune homme entretenu par une femme plus âgée que lui (gigolo).

- *les contes merveilleux* tiennent une grande place dans la littérature orale car le surnaturel y fait surface. Les héros sortent toujours triomphants de leurs aventures grâce à des aides magiques de vieilles sorcières, d'animaux, d'objets magiques.

³⁴ Le Pluri Dictionnaire Larousse, 1977.

³⁵ Jean, CAUVIN, *Le Conte*, Collection Comprendre, Tournai, Castermann, 1981.

³⁶ *Une anguille attrapée par un pêcheur*

- *les anecdotes*: en malgache, ils apparaissent comme le *ziva* ou parenté à plaisanterie. Les *mpiziva* se comportent en personnages et se connaissent. L'un adresse la parole avec tant de méchanceté à l'autre, celui-ci répond avec des blagues sans se mettre en colère mais se contente de répliquer à son *ziva* ou répond à l'autre par des rires parce que c'est la sagesse de l'un et de l'autre qui s'y joue. En voici quelques exemples de *mpiziva* parents à plaisanterie à Madagascar :

- les *Antemoro* pour les *Betsimisaraka*
- les *Betsileo* pour les *Antesaka*
- les *Sihanaka* pour les *Betsimisaraka*
- les *Antemoro* pour les *Antakaraña*.

- *les contes étiologiques* sont notamment tournés vers l'explication de l'origine des particularités des animaux et des plantes (formes, cris, couleurs, etc.). Prenons à titre d'illustration l'origine du cri du milan :

« *Filokokoho ! filokokoho !* »

« Mon aiguille la poule ! mon aiguille la poule ! ».

La poule lui a emprunté son aiguille mais elle l'a perdue sans la retrouver. Jusqu'à maintenant la poule cherche toujours l'aiguille du milan, c'est pourquoi elle et ses descendants fouillent partout où ils vont pour retrouver l'aiguille. Tandis que le milan réclame toujours son aiguille et crie :

« *Filikokoho !* » « Mon aiguille ! » à la poule !

Avec toutes ses typologies, les contes comportent ses propres particularités tant au niveau de la narration qu'au niveau du déroulement du récit.

2. Particularité des contes

Les contes sont universels. Leur origine et même leur point de départ demeurent incertaines jusqu'à présent. Leur universalité se caractérise par le choix dans une société de la fin de la journée pour débiter des contes pratiquement le soir quand tous les membres de la famille sont réunis. Comme les hommes voyagent, les contes les suivent tout en restant là où ils ont été inventés.

Ensuite, l'inter-relation des peuples universalise le genre conte parce que les différents conteurs maintiennent le fond de l'histoire tout en mettant à profit leur talent. Ce fait explique les différentes variantes d'un conte rencontrées dans différents ethnies, régions, pays,...

Toutefois, ces changements d'éléments ne modifient pas la narrativité des contes qui respecte une règle bien déterminée : la narration se fait toujours au passé avec un texte accessible à tous. En général, un récit de conte est divisé en trois parties bien distinctes :

- **la formule introductory** : le conteur doit préparer les auditeurs à pénétrer dans l'univers du conte. Cette formule oriente les auditeurs vers le monde imaginaire qui les libère de toutes leurs occupations journalières. La plus connue est « *Il était une fois,...* » « *Nisy 'zany, hono,...* ». La formule introductory établit une relation entre le conteur et l'auditoire. Elle change l'environnement imaginaire de l'auditeur pour l'introduire dans le monde du récit qui va suivre. Déjà, le verbe conjugué au passé aide le public à se situer dans le temps même si la date et le lieu ne sont pas précis. L'auditoire et le conteur se trouvent alors dans le passé, dans l'univers des contes, dans la fiction. Il y a donc télétransportation du réel vers l'imaginaire à travers le conteur.

Avec le prologue, la formule introductory résume brièvement les informations nécessaires à la compréhension de l'action et présente le ou les principaux personnages et les éléments essentiels pour le déroulement du récit qui sont nécessaires pour l'action future.

*Mandriangödra Couche-dans-la-Fange*³⁷ débute par un portrait du héros nanti de sa force divine en prévoyant le futur et montre le caractère compréhensif (l'indulgence) du héros. La période pré-natale du héros est évoquée, suivie de sa naissance, de sa croissance jusqu'à l'arrivée de sa belle-mère cruelle et impitoyable, qui provoque la fuite, le voyage de *Laza Gloire*. Son bonheur primitif est ainsi brisé par la jalousie qui l'incite à s'enfuir et à retrouver le bonheur ailleurs. De même, dans

³⁷ Voir Annexe 6, p.154.

Lebokahely Petit-Lépreux³⁸, le même thème apparaît mais d'une autre manière : essayer de sortir de la pauvreté, *Lebokahely* Petit-Lépreux tente sa chance auprès de la jeune fille de *Randriambe* Grand-Seigneur. L'introduction présente *Lebokahely*, *Randriambe* et sa fille, *Faravavihely* Petite-Benjamine ; cette dernière refuse tous ceux qui viennent la demander en mariage, ce qui conduit *Lebokahely* Petit-Lépreux à ne pas la courtiser directement mais il se rabaisse au pauvre travail de gardien de porcs : il donne la nourriture aux cochons de *Randriambe* pour pouvoir ensuite s'approcher de plus en plus de *Faravavihely* Petite-Benjamine jusqu'à ce qu'elle l'accepte : « *Et après un certain temps, il a commencé à tourner du côté de chez la fille de Randriambe Grand-Seigneur. Il l'a courtisée, et finalement elle a accepté.* »³⁹ Cet acte déclenche la tristesse de *Randriambe* Grand-Seigneur, sa haine pour *Lebokahely* Petit-Lépreux. Cette vive hostilité de *Randriambe* restera inassouvie jusqu'au meurtre de l'effronté.

Les thèmes du courage, du bonheur et de l'amour sont le plus souvent évoqués dans les contes traditionnels qui se terminent toujours par une réussite. A la fin.

- Viennent ensuite les éléments invraisemblables comme dans *Ilay namono tēña nahazo pera-bolamena Le suicidé à la Bague-d'Or-Magique*⁴⁰. Les animaux, les objets parlent et se comportent comme des humains. Ils sont doués de pouvoirs magiques, les plus faibles terrassent les plus forts, un personnage peut dormir pendant cent ans, *La Belle aux Bois Dormants* ! Cette partie est composée d'un ordre originel suivi d'un désordre et puis l'ordre final ou retour à la normale. Ainsi, au début du récit, les personnages sont dans leur situation normale. Qu'ils soient riches, pauvres, paysans, rois,... ils ne sont pas encore confrontés à un problème. Le problème surgit et crée alors le désordre dans l'ensemble : la princesse a été enlevée, le petit dernier a été perdu par ses frères ou encore la sorcière a jeté un sort à la famille royale ! Durant cette partie, tous les personnages interviennent. L'ordre originel est rompu, déstabilisé par un méchant. Le héros sauve la situation avec l'aide d'un sorcier, d'un objet magique,... et rétablit l'ordre dans son état initial ou parfois meilleur que l'état initial.

³⁸ Voir Annexe 4, p.139.

³⁹ Idem, §12, p.139.

⁴⁰ Voir Annexe 3, p.128.

Les descriptions des événements sont courtes et la technique de répétition est souvent utilisée pour tenir l'auditoire en haleine.

- Une fois l'état normal revenu, la **formule de clôture** finalise le récit en décrivant d'abord la situation présente et l'avenir heureux de la victime. Cette formule aide l'auditoire à quitter le monde imaginaire pour revenir dans le monde réel. Puisqu'en écoutant un conte, l'auditoire est dans un autre monde, ailleurs, il s'imagine même être parmi les personnages ou être un des personnages (être à la place du héros par exemple). Cette formule fait partie de la magie du conteur qui après avoir fait voyager son public dans un monde fictif, le reconduit vers le réel du temps présent.

En général, la clôture des contes donne une conclusion positive à la conquête du héros, et atteint le but visé sans entrer dans les détails. Mais dans les contes formant notre corpus, la clôture peut avoir une forme détaillée ou restreinte suivant les cas. *Mandriangödra Couche-Dans-la-Fange*⁴¹ se termine par :

« *On a donné alors des fêtes, qui se sont prolongées longtemps. Et des bœufs du roi, on a fait un vrai massacre, pour que tous mangent de la viande, car les gens de toutes les terres à la ronde avaient été invités à ces fêtes. Une cérémonie grandiose, vous auriez vu ça ! Des fêtes éclatantes !* »⁴²

*Le Suicidé à la Bague d'Or*⁴³ pourtant, n'a que deux lignes comme conclusion :

« *Il l'a renvoyée. Et dès ce moment, Möteny Chassieux est devenu célèbre, à cause de son argent. On l'appelait Grand-Seigneur.* »⁴⁴

Ces deux contes prennent fin en restant dans la nouvelle situation acquise. La fermeture de *Bafla, Rain'i Fitofañahy Bafla, Père de Sept-Esprits*⁴⁵ par contre donne plus de détails sur son retour vers son père après avoir vaincu *Randriambe Grand-Seigneur* et en se remettant à garder les poulets. On retourne donc à la situation initiale, après une fin heureuse en raison de la fortune amassée.

⁴¹ Voir Annexe VI, p.154.

⁴² Idem, §8, p.174.

⁴³ Voir Annexe III, p.128

⁴⁴ Idem, §6, p.138.

⁴⁵ Voir Annexe II, p.118.

Les formules d'introduction et de clôture sont des formules magiques du conteur pour aider l'auditeur à pénétrer dans le vif du récit, à vivre ce que les personnages vivent pour ensuite les ramener dans la réalité.

L'ordre du récit dans les contes, avec ce dérangement, donne l'image suivante : au début du récit, le héros se trouve dans un état normal : nous le décrivons par « ordre » ou « comble de bonheur ». Le désordre survient pour réduire le héros dans le malheur : « comble de malheur ». Pourtant, le héros se révolte de cette situation et est conduit vers le « comble de bonheur ».

Schéma ascendant de l'évolution du récit

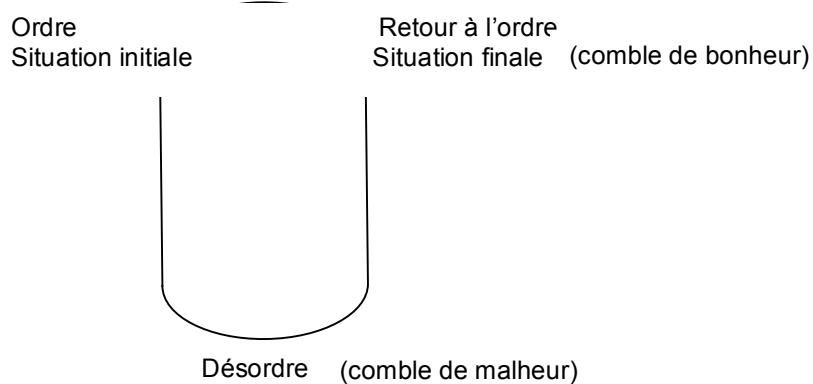
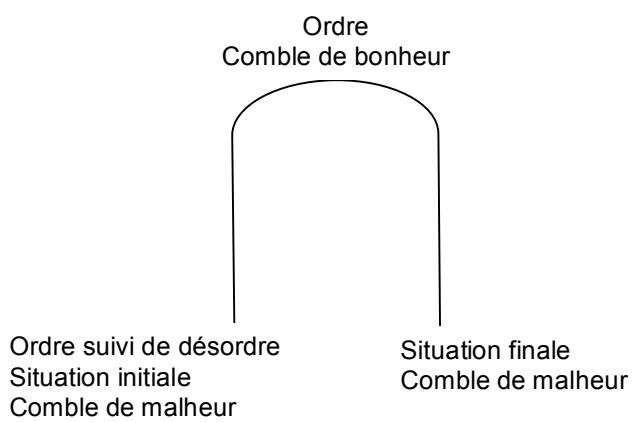


Schéma descendant de l'évolution du récit (cas du *Ilay Ampamintaña Le Pêcheur*)



Le déroulement du récit des contes merveilleux suit généralement cette évolution. Le héros ou le personnage part de l'état normal (heureux ou malheureux),

est plongé dans le désordre où il subit toutes sortes d'épreuves. A la fin, il sort de ce désordre pour se retrouver dans une situation meilleure. Exemple : Le héros du conte *Bingindrakakabe Le Tambour de l'ogre*⁴⁶.

Parfois, le schéma montre un héros misérable au début et durant le déroulement du récit. Suite à son malheur originel, il se retrouve dans le désordre qui le garde toujours dans son état initial ou le détériore encore plus. A la fin, il aboutit à une situation nouvelle, bienheureuse « comble de bonheur ». Nous avons donc un schéma ascendant. C'est le cas de *Lebokahely Le Petit-Lépreux*⁴⁷.

Une exception peut se présenter quant à l'évolution du personnage des récits des contes. Elle prend une tournure inverse. Ainsi dans le conte *Ilay Ampamintaña Le Pêcheur*⁴⁸, nous remarquons qu'au lieu de connaître une fin heureuse, le héros part d'une vie heureuse qui se détériore suite à une expulsion de chez son père ou ses frères. Seul, il améliore sa situation désastreuse et aboutit à une vie heureuse, meilleure que la première situation. Mais il n'arrive pas maintenir cet état heureux et replonge dans la misère ; car en l'expulsant, son père l'a condamné à ne jamais trouver le bonheur :

« - Toi, tu ne travailles pas, va-t-en, débarrasse-nous de ta présence, puisses-tu mener vie chétive, avoir un sort mesquin, que rien ne te réussisse ! »⁴⁹

2.1. La tradition dans les contes

Les ancêtres communiquaient au moyen du système oral sans recourir à l'écrit. Ceci induit que la tradition orale peut compenser les insuffisances qualitatives ou quantitatives des informations que les textes manuscrits et imprimés permettent d'éviter.

Actuellement, la littérature orale, pour diverses raisons, a quasi disparu, sauf à la campagne où la tradition orale conserve une place très importante. Lors des

⁴⁶ Voir Annexe I, p.108.

⁴⁷ Voir Annexe IV, p.139

⁴⁸ F. FANONY, *L'Oiseau Grand-Tison et autres contes des Betsimisaraka du Nord (Madagascar)* Tome1, Paris, L'Harmattan, 2001, p.265.

⁴⁹ Idem, p.267.

*kabary*⁵⁰ (*fanambadiana, fiterahana, famorana,...*) ou encore de l'utilisation des proverbes ; la société malgache reste fidèle à l'oralité en ce qui concerne les contes. Car c'est dans l'orature qu'est consigné tout un trésor de récits du patrimoine paysan. Les contes conservent tout en transmettant à la génération future la tradition. Cette dernière prend ses racines dans l'histoire profonde de la société. La culture évolue grâce à la conservation et à la transmission sans lesquelles, elle disparaîtrait progressivement. Certainement, c'est dans cette perspective que nous pouvons apporter une réponse à la question : Est-ce que l'écrit est absent dans une société orale ? Les contes figurent dans le domaine de l'oral car leur mode de fonctionnement nécessite la présence d'un conteur et d'un auditoire. C'est-à-dire qu'on ne conte pas sans auditeur et qu'on n'écoute pas sans conteur.

L'écriture est un langage de signes comme les panneaux de signalisation. Elle peut se contrôler car le texte est maîtrisable contrairement à la parole. Au contraire, les contes oraux se transmettent d'une autre manière grâce aux générations successives : les grand-parents, parents,... récitent à leurs descendants ce qu'ils ont entendu de leurs ascendants,.... La société orale garde toutefois un rapport plus ou moins étroit avec l'écrit, car « *La parole s'envole, l'écrit reste* » selon le dicton. Ces contacts avec l'écrit ont laissé des traces dans la société grâce au passage de l'oral à l'écrit, grâce à la collecte, à la transmission des contes. Minimaliser l'utilisation de l'écrit dans la communication reste un choix délibéré pour les contes, sauf pour ceux disparus avec les ancêtres. Actuellement, la plupart des pays recourent à l'écriture mais l'oralité demeure et garde une place très importante dans les sociétés rurales africaines.

L'écrit est sacré. Nous pouvons constater que de nos jours les résultats des recherches sont conservés par écrit pour les générations futures. C'est le cas des contes recueillis et conservés dans des livres, comme ceux de Fulgence Fanony, de Rabearison⁵¹, du Révérend Schrives⁵² et de tant d'autres amateurs, pour éviter la déperdition de ce trésor. Comme disait Amadou Hampaté Bâ : « *Un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle* ». C'est pourquoi certaines sociétés traditionnelles ont

⁵⁰ Discours (mariage, naissance, circoncision,...)

⁵¹ Rabearison, *Contes et Légendes de Madagascar*, Antananarivo, TPFLM, 1994, 77p.

⁵² SCHRIEVE, Le Révérend Père Maurice, *Contes Betsimisaraka*, Tananarive, Foi et Justice, 1992, 272p.

recours à l'écrit mais uniquement en raison d'un choix de vie, d'une manière de penser et de communiquer. L'alphabétisation des masses aide particulièrement à la conservation des contes au lieu de les laisser emporter par le temps.

2.2.Une fiction brève et fantaisiste

Le récit des contes est court : il ne s'attarde pas sur des détails descriptifs et écarte toute chronologie bien définie. La plupart des histoires se passent à une époque indéfinie, constatée dès la phase introductory : « *Indray andro, hono, ...* »⁵³, « *Nisy zany, hono, ...* », incitant le conteur et l'auditeur à ne trop s'interroger sur l'existence réelle des personnages et du lieu. *Fitofaňahy* Sept-Esprits, est fils d'un homme pauvre nommé *Bafla* habitant un village quelconque. Le récit se déroule en évitant toute précision de lieu et d'identité des personnages.

Fidèle à leur caractère imaginaire, les contes sont souvent réputés se dérouler à une époque bien antérieure à la nôtre. La royauté ou l'esclavagisme y sont souvent mentionnés mais à une période indéterminée. *Ilay namono tëňa nahazo përabolamëna* évoque cependant la civilisation (« route goudronnée » « bitumée » (bitumée), « avion », « *lasety* » (assiette),...) et la soif de savoir (partir à l'école, voir le monde et la modernité) tout en gardant les aspects imaginaires : bague magique, animaux (chat, rat) dotés de parole.

Même si les contes sont contemporains, les thèmes traditionnels sont toujours maintenus : l'enfant handicapé ou orphelin (*Laza Gloire*), son expulsion de la cellule familiale ou sociale heureuse (*Bingin-drakakabe*, *Laza Gloire*), le mariage d'amour empêché par jalouse ou par des interdits socio-religieux (...). Ces thèmes sont présents également dans les contes philosophiques comme ceux de Voltaire (*Candide*, *L'Ingénue*, *Zadig*).

2.3.L'utilisation de l'émotion et de l'ironie

La compréhension des contes repose surtout sur la puissance de l'émotion que le conteur transmet à l'auditoire, qui à son tour prend plaisir à s'identifier aux personnages, dont les malheurs ou les sottises provoquent chez lui la sympathie ou le

⁵³ Il était une fois,...

rire. Selon le sentiment qu'il éprouve, un auditeur (ou lecteur) se retrouve en possession d'une arme psychologique qui lui permet de condamner les préjugés et les injustices absurdes et cruelles dans la société. Comprendre un récit ponctué de comique et d'ironie ne demande pas trop de réflexion. Actuellement, le cinéma tout comme les romans et les théâtres utilise les mêmes moyens. Les demi-sœurs jalouses dans *Cendrillon*⁵⁴ sont un exemple concret au sein d'une famille ou société ou encore, le dessin animé *Tom et Jerry*⁵⁵ fait rire du plus petit au plus grand par le comique et l'ironie (gestuelle) mettant en scène le dénuement et le désespoir du malfaiteur, ...

La caricature joue également un grand rôle lors de l'émission du message d'un récit. C'est là où « *la satire et le rire sont plus efficaces que le raisonnement ou l'émotion pour lutter contre les abus* »⁵⁶.

Les récits des contes sont souvent peuplés de personnages comiques. Le narrateur l'accentue en ajoutant un rire plus subtil où l'humour et l'ironie s'entremêlent.

Grâce à l'humour, les contes présentent des situations plaisantes, absurdes ou tragiques. Cela nécessite la complicité de l'auditeur avec le narrateur afin qu'il puisse comprendre le vrai message transmis par le récit. Par exemple, dans *Bafla, Rain'i Fitofañahy, ou Bafla, Père de Sept-Esprits*, *Fitofañahy* Sept-Esprits joue avec les mots en réclamant à la femme de *Randriambé* ce que celui-ci lui demande. Après avoir demandé à son mari, pour s'en assurer, la femme de *Randriambé* Grand-Seigneur, le lui offre puisque son mari lui-même le lui a confirmé sans le préciser avec des mots exacts :

« *Ah ! si c'est comme ça, dit la dame, je vais lui demander tout de suite. Qu'est-ce que tu as dit à cet enfant de me demander ?*

- *Mais la chose qu'il demande, là !*

*Et hop ! Il a possédé la femme de Grand-Seigneur, et ensuite il est revenu avec la corde. »*⁵⁷

⁵⁴ Walt Disney, *Cendrillon, Cinderella*

⁵⁵ Walt Disney, *Tom et Jerry*, Dessins animés produits par Fred Quimby.

⁵⁶ <http://www.alterites.com>

⁵⁷ Voir Annexe III, §18, p.123.

Les frères de *Ambahitrila Moitié-de-Liane* dans *Bingin-drakakabe Le Tambour de l'Ogre* prennent la fuite face au monstre : « *A peine l'ont-ils aperçu, que Grand-Aîné et Puîné lâchent leurs fusils en tremblant de peur.* »⁵⁸ Ils perdent tous leur courage alors que devant leur père, ils se montrent très courageux, et n'ont peur de rien.

Par rapport au récit du roman d'apprentissage qui est très détaillé, celui des contes ne s'attarde pas sur des précisions mais s'intéresse surtout aux thèmes importants de l'histoire, utiles et efficaces dans la transmission du récit. Le caractère et la situation des héros, jeunes pour la plupart, évoluent par étape : initiation intellectuelle, affective et sociale. C'est ainsi que l'auditeur tire de l'expérience des héros un enseignement sur les vraies valeurs.

Ces caractéristiques des contes les rapprochent des romans d'apprentissage qui racontent l'initiation d'un jeune héros : *Le Rouge et le Noir* de Stendhal (1830), *L'Education Sentimentale* de Flaubert (1869). Des contes représentent des jeunes inexpérimentés, jetés dans un monde hostile et corrompu : c'est une situation qui se prête bien à la satire sociale. La découverte des vices propres à un riche, à un frère, beau-frère ou belle-mère jalouse enrichissent la connaissance du héros. C'est le cas d'un héros qui reçoit une éducation selon son point de vue concernant la société.

D'autres héros sont éduqués par un tiers personnage (une vieille sorcière,...). Par contre, la fin du récit de roman d'apprentissage ne correspond pas à celle du récit des contes ; en plus, les contes sont brefs tandis que les romans d'apprentissage sont souvent plus longs. Tandis qu'on assiste à la description de la réussite du héros avec ces avantages dans les contes, les romans d'apprentissage donnent plutôt plus de détails sur ce qu'est devenu le héros et font allusion à ce qui pourrait suivre s'il désobéit aux règles sociales.

2.4. Définition du conte

« ... *Les contes sont et la chair de l'Histoire et un moyen d'introspection dans les replis les plus intimes du cœur des hommes* »⁵⁹, ou encore, selon Calame-Griaule, « ... *les contes sont un miroir dans lequel la société s'observe à la fois telle qu'elle est réellement, avec*

⁵⁸ Voir Annexe I, §14, p.110.

⁵⁹ SCHRIVES, *Contes Betsimisaraka*, Antananarivo, Foi et Justice, 1992, p.7.

*son décor et ses intuitions familières, telle qu'elle se souhaite à travers des héros idéalisés aux pouvoirs merveilleux réparant les injustices et faisant triompher la vertu ; telle enfin qu'elle se redoute, et c'est le niveau des fantasmes ».*⁶⁰ Ce qui signifie que le conte reflète le cœur humain.

En un mot, les contes sont un court récit imaginaire et populaire relatant l'histoire d'un ou de plusieurs héros, nés dans une société, une région ou un pays au travers d'événements passés afin d'être conservé et transmis de génération en génération : il est une manière de garder, d'enrichir la culture d'une société donnée.

Les contes ont leurs propres particularités par rapport aux autres genres littéraires, oraux ou écrits. La morphologie des contes évoque aussi cette particularité. En font partie les « constantes » ou les fonctions qu'accomplissent les personnages qui forment la partie constitutive fondamentale du conte.

3.La morphologie des contes

Portant ses études morphologiques sur les contes africains, Denise Paulme s'est référé à la méthode proppienne et compare les fonctions trouvées par ce dernier dans les contes européens aux fonctions des contes africains tout en approfondissant ses propres recherches ; ainsi elle découvre différentes fonctions en plus de celles de Propp. Elle souligne les différences culturelles exposées dans les contes africains tout en faisant ressortir la tradition renfermée dans les contes africains ; elle insiste aussi sur les informations et connaissances véhiculées par ces contes.

3.1.*Les constantes des contes*

Les contes ont en général à peu près la même forme. Le conte européen, selon Vladimir Propp, est composé de « *31 fonctions s'enchaînant dans un ordre souvent identique, même si elles ne sont pas toujours présentes dans chaque conte* »⁶¹.

Nous pouvons constater effectivement à la suite de Denise Paulme que ces fonctions proppiennes sont insuffisantes. Beaucoup d'éléments fournissant plus de

⁶⁰ G. Calame-Griaule, 1975, p. 7, in FANONY, F., *L'Oiseau Grand-Tison*, Tome 1, p.11.

⁶¹ Vladimir PROPP, *Morphologie des contes*, Seuil, 1965, in <http://hisbook.html>>Essais

valeur au conte ne sont pas pris en compte alors qu'ils sont fondamentaux pour le déroulement et la trame du récit.

En dehors des fonctions de Propp, nous avons pu dégager plusieurs fonctions dans les contes malgaches et nous nous permettons de dire qu'en négligeant ces quelques fonctions, les contes peuvent être inintelligibles.

Même s'ils reprennent le schéma des contes populaires, les contes modernes s'éloignent de plus en plus des fonctions de Propp. En plus des quelques fonctions répétitives se rencontrent des nouvelles. Cet état de choses permet de poser de nouvelles questions sur l'apparition ou la disparition des fonctions.

Dans les contes modernes, les personnages sont nombreux par rapport aux contes traditionnels. Parfois plusieurs personnages jouent le rôle d'un même héros.

Les 31 fonctions de Propp⁶²

Fonction	Résumé	Symbol
1.Un membre de la famille est absent	Absence	a
2.Une interdiction est adressée au héros	Interdiction	β
3.L'interdiction est violée	Transgression	δ
4.Le méchant cherche à se renseigner	Demande de renseignement	ε
5.Le méchant reçoit l'information relative à sa future victime	Renseignement obtenu	ζ
6.Le méchant tente de tromper sa future victime pour s'emparer d'elle ou de ses biens	Duperie	□
7.La victime tombe dans le panneau et par là aide involontairement son ennemi	Complicité involontaire	θ
8.Le méchant cause un dommage à un membre de la famille	Méfait	A
9.On apprend l'infortune survenue. Le héros est prié ou commandé de la réparer	Appel ou envoi de secours	B
10.Le héros accepte ou décide de redresser le tort causé	Entreprise réparatrice	C
11.Le héros quitte la maison	Départ	↑
12.Le héros est soumis à une épreuve préparatoire à la réception d'un auxiliaire magique	Première fonction du donateur	D
13.Le héros réagit aux actions du futur donateur	Réaction du héros	E
14.Un auxiliaire magique est mis à la disposition du héros	Transmission	F
15.Le héros arrive aux abords de l'objet de sa recherche	Transfert d'un royaume	G

⁶² Vladimir PROPP, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1965 et 1970, pp.35-80.

	à un autre	
16.Le héros et le méchant s'affrontent dans une bataille en règle	Lutte	H
17.Le héros reçoit une marque ou un stigmate	Marque	I
18.Le méchant est vaincu	Victoire	J
19.Le méfait est réparé	Réparation	K
20.Le retour du héros	Retour	↓
21.Le héros est poursuivi	Poursuite	Pr
22.Le héros est secouru	Secours	Rs
23.Le héros incognito gagne une autre contrée ou rentre chez lui	Arrivée incognito	O
24.Un faux héros prétend être l'auteur de l'exploit	Imposture	L
25.Une tâche difficile est proposée au héros	Tâche difficile	M
26.La tâche difficile est accomplie par le héros	Accomplissement	N
27.Le héros est reconnu	Reconnaissance	Q
28.Le faux héros ou le méchant est démasqué	Découverte	Ex
29.Le héros reçoit une nouvelle apparence	Transfiguration	T
30.Le faux héros ou le méchant est puni	Châtiment	U
31.Le héros se marie et/ou monte sur le trône.	Mariage	W

Comme nous avons déjà parlé de personnages, un conte merveilleux est un récit à sept personnages ayant chacun son propre rôle :

- le héros : le sujet c'est la personne qui cherche à obtenir
- l'agresseur : l'opposant et tout ce qui fait obstacle à la quête du héros
- le mandateur : tout ce qui aide le héros dans sa quête
- le donateur : procure au héros ce dont il a besoin pendant sa quête
- l'auxiliaire : aide le héros dans sa quête
- le faux-héros ou imposteur : opposant
- la princesse (ou le roi)

Il faudrait nous faire part des fonctions manquantes chez Propp maintenant. Ces fonctions peuvent être relevées dans les contes malgaches.

3.2. Analyse des constantes ou fonctions dans le conte « Mandriangôdra »

Suivant la méthode proppienne de l'analyse des fonctions des personnages dans les contes, l'analyse des contes des *Betsimisaraka* comme *Mandriangôdra Couche-dans-la-fange* nous permettra de nous situer par rapport aux fonctions de Propp.

D'abord, le conte est divisé en trois parties. Le récit d'un conte commence toujours par une phase d'introduction : le prologue ou l'ouverture. Ce passage n'est pas considéré comme une fonction. Dans ce conte, le Prologue comprend le premier paragraphe jusqu'au troisième paragraphe⁶³. C'est la situation initiale : « *// y avait, dit-on, ... entre nous deux !* ».

- La *fonction du donateur*: les parents du héros lui donnent des tas de choses qui l'aideront dans l'avenir
- Vient ensuite l'*éloignement*: la mère du héros est morte.
- L'arrivée de la nouvelle femme du *Randriambe* constitue le *Nœud de l'intrigue*.
- Par l'égoïsme et la méchanceté de la marâtre de Gloire, des problèmes surviennent.

De là jusqu'à ce que le héros quitte le foyer paternel, la structure suit la structure traditionnelle des contes merveilleux ainsi que l'interprétation proppienne.

[aDFβ²] [\$_@A"εζB] [?θ_{nég}A_{nég}A] [AK↑]

Quelques fonctions, *Remplacement*, *Egoïsme*, *Choix difficile* ne sont pas trouvées chez Propp, alors qu'elles constituent la trame du récit tout en enrichissant celle-ci.

Nous remarquons que la *fonction du donateur* est tout au début, avant la disparition de la mère du héros et même avant sa naissance. La phase initiale est ici [aDFβ²].

⁶³ Voir Annexe VI, p.154.

La phase suivante est $[\$@A^{11}\square\zeta B]$. Les deux premières fonctions, *Remplacement* et *Egoïsme*, ne se retrouvent pas chez Propp. Comme elles constituent la trame du récit, nous tenons à les noter. En l'absence de la *remplaçante de sa mère* et l'*égoïsme de sa marâtre*, le déroulement du récit prendrait une autre tournure. La marâtre profite de sa place, femme du *Randriambe* Grand-Seigneur, pour détruire la relation entre son mari et son beau-fils *Laza* Gloire. Nous voyons par la suite que son plan a bien réussi. *Laza* Gloire a quitté le foyer parce que son père aveuglé par l'amour de sa femme a réduit, inconsciemment, l'amour qu'il a pour son fils. Le père aurait dû lui en parler au lieu de le faire en cachette. Mais est-ce que *Randriambe* a gardé cette femme qui l'a trahi ? Le conte préfère laisser chaque auditeur répondre selon son point de vue.

Randriambe, père de Gloire, a hésité avant de prendre sa décision.

Et puis, la phase $[?θ_{nég}A_{nég}A]$. Dans cette phase *Randriambe* Grand-Seigneur, qui n'est pas qualifié de méchant, se trouve obligatoirement sous l'emprise de sa femme (méchante et hypocrite). Il hésite au début et cède mais se rend compte de son mauvais choix par la fuite de son fils. Voici la suite de fonctions pour la décrire [AK↑]. Gloire quitte son village puisque selon lui, son père *Randriambe* Grand-Seigneur préfère sa femme à son fils.

La deuxième partie peut se résumer comme suit : [Pr#] $[E^4F^6_9E^7F^6_9EF]$ [£ln]. Chez Propp, c'est souvent le méchant qui poursuit le héros en vue de lui faire du mal. Alors qu'ici c'est l'inverse. D'abord, c'est *Randriambe* qui poursuit son fils en espérant le récupérer et le faire revenir vivre avec lui. Ensuite, il a abandonné désespérément sa quête parce que Gloire s'est déjà éloigné dans une contrée reculée.

Nous notons la fonction *Désespoir* par # puisque nous ne la trouvons pas parmi les fonctions proppiennes.

En chemin, le héros réagit aux fonctions du donateur. D'abord, il a eu le petit milan. Ensuite, l'éléphante et à la fin la peau du monstre. En plus de ce que possède déjà *Laza*, ces trois auxiliaires lui sont offerts.

Ces animaux sont des êtres magiques puisqu'ils sont doués de la parole ; ils aident le héros dans les combats qu'il va affronter.

Après une très longue marche, *Laza* et les animaux ont enfin trouvé un village. Mais Gloire ne s'y rend pas directement. Resté éloigné dans les bois avec ses compagnons il y construit une maison. Les deux dernières fonctions £ (*Découverte*) et In (*Installation*), loin d'être des fonctions proppiennes s'avèrent indispensables pour la suite, le déroulement du récit.

Enfin, la partie suivante :

[T3 A Rs ~ ¶ <> Ex Pr] [!T'H Rs J₁ I² T] [!T'H Rs J₁ I² T] [Rm He] [!T'H Rs J₁ I²] [Dt Rs M Rs T" I³ A T Ec NQ]

Nous n'avons qu'un seul héros, *Laza* Gloire ou *Mandriangödra* Couche-Dans-La-Fange. Le début de cette partie marque sa *Transfiguration* et le changement de son appellation. Ce nom lui est attribué par les villageois suite à sa façon de s'habiller.

Les fonctions :

- *Nomination* : ~

- *Exclusion* : ¶

- *Rencontre* : <>

sont des fonctions nouvelles inexistantes chez le formaliste russe. Propp ne les qualifie pas comme fonction. Et pourtant c'est un passage très important dont l'ignorance de ces fonctions appauvrit la trame du récit.

Le héros et la fille du roi, Benjamine, se rencontrent et s'aiment. Le roi le découvre parce que Benjamine est tombée enceinte. Le roi poursuit alors le héros.

Arrivent ensuite les moments de confrontation : [!T'H Rs J₁ I² T]

Trois fonctions se répètent trois fois : le royaume est attaqué trois fois par différents ennemis. Les deux premières attaques sont successives mais la troisième est devancée par d'autres fonctions. Après la deuxième attaque, nous remarquons les fonctions [Rm He] où le roi recherche son mouchoir perdu sur le champ de bataille.

Mandriangödra Couche-Dans-La-Fange le lui a arraché sur le théâtre de combat après avoir terrassé les ennemis venant de l'Est.

Nous notons la fonction *Transfiguration* par T, T' ou T'' pour montrer que le héros s'est métamorphosé trois fois différemment dans cette partie.

T : couvert de fange et habillé de peau de bête ;

T' : torse nu mais ceint de la peau de bête aux reins ;

T'' : normalement vêtu et coiffé d'un chapeau.

La fonction *Secours* [Rs] se présente quand le héros apporte du secours aux habitants du royaume. La définition de Propp : « *on porte secours au héros* » : ici, c'est plutôt le héros qui porte secours. Nous remarquons également qu'au lieu de subir des marquages, le héros en fait subir. Au début, il blesse le roi en donnant : « ...*au passage un coup de son sabre sur l'avant-bras de son beau-père. Le sang coule* » ; ensuite, il lui arrache son mouchoir et à la fin, son chapeau.

Chez Propp, au héros sont imprimés des signes permettant de le reconnaître après. Ici, le cas inverse se produit mais conduit au même, la *Reconnaissance* d'un individu dans le groupe.

A la fin de la guerre, Benjamine accouche. On force les indisciplinés (*Mandriangödra Couche-Dans-La-Fange* et Benjamine) à déménager dans une maison en brique à toiture à moitié faite.

Nous avons noté par [Dt] la fonction *Déménagement*, qui montre qu'on se soucie quand même d'eux, de leur situation. Cette fonction ne peut pas être dissimulée derrière une autre.

Le roi tombe malade. Les devins consultés lui prescrivent du lait d'éléphante frais et pur. La fonction *Secours* [Rs] réapparaît encore, et cette fois elle correspond à la fonction proppienne. Le roi appelle ses gendres et leur ordonne de lui trouver du lait d'éléphante qui le guérira.

La *tâche est difficile* [M] pour les trois gendres. Le héros, prétextant de les aider, les dupe avec du lait d'éléphante mélangé d'eau. En plus, il exige d'eux qu'ils

fassent une marque F avec un fer rouge sur chacune de leurs fesses avant de leur livrer le liquide-miracle. Signalons qu'avant de les recevoir chez lui, le héros s'est transfiguré.

Au moment des soins, seul le lait apporté par le héros guérit le roi. Le monarque reconnaît *Mandriangödra* en lui donnant sa fille en mariage, il fixe lui-même la date de la cérémonie.

Enfin, le jour du mariage, le héros s'éloigne de la cour royale avec sa famille. Ils se dirigent vers son campement dans les bois pour changer d'apparence. Une nouvelle transfiguration à laquelle nous attribuons la fonction de *Transfiguration* :

T'" : nouvelle transfiguration du héros. Mais avant cela, Benjamine découvre la vraie identité du père de son enfant.

A la cour, l'impatience ne cesse de grandir. Le héros et sa famille apparaissent enfin mais personne ne les reconnaît encore. Le roi les reconnaît par son petit-fils qui est resté le même, sans déguisement. La reconnaissance du héros se multiplie grâce à son intelligence.

La fin du récit suit la structure traditionnelle du conte merveilleux en général. Au début, *Laza Gloire* occupe le rôle du héros. Des objets magiques sont transmis au héros dès le début du récit. Et avant même sa naissance, le futur héros : « ... *s'est mis à parler, dans le ventre de sa mère* ». Ainsi, il va naître doté d'un pouvoir surnaturel.

A un moment du voyage, le milan exerce la fonction du donateur en offrant son petit au héros. Pour l'éléphante et la peau du monstre, les donateurs ne sont pas mentionnés mais il s'agit bien d'un don. Ces auxiliaires magiques restés les compagnons de voyage et de guerre restent fidèles au héros pour lui permettre de surmonter toutes les épreuves survenues.

Laza Gloire exerce tout à la fois les fonctions de héros, de mandateur et de victime. La stratégie du héros repose sur la ruse et le combat. Il affronte sans hésitation tous les combats, contre le royaume de l'Est, de l'Ouest et du Sud. La ruse, il l'utilise depuis son état embryonnaire. C'est donc un héros extraordinaire.

En suivant ce récit, nous ne retrouvons plus les personnages du début : *Randriambe Grand-Seigneur*, père de *Laza Gloire*, sa marâtre,... Le récit suit la vie du héros où le retour en arrière ou la mise en perspective n'existe pas.

Ainsi, en faisant sortir les fonctions d'un conte malgache, nous ne saurions ignorer celles qui constituent la trame du récit et qui sont absentes de l'étude de Propp. Si nous nous référons seulement aux fonctions proppiennes, nous affaiblissons la trame du récit ainsi que sa structure. Les fonctions de Propp ne sont pas toutes, obligatoirement, présentes dans un conte merveilleux. Seulement, pour un conte malgache, ces fonctions ne sont pas suffisantes.

Si nous ne considérons pas par exemple les fonctions *Découverte* [£] et *Installation* [In], en quelles fonctions pourraient-elles être qualifiées ? Ici, ne pas signaler ces fonctions amoindrirait le champ de compréhension, la logique d'ensemble du récit.

Les contes malgaches suivent la structure proposée par Propp mais contiennent en outre d'autres fonctions. Dans celui-ci, *Mandriangödra*, nous avons relevé treize (13) fonctions non proppiennes :

- \$: *Remplacement*
- @ : *Egoïsme*
- ? : *Choix difficile, hésitation*
- # : *Désespoir*
- £ : *Découverte*
- In : *Installation*
- ~ : *Nomination*
- ¶ : *Exclusion*
- <> : *Rencontre*
- !? : *Déclaration de guerre*
- Rm : *Recherche*
- He : *Echec*
- RI : *Révélation*

Prenons comme exemple la définition de Propp : *Découverte* se limite à la révélation du faux-héros ou du méchant, et dans notre optique *Découverte* comprend aussi la découverte d'un nouvel horizon, ...

Déclaration de guerre : mérite d'être considérée comme fonction, sinon, les phases de préparation pour aller à la guerre, d'attaque par surprise tomberaient à l'eau.

Les fonctions malgaches des contes suivent les fonctions proppiennes mais des différences subsistent. Les contes malgaches gardent leur spécificité par rapport aux contes européens et aux contes d'autres pays. Toutefois, la ruse se rencontre en abondance dans les contes.

L'éducation par les contes se présente par la ruse ; une méthode que tous ou presque les personnages des contes adoptent face à des obstacles ou pour en créer aux autres. Cette ruse se rencontre le long du récit et aussi chez le conteur qui en crée ou modifie selon l'auditoire ; ce qui montre la présence de la ruse dans la vie de l'homme et sous différentes formes.

DEUXIEME PARTIE : ANALYSE DE LA RUSE DANS LES CONTES

1.La ruse

1.1. Domaine de définition

Le dictionnaire définit la ruse comme suit : la ruse est un *procédé habile et déloyal dont on se sert pour parvenir à ses fins.*⁶⁴ Dans le concept occidental, la ruse renferme un double sens selon la situation : parfois elle a un sens positif, parfois négatif. En se référant à la définition du dictionnaire, elle est plutôt négative parce que “*habile et déloyal*” n'a rien de positif. Toutefois, elle renferme l'idée d'habileté en agissant avec de la méchanceté envers quelqu'un ou avec de l'amusement des deux côtés. C'est-à-dire, dans le concept occidental en général, la ruse est utilisée soit pour s'amuser soit pour tromper.

En malgache, la ruse signifie “*hafetsena*” qui a comme radical “*fetsy*” (rusé). En qualifiant une personne de « *fetsy* » « rusé », on utilise dans la plupart des cas le sens négatif du terme. Une personne “*fetsy*” est un trompeur, menteur à qui on ne peut pas avoir confiance. Tout le monde se méfie de lui et prend de la distance pour éviter de tomber dans l'un de ses pièges. Le rusé est mal vu dans la société et n'obtient aucune faveur sauf chez celui qui ne connaît pas ses manigances. Mais « *fetsy* » a aussi son sens mélioratif quand la personne agit positivement dans ses actes de réussite.

Les contes utilisent la ruse avec ses deux facettes dans la vie de l'homme. Souvent, le sens positif est attribué au héros et le négatif appartient à l'anti-héros « *Qui ne connaît pas Aladin et sa lampe magique, qu'il suffit de frotter pour qu'apparaisse un génie ? Cependant, dans ces contrées merveilleuses, s'il y a de bons génies, il y a aussi de méchants magiciens... ».*⁶⁵

⁶⁴ *Le Petit Larousse illustré* 2005, 100^e édition, Larousse, Paris, 2005.

⁶⁵ Union Européenne, *Aladin et la lampe merveilleuse*, Dos du livre, Maxi-Livres, Union Européenne, 2001.

1.2. Application de la ruse

Voici un petit résumé montrant la ruse dans le conte *Ilay namono tegna nahazo pera-bolamena Le Suicidé à la Bague-d'or-Magique* :

Môteny Chassieux est le fils unique d'un couple de campagnards qui se sont isolés dans la forêt. Leur fils, *Môteny*, a décidé de rompre cet isolement, de partir à la recherche de la civilisation. Dans ce conte, la ruse apparaît quand *Môteny* a été en possession de la bague d'or magique. Il s'en sert pour posséder tout ce qu'il n'avait pas eu auparavant : la richesse, une femme extrêmement jolie, etc.

Un jour, *Indriampôdimena* un riche de l'autre côté du canal de Mozambique veut s'emparer de la femme de *Môteny*. Pour se défendre du coup d'*Indriampôdimena*, le mari a recours à la ruse. De son côté, *Indriampôdimena* aussi rusé que *Môteny*, a envoyé sa mère comme espionne pour travailler chez *Môteny* dans le but de découvrir son secret et voler la bague d'or magique. Une fois en possession de la bague d'or magique, *Indriampôdimena* s'en est servi pour prendre la femme de *Môteny*. Il ne s'en est pas contenté mais a ligoté *Môteny* avec son chat, il emmène et emprisonne dans son pays le vaincu.

Indriampôdimena est plus que rusé. Il utilise la ruse non seulement dans le but de se procurer des biens mais également pour détruire, voire tuer une personne (*Môteny*). *Môteny* au contraire est tout à fait son opposé. Il n'a eu recours à la ruse que comme moyen de légitime défense. Quand il fut maintenu en détention chez *Indriampôdimena*, il a utilisé la ruse en emprisonnant à son tour le roi des rats pour que les siens recherchent et lui ramènent la bague d'or magique. Il rentre tout de suite sans chercher à se venger d'*Indriampôdimena*. Cependant, par prudence, il congédie sa femme qui a failli l'envoyer à la mort.

Relevons maintenant les fonctions contenues dans ce conte en nous basant sur la méthode de Propp. Ainsi, seize (16) fonctions proppiennes ont été relevées et quinze sont absentes. Voici la liste des fonctions présentes :

-*Absence, Demande de renseignement, Renseignement obtenu, Duperie, Complicité involontaire, Appel ou envoi de secours, Départ, Réaction du héros,*

Transmission, Transfert d'un royaume à un autre, Victoire, Le retour du héros, Secours, Transfiguration, Châtiment et Le héros se marie.

En voici celle des fonctions manquantes :

-Interdiction, Transgression, Méfait, Entreprise réparatrice, Première fonction du donateur, Lutte, Marque, Réparation, Poursuite, Arrivée incognito, Imposture, Tâche difficile, Accomplissement, Reconnaissance et Découverte.

Les différences sont nombreuses et même si ces fonctions sont absentes de ce conte, celui-ci en garde la structure merveilleuse : au début, le héros était pauvre, misérable et à la fin de l'histoire, il est devenu riche, civilisé et heureux. Ce changement a été opéré grâce à la bague d'or magique que le monstre lui a offert. De plus, le monstre et les rats (animaux) doués de parole marquent la structure merveilleuse de ce conte.

Une caractéristique est à signaler : l'existence de choses modernes comme une route bitumée (*goudronnée*), l'avion, la sous-préfecture, ne veut pas dire que le conte en question ne date pas de l'époque coloniale. Les mots et expressions français tels : « mouvement », « sous-préfecture », « vacances », « kahie » cahier, « godrôno » goudron, « tomobily » automobile, « Harabo » arabe, « Madagascar », « lasety » assiette, « port » et « pilote »⁶⁶ renforcent ici la mobilité, l'évolution et l'adaptabilité du conte selon l'époque du conteur et la culture existante ; ils ne présagent en rien de l'âge du conte concerné.

La présence de bateaux, la traversée du Canal de Mozambique, le contournement de l'île (par la mère d'*Indriampôdimena*), nous démontrent que le conte prend ses racines à Madagascar (à l'Ouest). La mère aurait fait ce détour pour éviter que *Môteny* ne la voie débarquer.

Le village de *Môteny* se trouve donc au bord de la mer. Géographiquement, le conteur se trouve sur la côte Est alors que le conte est originaire de l'Ouest. Cela prouve que « *le conte a des ailes* ».

⁶⁶ Mots et expressions français malgachisés introduits à Madagascar par l'influence de la franchisation et de la relation avec les Français venus dans le pays.

Ainsi, ce ne sont pas uniquement les contes d'autrefois que l'on peut qualifier de contes merveilleux traditionnels. De même, on ne peut qualifier de non traditionnels les contes modernes. Ceux-ci ne contiennent aucun élément permettant de les situer dans le temps.

Pour suppléer aux fonctions manquantes, d'autres apparaissent. Ici, le récit commence par la fonction *Manque* (a) pour aboutir à la *Reprise* de l'objet magique et à un deuxième mariage, puisque *Möteny* a répudié sa femme qui a failli le tuer et en prend une autre. La dernière fonction est : w⁴ (non définie par Propp).

Des fonctions peuvent se présenter comme suit :

- les fonctions assemblées par couple (exemple, <*interdiction – Transgression*>) ;
- les fonctions assemblées par groupe (aABC...)
- les fonctions isolées
- le dénouement de l'intrigue.

Même si l'action a l'air de se passer au temps de la civilisation, les Arabes comme « *Indriampodimena* » sont toujours des rois à cause de leur fortune. Il s'agit ici de l'adaptabilité du conte à l'époque de le réciter.

La tradition :

Demander la main d'une fille en mariage (les parents participent) :

« - Alors, il décida de prendre pour femme la fille du sous-préfet. Il désirait prendre femme, confia-t-il à son père, et c'était la fille du patron qu'il avait l'intention d'épouser. Il dit à son père :

- Voilà mon projet. Alors, il faut que je vous en parle. Vous êtes les sages de la famille.

-Eh bien, dit le père, si tu l'as décidé du fond de ton cœur, nous allons prendre celle-là. Mais si tu n'es pas décidé, il faut abandonner. »⁶⁷

⁶⁷ Voir Annexe III, §6, p.133.

Cette attitude nous révèle la tradition même s'il évoque une époque où beaucoup de changements sont apparus sous l'influence de la colonisation.

- Les fonctions assemblées par couple⁶⁸ se révèlent dans ce tableau-ci :

<i>Information – Information</i>	{	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Môteny</i> demande au sous-préfet - Le sous-préfet lui donne la réponse
<i>Information – Information</i>	{	<ul style="list-style-type: none"> - La mère d'<i>Andriampôdimena</i> se renseigne sur la richesse de <i>Môteny</i>. - La femme de <i>Môteny</i> révèle le secret.
<i>Prisonnier – Liberté</i>	{	<ul style="list-style-type: none"> - Prisonnier, <i>Môteny</i> emprisonne le roi de rats à la condition de le libérer si les autres rats lui ramènent la bague d'or magique - Bague retrouvée - Le roi libéré, <i>Môteny</i> et son chat libérés

- Les fonctions assemblées par groupe fonctionnent comme ceci :

{	<ul style="list-style-type: none"> - Besoin de civilisation - Partir
{	<ul style="list-style-type: none"> - Se suicider (préparation à l'obtention de la bague d'or) - Obtention de l'objet magique - Action, utilisation (manque comblé).

⁶⁸ <http://www.forum.com/culture/contes.htm>

Nous pouvons apercevoir de manière courante que le mensonge existe, mais aussi que les procédés rusés sont extrêmement variés : tromper par exemple par un simple silence ou par omission (oubli), par écrit, par mimiques ou par attitudes.

2.Champs d'application

Le héros et le faux-héros dans les *angano* contes sont rusés. Ces personnages sont intelligents et habiles. Ils utilisent cette qualité (la ruse) pour atteindre un but. Ainsi, ils ont recours à la ruse qui a souvent pour origine une insatisfaction, un manque, un besoin ou une envie.

« C'est ainsi que les Sakalava ou autres bandes de pillards s'apprêtant à attaquer un village, s'arrangent pour y introduire d'abord des charmes qui auraient pour effet d'amener les habitants à pécher contre leurs tabous. Les charmes du village, se trouvant soit introduits dans deux tuyaux et placés au sommet du mur d'enceinte, soit enfouis sous la porte (d'autres étant conservés dans les maisons), perdront complètement leur pouvoir de protection. La même ruse est aussi employée en combat ouvert. Il s'agit d'obtenir que l'ennemi pèche contre les tabous attachés à ses charmes de guerre et qu'ainsi il soit battu d'avance. »⁶⁹

L'humanité a recours à la ruse pour atteindre ses ambitions. Dès que l'homme arrive à l'âge de raison, la ruse est en lui ; la vie de l'homme est marquée par la ruse. Seulement, la ruse dans les *angano* contes se conclut par une leçon de morale. Parce qu'elle peut être utilisée pour amuser, pour rire, pour agir positivement, mais aussi pour faire du mal ou tromper.

D'habitude, celui qui fait du mal aux autres est toujours puni dans les contes, tout comme un voleur attrapé est enfermé dans une prison. C'est la loi même de la vie.

L'homme est un être pensant, sa réflexion l'amène à construire, à désirer quelque chose. Désirer signifie : manquer de quelque chose, en un mot avoir besoin de quelque chose. Mais l'homme n'est jamais satisfait car il cherche toujours le meilleur pour lui, ce qui signifie qu'une fois un besoin satisfait, un autre apparaît.

⁶⁹ Lars VIG, *Croyances et mœurs des Malgaches*, Traduit du norvégien par E. FAGERENG, édité par Otto Chr. DAHL, Fascicule I, Trano Printy FLM, Tananarive, 2004, p.13.

La ruse est liée à un but, à une intention. Et qui dit ruse dit mensonge. Or un mensonge pourrait être commis avec une bonne intention (par exemple pour éviter de faire de la peine à une personne), ou pour s'amuser, mais aussi dans le but de tromper.

Mais souvent mentir est mal vu; par exemple dans un lieu de travail, les collègues ont tendance à mentir entre eux pour blaguer. Ainsi, un être rusé pris en flagrant délit se trouve dans une situation embarrassante. Toutefois, la ruse présente certaines nuances : d'un côté elle paraît répréhensible, blâmable, quand elle essaie de duper en vue de faire du mal. Ainsi elle s'apparente alors à la méchanceté ; d'un autre elle est qualifiée de simple taquinerie. Vis-à-vis de soi-même, par exemple, la ruse est bonne si l'action ne blesse personne. Elle est mauvaise quand elle amuse l'auteur au détriment de l'autre.

La ruse requiert une certaine compétence, car elle demande de l'habileté de la part du trompeur qui, tout en connaissant la vérité, dupe les autres en camouflant celle-ci. Car un menteur connaît toujours la vérité. C'est pourquoi la ruse fascine celui qui l'exerce. En se plaçant à la frontière entre la sincérité et la tromperie, la ruse lui donne l'impression de maîtriser le langage et l'action.

La ruse peut être anodine dans le cas où elle se limite à amuser : dans ce cas, la victime détecte rapidement le mensonge et découvre immédiatement la vérité. Toutefois, la ruse généralement est une mauvaise action parce qu'elle est en même temps fausse et délibérée : une personne rusée doit par ailleurs faire attention, doit garder secrète la vérité pour que sa victime ne la connaisse pas et que personne ne la découvre. La ruse peut aussi être involontaire (l'acte de l'adversaire oblige à y recourir comme l'utilisation d'un système de défense au cours d'un combat) ou mal intentionnée (piège, mensonge,...). Mais, vu de l'extérieur, une ruse reste une ruse. En ne restant pas honnête dans tous les actes envers les autres, une personne trahit son engagement envers eux. En conséquence, les promesses de cette personne risquent de ne plus être crédibles : « *Ce qu'on fait se retourne contre soi* »⁷⁰ affirme un proverbe malgache.

⁷⁰ Idem, p.11.

La ruse est répandue dans la vie de tous les jours. Bien souvent lorsque l'individu cherche à obtenir un résultat, il recourt à la ruse. Au moment où son acte est dirigé contre une personne, il doit être ignoré par celle-ci. De plus pour pouvoir en tirer tous les avantages, il faut qu'il soit conscient des mécanismes suivants :

- une connaissance assez exacte du réel : il devrait maîtriser son acte afin de ne pas aller au-delà du réel. C'est-à-dire, être dans le réel mais en même temps dans l'acte afin d'éviter que les événements ne se retournent contre lui ;
- une imagination suffisante pour construire la fable et préparer les parades éventuelles ; avant l'utilisation de la ruse, un individu doit bien préparer comment il va s'y prendre, quelle stratégie appliquer afin de ne pas être pris en flagrant délit.

Le sujet peut avoir différentes raisons pour agir avec ruse, par exemple l'intérêt, la cupidité, la haine, la vengeance, la passion, la défense, le sacrifice, le besoin de se valoriser,... ou simplement la curiosité.

Le mécanisme de la ruse naît du désir bien arrêté de tromper dans un but éminemment utilitaire. Il est soigneusement préparé, médité. Le rusé (enfant ou adulte) sait très bien à qui il s'adresse, quels sont les meilleurs moyens qu'il a pour être crédible, quelle manière il doit employer pour mieux capter la confiance de celui qu'il veut tromper.

Les ancêtres malgaches, en complément, utilisaient la ruse des contes pour éduquer, enseigner, communiquer avec leurs descendants.

3.Les personnages des contes

Nous aborderons maintenant l'analyse des contes, en nous concentrant sur les rôles des personnages.

3.1.Le héros

Dans les contes, ou même dans les romans traditionnels, le héros est le personnage principal, c'est-à-dire, celui qui occupe le devant de la scène. En général,

le titre de l'œuvre porte le nom du héros : *Mandriangödra* (son surnom), *Lebokahely* représentent chacun le personnage éponyme (personnage qui donne son nom) présent durant le récit et dont l'histoire fournit le thème central. Le héros éponyme est omniprésent, ou presque, puisqu'il est parfois accompagné d'un anti-héros, mais il garde toujours le rôle principal.

Bafla, Rain'i Fitofañahy, est un personnage éponyme, mais il s'est éclipsé pendant une grande partie du récit : présent au début jusqu'à ce que son fils, *Fitofañahy*, le remplace auprès de *Randriambe*, il ne se manifeste qu'à la fin quand *Fitofañahy* sort vainqueur contre son patron grâce à la ruse.

Le héros hérite souvent son nom ou prénom par rapport à son physique (*Lebokahely* Petit-Lépreux), son intelligence (*Fitofañahy* Sept-Esprits), son comportement (*Mandriangödra* Couche-dans-la-Fange).

En général, les héros des contes se distinguent par des qualités hors du commun. Les uns représentent la jeunesse et la beauté (*Mandriangödra*) tandis que les autres, montrent, en plus de la jeunesse, la laideur ou un handicap (*Lebokahely*). Mais que ce soient les premiers ou les seconds, ils possèdent un esprit chevaleresque. Parfois, les traits physiques ne sont pas évoqués : seulement la marque de beauté ou de laideur chez l'un et l'autre n'est pas évoquée. Celui [un(e) sorcier(ère) ou vieil(le)] qui apporte de l'aide au héros est souvent très laid, aveugle ou presque, sale, misérable,... mais d'une grande intelligence pour le triomphe du héros dans les épreuves.

Mandriangödra sort, plusieurs fois, victorieux des attaques de différentes troupes et sauve ainsi le roi au bord de la défaite, mais ne se dévisage qu'à la fin de l'histoire. *Lebokahely*, très courageux, montre beaucoup de persévérance et est toujours curieux de connaître les nouvelles manigances de ses beaux-frères.

Comme les héros sont jeunes, ils sont naïfs et inexpérimentés. Malgré cela, leur intelligence et leur sensibilité leur permettent d'évoluer. Ils peuvent ensuite, grâce à ces capacités, raisonner, éliminer les préjugés et chercher une règle de vie plus adaptée à la réalité de la société dans laquelle ils sont insérés. Dans la plupart des cas, les héros se divisent en deux catégories : celle des démunis et celle des favorisés.

La vie de *Fitofañahy* avec son père est très médiocre. Il est élevé dans un milieu pauvre où les riches sont méprisants, en parlant aux plus démunis, jusqu'à ce qu'il soit engagé pour remplacer son père chez un riche, *Randriambe* Grand-Seigneur. Doté d'une intelligence inhabituelle comme son nom *Fitofañahy* Sept-Esprits l'indique, il considère la moquerie comme un mensonge et une trahison, ce qui l'a incité à trahir à son tour *Randriambe*, devenu son patron, afin que celui-ci se rende compte de la gravité de son comportement envers *Bafla* et envers d'autres personnes. Tandis que *Randriambe* récolte la ruine et la mort par sa malhonnêteté, *Fitofañahy* Sept-Esprits accède à la richesse en osant défier une personnalité plus importante que lui : en trahissant *Randriambe* Grand-Seigneur il possède sa femme,...

Lebokahely est encore plus démuni que *Fitofañahy*. Son courage et sa patience l'ont aidé à combattre la haine et l'indifférence, le conduisant à atteindre son but. Un proverbe malgache dit : « *Izay maharitra vadin'andriana* »⁷¹. Sa victoire symbolise une victoire contre toute forme d'injustice et surtout contre les classes privilégiées.

La plupart des personnages présentent presque les mêmes traits . Tel est le cas de *Laza* Gloire dans *Couche-dans-la-fange*. Pour sa part, il subit la haine d'une belle-mère farouchement jalouse, « *parce qu'elle était jalouse de lui, elle ne voulait pas manger* »,⁷² puis joue le rôle d'un détective afin de démontrer la trahison.

L'apprentissage suppose que le héros fasse les principales expériences importantes, parfois douloureuses d'une vie d'homme : la jalousie, la dureté des règles sociales.

Ambahitrla Moitié-de-Liane subit la haine de ses frères aînés et de son père est expulsé de la société pour des raisons de faiblesse physique car :

« *Conformément à cette morale, ce qui est faible était considéré comme mauvais – la faiblesse était un mal qu'on cherchait à conjurer. Elle était un obstacle au progrès et au bonheur de la vie.* »⁷³

⁷¹ « Celui qui persévère, épousera un roi. »

⁷² Voir Annexe IV, §5, p.155.

⁷³ Lars VIG, *Croyances et mœurs des Malgaches*, Traduit du norvégien par E. FAGERENG, édité par Otto Chr. DAHL, Fascicule I, Trano Printy FLM, Tananarive, 2004, p.43.

En raison des vices de ses frères, il doit affronter successivement les dangers et l'intolérance magique d'une vieille.

Laza Gloire (Mandriangödra) voit la trahison d'une belle-mère jalouse et préfère garder pour lui toute sa souffrance plutôt que de perturber le mariage de ses parents. Comme solution, il s'enfuit dans une autre société où il subit mais tolère la haine des habitants et son expulsion de la société. Mais il y connaît également l'amour qui le conduit à retrouver son statut social ainsi que la reconnaissance de la nouvelle société dans laquelle il s'est inséré.

Par contre, le héros du *Suicidé à la bague d'or* représente l'envie d'une révolution, l'accès à la connaissance pour sortir de l'ennui et de la routine. La trahison et la sottise de sa femme le conduisent à l'exil, il s'évade grâce à son intelligence et à son envie de liberté. Contre l'étroitesse de l'esprit, il souhaite bénéficier d'un enseignement. Empêché par ses parents, il est conduit au suicide qui est échangé contre une bague d'or magique lui procurant tout le bonheur.

Le trait psychologique de presque tous les héros des contes traditionnels est leur adaptation à la société qui les entoure. Jeunes et naïfs, ils sont très curieux pour affronter leur société. Certains rencontrent des difficultés pour s'y insérer mais leur persévérance leur fait découvrir de merveilleux événements, de nouvelles rencontres, de nouvelles habitudes.

La plupart des héros sont accomplis, généreux et actifs si bien qu'après quelques efforts, ils retrouvent leur mérite. *Lebokahely Le Petit-Lépreux* ne montre aucune réticence aux propositions de ses beaux-frères qui, il le sait pourtant, veulent sa mort en prétextant d'aller à la chasse. Il leur apporte une genette après avoir survécu dans la forêt.

Les contes merveilleux contribuent à un monde réel et vertueux, condamnent toutes les imperfections. Les héros des contes sont parfois comme des missionnaires (envoyés divins) ou des espions envoyés pour examiner une personne, une société, un groupe et pour y corriger toutes imperfections pour que la paix règne. Dans *Le Roi*

*Lion*⁷⁴, le fils enfui retourne chez lui pour sauver la société tombée sous l'emprise de son méchant et cruel oncle. Les contes enseignent à retrouver un monde nouveau où règne la justice.

« *Mandehandeha mahita raha, mipetraka an-trano mahita jôfo* »⁷⁵, dit un proverbe malgache. Les sorties, déplacements et voyages sont un instrument initiatique qui fait prendre conscience de l'ampleur des maux sociaux, des variétés des opinions et des civilisations. Cette découverte enrichit psychologiquement et développe spirituellement le héros du conte. *Mandriangödra* quitte le royaume de son père, se retrouve dans un autre où il découvre la mentalité des courtisans, leur comportement entre eux et envers ceux qui n'appartiennent pas à la cour. Déjà, au cours de son voyage le héros rencontre différents personnages ayant chacun son caractère ou découvre des milieux différents de ceux déjà vus auparavant. Avant toutes ces rencontres, le héros se réfère à lui-même et aux autres (personnages,...) selon leur caractère pour analyser le bien et le mal.

La plupart des contes traditionnels conduisent les héros à la réalisation de tous leurs désirs. *Lebokahely* tente sa chance auprès de la fille du roi pour quitter sa situation misérable. Il est en même temps aimé, choyé par la jeune princesse et haï par son beau-père et ses beaux-frères. Chaque héros connaît une fin heureuse, à l'exception du *Pêcheur Ilay Ampamintaña*⁷⁶. Celui-ci, maudit par son père, a connu une vie très heureuse après avoir été haï par les siens et expulsé de la société. A la fin du conte, ce pêcheur retourne cependant dans sa situation initiale de pauvre et de misérable. Par contre, *Ambahitrila Moitié-de-Liane* de *Bingin-drakakabe Le Tambour de l'Ogre*, connaît la même situation que lui mais aboutit à une fin heureuse.

Cet apprentissage correspond à celui de l'homme en général. La recherche du bonheur n'aboutit pas toujours à ce que chacun espère. Seulement, avec respect de la morale et intelligence (sans haine ni trahisons), on peut parvenir à un bon résultat.

⁷⁴ *Le Roi Lion*, Walt Disney

⁷⁵ Se promener, on découvre des choses, rester à la maison, on voit de la cendre ou de la poussière.

⁷⁶ FANONY, F., *L'Oiseau Grand-Tison*, Tome1, Paris, L'Harmattan, 2001, p.265.

3.2. L'anti-héros

Simples d'esprit au départ, certains héros présentent des faiblesses face à leur ennemi. *Mandriangödra* dissimule sa beauté sous un masque de boue chaque fois qu'il sort de son coin : ainsi, il accepte la raillerie des gens, tandis que *Le Pêcheur* ne proteste pas d'être expulsé de la maison familiale, se laisse enivrer par ses frères et perd toute sa richesse.

En règle générale, les défauts et les faiblesses ne se rencontrent pas tellement chez des héros des contes. Ils caractérisent cependant les anti-héros⁷⁷.

Alors que les héros sortent souvent gagnant d'une série d'épreuves : (luttes contre des monstres, batailles,...) les anti-héros échouent toujours. Après avoir vaincu Sept-Esprits, *Randriambe Grand-Seigneur* tombe dans le traquenard. Les beaux-frères de *Lebokahely* ainsi que son beau-père l'ont maintes fois piégé mais au fur et à mesure que la situation s'aggrave, *Lebokahely* se montre plus courageux et sort toujours vainqueur doublé de récompenses : perdu dans la forêt, il rapporte une genette en retournant chez lui, prouvant ainsi son courage et sa force. La deuxième fois, il rentre avec une grosse caisse d'argent qu'il fait fructifier chez lui. L'anti-héros goûte le plaisir de tromper, de voir souffrir le héros.

Contrairement aux romans non traditionnels couronnant des personnages secondaires vils et méprisables de réussite et de bonheur, les contes font triompher les personnages vertueux.

3.3. L'évolution des personnages

Au cours des voyages, les épreuves et les rencontres sont multiples ; ce fait forge le caractère des jeunes héros tout en modifiant leur vision du monde. Leur personnalité devenue mature se raffermit grâce à l'apprentissage intellectuel et affectif.

Au début, chaque personnage vit dans la liberté, presque naïf, ignorant de la vie. En raison des mouvements de la société ou suite aux voyages, la curiosité se développe au fur et à mesure de son évolution psychologique, intellectuelle et

⁷⁷ Le personnage qui se met toujours contre le héros

spirituelle chez le héros. *Laza* Gloire possède dès le départ cette curiosité qui lui permet d'analyser et de juger les manœuvres ou manigances de sa belle-mère. Après mûre réflexion, il prend la fuite ; il se retrouve dans une autre société à partir de laquelle il prépare minutieusement sa vengeance contre ses beaux-frères pour les corriger. Seulement ces derniers ne se rendent pas compte de ce qui les attend. *Fitofañahy* Sept-Esprits, pour sa part, découvre la triste déchéance de son père et se venge sur *Randriambe* Grand-Seigneur qui a osé tromper son propre père et lui-même. Pour venger son père, il envoie *Randriambe* Grand-Seigneur par ruse à la mort et devient son héritier (tous ses biens ainsi que sa femme).

Dans le Suicidé-à-la-bague-d'or, *Mötenty* Chassieux se rend compte de la monotonie de la vie dans la campagne ; celle-ci ne permet aucune évolution ni développement ; il se fait alors scolariser en ville afin d'acquérir le savoir. Très motivé et intéressé par l'enseignement, l'éducation et le développement, Koto (*Mötenty*) quitte son village natal. Mécontents, ses parents l'ont empêché d'y revenir. Gagné par le désespoir il se livre à l'absurde, décide de se suicider. Mais au cours de sa tentative de suicide, une aide magique lui est offerte : il reprend espoir et confiance en lui jusqu'à ce que la trahison de sa femme l'oblige à l'exil et à l'emprisonnement. Mais il se rétablit dans la vie avec l'aide de la bague.

L'apprentissage amoureux accompagne souvent l'initiation intellectuelle. Dans ce cas, il se produit, soit au début du récit (*Lebokahely*), arrivé dans une société après un long voyage (*Mandriangödra*, *Mötenty*), soit avant la fin (Sept-Esprits). Avoir un foyer est l'une des choses les plus importantes dans la vie d'un jeune en âge de se marier dans les contes. Si le héros rencontre son (ou sa) bien-aimé(e) au début ou au milieu du récit, ils connaissent d'abord la souffrance avant de découvrir le bonheur, et le récit de conclure : « *ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants* ». Dans la plupart des contes *Betsimisaraka*, il est très rare de rencontrer cette conclusion.

Lebokahely, longtemps resté dans la misère, décide de tenter sa chance en visant d'épouser la fille de *Randriambe*. A la fin du conte, il obtient la richesse qu'il fait fructifier afin d'avoir encore plus de profit au lieu de se contenter de la dépenser.

Tandis que *Mandriangödra* subit la jalousie de ses beaux-frères et l'expulsion de la société, il finit par vivre dans la cour en épousant la princesse ; il devient roi à son tour.

Qu'ils soient issus d'une famille pauvre ou riche, les héros changent d'attitude au milieu des contes. *Lebokahely*, si misérable, ose s'introduire dans la cour, au milieu de la famille du roi, où il se montre patient, tolérant et compréhensif. C'est pareil pour *Mandriangödra* quand il se moque de ses beaux-frères et de ses détracteurs. D'une famille très aisée, bien éduquée et cultivée, *Mandriangödra* applique son savoir-faire avec habileté, sagesse et intelligence. Il participe au combat sans se faire connaître ni se faire honorer de sorte qu'à la fin du récit, la reconnaissance qu'on lui porte est grandiose.

Dans les contes, on suit très rarement le déroulement de l'histoire à travers un personnage secondaire, mais plutôt à travers le héros. Chaque personnage possède toutefois sa fonction à travers le récit.

4.Les fonctions des personnages ou les « constantes »

Chaque personnage des contes garde ses propres fonctions tout au long du récit. Que ce soit le héros ou le faux-héros, il garde ses fonctions jusqu'à la fin de l'histoire ; c'est ce qui maintient le caractère merveilleux des contes.

Le héros reste le personnage le plus présent dans le récit qui est pour la plupart du temps, observateur.

Un être naïf et parfait est inséré dans un monde de vices et de maux où il doit se protéger. Cela permet de montrer les absurdités, les injustices et les préjugés qui dominent dans une société où le héros se trouve ou est envoyé par une force divine afin d'instaurer l'ordre social. *Bafla* travaille pour un exploiteur mais comme il ne possède pas le caractère pour le contrer, son fils est appelé à le remplacer. Sept-Esprits a sa façon propre à lui de « rendre le bâton à son propriétaire » et de corriger les erreurs de *Randriambe* qui a pourtant eu confiance en lui dès le début. Il est devenu son rival jusqu'à ce qu'ils s'envoient l'un l'autre dans la mort. Mais comme les contes font toujours triompher le héros, Sept-Esprits triomphe par son intelligence de *Randriambe*.

Dans le cours du récit, le héros des contes est en même temps la victime et l'observateur qui devient, à la fin, l'observé. L'être vertueux est toujours récompensé dans les contes même après s'être retrouvé dans une impasse. Son triomphe conduit le lecteur, par un processus d'identification, à tenir compte de l'exemple et à se révolter contre toute imperfection dans la société.

Les ancêtres et les auteurs des contes insufflent leurs doutes, leurs désespoirs ainsi que leurs espérances et leurs satisfactions en utilisant un héros original, en puisant dans leur vie personnelle, sociale et dans leur environnement pour imaginer les déboires subis par les personnages.

Chacun de ces personnages présente un caractère exemplaire tiré de la vie quotidienne de l'homme. Cela est le cas tant dans les contes contemporains que dans les contes classiques ou traditionnels ; ils servent d'exemple moral, en partant de la réalité telle qu'elle est, non d'une situation idéale plus ou moins illusoire.

Divisés en deux groupes (les bons et les méchants), les personnages reproduisent le chemin que parcourt tout homme ou tout être vivant lors de sa découverte du monde et de sa recherche du bonheur. Les personnages symbolisent des types moraux utiles à la satire.

La description physique ne concerne généralement que le personnage principal. Parfois, le méchant et le mandateur sont aussi décrits mais d'une façon très brève. La brièveté des descriptions accentue l'importance du récit et en facilite la compréhension. Elle permet aussi aux enfants de bien suivre le courant du récit, en évitant les détails inutiles. Seul le héros est décrit, et encore de manière succincte : *Mandriangödra* est beau, fort et habile ; *Lebokahely* est laid, lépreux et petit.

La description souligne le caractère du héros déjà évoqué par son nom (titre de l'ouvrage) ou par l'histoire. De même pour l'anti-héros, seuls les traits de caractère contribuant à contrer le héros sont soulignés : les auditeurs savent que la belle-mère de *Laza Gloire* est très jolie, mais presque toutes les descriptions la concernant décrivent uniquement son mauvais caractère.

Chaque personnage comporte des traits psychologiques propres. *Sept-Esprits Fitofaňahy* est un être très rusé, difficile à tromper puisqu'il ne se laisse pas faire par

son patron. Tandis que *Randriambe* (dans Sept-Esprits) représente l'orgueil et donne l'impression qu'il connaît tout, il sous-estime ceux qu'il croit moins intelligents que lui. La belle-mère de *Laza* Gloire représente la jalouse, l'hypocrisie et l'égoïsme. Elle n'aime pas rester dans la situation où elle se trouve mais en cherche encore une meilleure. Elle désire prendre en même temps la place d'une épouse et d'un fils, mais cela est contraire à la loi de la société parce que le fils (*Mandriangödra*) est encore vivant.

Le récit, à travers chaque personnage, dénonce les vices humains. *Lebokahely* rappelle un sage remettant sur le droit chemin un sujet errant, mais également la persévérance. Le héros de *Bingin-drakakabe Le-Tambour-de-l'Ogre* résume la persévérance, la tolérance et se termine par le sort attribué à chaque personnage selon son comportement comme lors du jugement dernier. La belle-mère de *Laza* Gloire symbolise un être borné, qui se contente du moment présent sans se soucier du sort qui l'attend suite à ses mauvaises actions. Dans les contes modernes, le nom de chaque personnage résume son caractère : le loup (méchant), le chien (sauveur de l'homme).

- La fonction des personnages dans le récit

Le schéma actanciel :

Le système des personnages tourne autour d'un personnage principal qui favorise une compréhension facile du récit. Ce héros facilite la démonstration de la morale voulue par l'auteur.

Chaque personnage assure sa fonction durant le récit. Parfois, un personnage remplit deux ou trois rôles selon le récit.

Propp a formulé les quatre règles suivantes :

« 1. *Les fonctions sont indépendantes des personnages : chaque personnage a ses propres fonctions. Comme le méchant, qui cherche tout simplement à détruire, à nuire ;*

2. *Le nombre des fonctions (pour un type de conte) est toujours limité ;*

3. *L'ordre des fonctions est défini ;*

4. Tous les contes appartiennent à une classe. »⁷⁸

Ceci dit, les fonctions que l'on rencontre dans les contes suivent un ordre hiérarchique comme la fonction *Tache difficile* réclame la fonction *Accomplissement*.

Ce modèle a pour but de faciliter ou de rendre possible la comparaison des contes de différentes origines et en outre de mieux saisir les différents types de variantes possibles, celles-ci étant marquées par chaque culture de façon différente.

La plupart des contes reproduisent en général le schéma du système des personnages du conte populaire autour du héros principal, qui tient le rôle du sujet.

Le schéma actanciel s'applique aussi aux personnages qui ont l'originalité de jouer le rôle d'adjvant et d'opposants : *Laza*, Gloire prétend aider ses beaux-frères en leur donnant du lait, mais les jette dans le malheur et le désespoir. C'est pareil pour *Fitofañahy* en aidant *Randriambe* alors que *Fitofañahy* l'envoie à l'infortune et à la mort. Le destinataire, avec toute sa ruse bien préparée, n'hésite pas à tromper son adversaire quand il veut et surtout ce dernier tombe à tous les coups dans son piège. L'adversaire, par contre, accepte toujours l'aide du destinataire et pourtant il le hait. Il faut qu'il obtienne ce qu'il cherche sans se rendre compte du piège posé. L'objet recherché a tellement d'importance que l'adversaire du héros ne pense pas à la réaction qu'il peut subir pour mettre fin à sa mauvaise action.

Le rôle privilégié de la femme :

Elément primordial du schéma actanciel, la femme joue un rôle privilégié tantôt l'objet et le destinataire, tantôt le sujet, qui mérite une analyse particulière.

Dans *Mandriangödra*, le père de *Laza* Gloire sacrifie l'être qui est le plus cher à son fils pour guérir sa femme. *Laza*, dans un autre royaume, préfère la tolérance en acceptant de rester dans la pauvreté jusqu'à ce qu'il puisse offrir à sa femme, *Petite-Benjamine*, sa vraie place. Misérable et laid tel qu'il est, *Lebokahely* tente sa chance d'épouser la jolie fille de *Randriambe*, Petite-Benjamine, laquelle l'aime sincèrement et le protège quand les siens s'acharnent pour le tuer. Satisfait du pouvoir magique de la Bague-d'or, *Mötény* part demander la main de la plus jolie fille de la société. Il lui a

⁷⁸ Vladimir PROPP, *La morphologie du conte*, Seuil, 1965, in <http://www.toutcomprendre.com>

procuré tout le bonheur et pourtant, la trahison de celle-ci le dépossède de tous ses biens, le jette en prison et le conduit à en chercher une autre une fois sauvé. Le système des personnages est plus complexe qu'il n'y paraît. Les protagonistes des contes sont organisés en fonction de la démonstration sociale et s'insèrent également dans le schéma actanciel tout en servant la satire. Cela permet au conteur de présenter le récit sous une forme familière à l'auditeur, qui rend plaisante, vivante la démonstration.

Tandis que les genres littéraires sont encore strictement réglementés au XI^e et au XVIII^e siècle, les contes autorisent une certaine liberté. Cette absence de contrainte permet, jusqu'à maintenant, aux auteurs des contes d'en explorer les limites extrêmes. Le sérieux et la fantaisie sont mélangés afin d'instruire tout en distayant. La satire repose sur des faits de société et le mélange des personnages, permet de garder sa forme traditionnelle au conte.

La qualification des contes par l'auditeur est le fruit du divertissement procuré sans pour autant laisser de côté la réflexion. Par exemple, depuis l'Antiquité, le genre fable illustré par Esope, puis au XVII^e siècle par La Fontaine, visait également à instruire par l'intermédiaire d'une petite histoire plaisante, fantaisiste. L'originalité des contes est sa simplicité, et le fait de terminer le récit, à travers le héros et ses aventures, peuplées de ruses, par une fin heureuse et fructueuse les différencie de tout autre genre littéraire.

5.Les formes de la ruse dans les contes

La ruse dans les contes, tout comme les actes des personnages, possède sa morphologie. Comme elle ponctue le récit, la ruse aide le genre à garder sa forme primaire. A son tour, elle est provoquée suivant les contes par des actes comme :

- la sorcière enlève la princesse ;
- la marâtre torture sa belle-fille ou son beau-fils ;
- le père égare volontairement son enfant loin de son foyer ;
- le père oblige inconsciemment son enfant à partir loin de son foyer.

Que ce soit la sorcière, la marâtre ou le père, chacun a un but précis. Pour atteindre leur but, ces personnages ont recours à la ruse à des degrés divers. Cet acte est représenté par la fonction *Méfait*. Mais avant qu'il ne soit effectué, une ou plusieurs fonctions le précèdent puisque le personnage ne peut avoir une idée en tête sans raison ; souvent c'est la fonction initiale :

- le roi refuse la visite de la sorcière ;
- la marâtre est jalouse de la générosité de sa belle-fille ou de son beau-fils ;
- le père n'arrive plus à nourrir sa maisonnée ;
- le père, par son autorité, instaure une loi sévère.

Cette fonction initiale fait naître la ruse chez le personnage (marâtre, sorcière,...) qui par la suite sera victime de sa propre manœuvre.

Ces fonctions pourraient se succéder comme suit :

Soit :

a)-la fonction initiale :

Interdiction → Transgression → Méfait

soit :

b)-la fonction initiale :

Départ du héros → Déplacement de héros → Arrivée du héros → Déguisement du héros → Exclusion du héros.

Dans **a**), la ruse (la méchanceté) apparaît dès le début , avant le départ du héros.

Dans **b**), c'est le héros qui utilise la ruse en premier qui sera pris par la société où des tiers personnages essaient de l'éliminer, de le tuer. Nous remarquons l'apparition d'un nouveau personnage qui aura une participation active dans le récit et qui sera contre le héros ou apportera de l'aide au héros en exerçant la ruse.

La ruse est initiée par :

- la jalouse → de la marâtre...
- la haine → du beau-frère...
- la curiosité → du roi, du prince...

-l'envie, le besoin de savoir → exemple : le conte *Caractère bouillant du jeune homme*⁷⁹.

Par contre, un méchant, faisant subir à sa victime toute sa méchanceté durant un certain temps, s'en repentira car « *Ce qu'on fait se retourne contre soi* » !

Nous distinguons dans chaque conte la diversité des traits psychologiques de chaque personnage. Ainsi, l'action accomplie est toujours indépendante du personnage, de l'enchaînement des actions entre elles, de leur importance et de leur place dans la suite de toutes les actions réalisées dans les contes.

A titre d'exemple, dans le conte *Un grand roi qui s'est fait gardien de porcs*⁸⁰ de Rabearison, la ruse qui est incitée par sa curiosité de savoir comment les gens de la basse société vivent ? comment ils sont traités ? ne serait pas suivie de la même fonction que celle qui suit « la haine » (nous avons vu l'exemple de succession des actes plus haut).

Les situations que tous les hommes vivent donnent naissance à cette puissance intérieure chez l'individu selon sa façon de prendre en compte la gravité de la situation. Il doit faire face à chaque événement qui se présente et essaie de résoudre le problème pour se retrouver à l'état normal parce qu'une personne normale trouve toujours une idée pour essayer de se sortir d'une difficulté. Certains individus se moquent de certains problèmes mais d'autres les prennent au sérieux comme nous pouvons le constater dans les contes. Cette analyse de la forme nous conduit à voir de plus près chacune des formes de la ruse tout en scrutant leurs causes et conséquences chez chaque individu représenté dans quelques contes. La ruse se présente sous plusieurs formes pour ne pas dire que plusieurs personnes utilisent la même idée pour atteindre un but visé. Il est à souligner que nous n'avons pas la même capacité d'agir et de réfléchir. L'intelligence varie d'une personne à l'autre : c'est pourquoi une réponse différente à une même question peut être obtenue à partir de deux individus.

⁷⁹ Rabearisona, *Contes et légendes de Madagascar*, Antananarivo, Trano Printy Fiagonana Loterana Malagasy, 1994, p.36.

⁸⁰ Idem, p.73.

L'homme agit selon sa conscience. Quand il a un désir à réaliser, des idées surgissent en lui, demandant des moyens à utiliser pour la réalisation du projet.

Au fur et à mesure que le projet devient important, une force pousse l'homme à s'avancer dans la bonne ou la mauvaise voie. En fonction de sa décision et de la puissance intérieure qui le dirige consciemment ou inconsciemment, il recourt à la ruse pour atteindre ce but en affrontant ses peurs ou ses appréhensions.

*5.1.Puissance intérieure (*Ravetahely sy Randriambe mampiady aomby*⁸¹)*

L'homme prémedite les actes de ruse qu'il va commettre afin d'aboutir à un résultat positif. Il passe ses actes en revue par la pensée, et imagine leur déroulement ainsi que les effets attendus. Suivant la gravité de l'action à réaliser et la force de son adversaire, un être rusé est souvent angoissé, stressé même si son plan conçu semble efficace et simple à mettre en œuvre. Malgré cela, sa force intérieure l'empêche de faire marche arrière. Au contraire, elle le pousse à aller jusqu'au bout, afin de ne pas être qualifié de faible et surtout d'arriver à ses fins.

Dans les contes, mettant en évidence pour la plupart du temps les normes sociales, c'est le personnage le moins favorisé (cas de *Ravetahely*) qui sait le mieux utiliser la ruse, parce qu'il est motivé à aller jusqu'au bout. Pour améliorer sa condition de vie *Ravetahely* si pauvre et si misérable, trouve dans son rêve le moyen de s'enrichir. *Ravetahely* propose alors à *Randriambe* un combat de taureaux : en cas de défaite, lui et sa famille deviendraient esclaves de *Randriambe* ; mais en cas de victoire, *Randriambe* lui céderait la moitié de ses biens. *Randriambe*, si riche, si fort, ne craint pas l'issue de l'épreuve contre *Ravetahely* indigent. Il n'a donc eu recours ni à la ruse ni même au *Zaňahary* Créateur vers qui l'humanité se tourne en cas de difficulté, de malheur, de joie, Par rapport au pauvre, un homme comblé de biens matériels oublie souvent le *Zaňahary* Créateur : c'est le cas de *Randriambe*. Comme il est incapable de prévoir son avenir, *Randriambe* ne voit que sa situation actuelle et ne fait pas référence à son passé, heureux ou malheureux. Il n'accorde pas d'attention à la

⁸¹ Voir Annexe VII, p.175.

signification du proverbe : « *Mivadibadika karaha kodiaran-tsarety ny fiaiñana* »⁸². *Ravetahely*, lui, utilise la ruse et surtout il remet tout entre les mains de *Zañahary*. Il nous fait référer à David⁸³ qui, avant de livrer combat contre ses ennemis (Goliath et ses soldats), demandait l'aide du Créateur. Tout comme des héros de contes, faibles physiquement, demandent l'aide d'une vieille ou d'un sage du village. Ses conseils servent au héros une force inestimable pour livrer combat à ses ennemis.

La conscience dicte en général la conduite de l'homme désireux de biens matériels. *Ravetahely*, qui vivait depuis longtemps dans la pauvreté, ne cessait de penser à *Zañahary*, par l'intermédiaire du Tangalamena ou sage de la société, de l'honorer et de lui être fidèle car :

*« Dans le monde mythologique malgache il y avait un contact étroit entre Dieu et les hommes, entre le ciel et la terre. Les hommes pouvaient tout simplement "aller vers Dieu" pour lui demander un bien ou bien pour solliciter son pardon, lorsqu'il avaient agi contre sa volonté ».*⁸⁴

Zañahary l'a récompensé de sa foi et de sa persévérance dans sa croyance en la Force divine : le Créateur l'a aidé jusqu'à la victoire. Il ne l'a jamais abandonné en raison de sa foi. En rêve, la Force divine l'encourageait à s'engager dans cette bataille dangereuse, par laquelle il mettait en péril jusqu'au sort de sa famille.

*« Dieu se rendait aussi auprès d'eux, leur causait, comme les hommes conversent entre eux. »*⁸⁵

Son désir s'est réalisé grâce à l'aide du Créateur et à la ruse. S'il s'est contenté tout simplement de son sort il ne se débrouillerait pas pour parvenir à son idéal. Il serait toujours pauvre car « *Zañahary tsy mitaha ny vaka* »⁸⁶. Notre désir « *met le feu sacré* » en nous, ce qui nous procure une puissance, une force engendrée par la foi divine et céleste, qui ne nous donne la conscience tranquille qu'une fois le résultat escompté atteint. Ce désir prend possession de notre corps, de notre âme, nous met dans un état d'insatisfaction qui travaille notre conscience devenue anxieuse. Le désir

⁸² Proverbe malgache : « *La vie tourne et se retourne comme la roue d'une charrette.* »

⁸³ David de la Bible, *l'Ancien Testament*, <http://www.bible.net/forum.htm>

⁸⁴ Lars VIG, *Croyances et mœurs des Malgaches*, Traduit du norvégien par E. FAGERENG, édité par Otto Chr. DAHL, Fascicule I, Trano Printy FLM, Tananarive, 2004, p.7.

⁸⁵ Idem, p.7.

⁸⁶ « *Le Créateur n'aide pas les paresseux* ».

s'intensifie au fur et à mesure que nous accordons une importance plus grande à un objet ou à une idée quelconque, ou encore que s'accroît la difficulté à vaincre. La ruse devient alors notre arme la plus efficace ; sinon l'inquiétude, et ensuite l'angoisse nous rongeraient corps et âme. *Ravetahely* a eu recours à la ruse par utilité. Il souffrait de l'inégalité due à son rang social.

5.2. Sentiment pulsionnel ou agressivité pulsionnelle (*Ravëtahely*)

L'agressivité s'illustre souvent par des actes brutaux envers un objet ou un individu. Pourtant elle se manifeste sous plusieurs formes. L'agressivité est l'action qui consiste à nuire à autrui que ce soit de façon réelle, imaginaire ou symbolique. La ruse peut résulter de l'agressivité suite à un sentiment de désir par exemple. Un individu doit surmonter au cours de son existence, plusieurs stades d'angoisse (le traumatisme de la naissance, l'angoisse de la dévoration, du huitième mois, du morcellement, de la destruction, de la castration existentielle et l'angoisse de la mort). A chacun de ces stades, la ruse s'instaure même inconsciemment. Selon le biologiste Lorentz :

« *l'agressivité est un instinct naturel lié à tous les autres besoins vitaux, que ce soit pour la prise de nourriture, la fuite devant un danger ou le comportement sexuel.⁸⁷* »

Son origine est liée, principalement, à la libido pour la préservation du Moi, intermédiaire du Surmoi et du Ça. Le plaisir est conditionné par le Ça qui est le pôle pulsionnel. A ce stade, l'inconscient domine chez l'individu. Mais si le Moi, pôle défensif, agit avant, il transforme l'agressivité du Ça en Surmoi qui réduit l'intensité de la pulsion en se référant au réel : les interdits, la loi, les limites, Le Moi, conscient, renvoie donc le sentiment pulsionnel du Ça au Surmoi. Sous la persistance du Ça et sans intervention du Moi le Surmoi est vaincu. Par contre, le Surmoi triomphe avec la résistance du Moi par l'inhibition du comportement agressif.

Dans ce dernier cas, les manifestations peuvent en résulter, comme être les coliques néphrétiques ou les ulcères... puisque cette opération du Moi à transformer l'agressivité du Ça en Surmoi fait se retourner l'énergie pulsionnelle de l'individu contre lui-même. La ruse intervient même si c'est par la précaution, la prévention du Moi, que

⁸⁷ <http://www.nistoud.fr>

la pulsion du Ça est bloquée. *Ravëtahely*, par son rêve, connaît un sentiment de pulsion qui le pousse à affronter *Randriambe* dans un combat de taureau. Le Ça a pris une très grande place au début mais par l'intervention du Moi, il revient petit à petit dans la conscience. Il réfléchit profondément à cet acte qu'il va proposer à *Randriambe*. Le Ça et le Moi se succèdent. D'une part, le Ça le démange pour accomplir ce désir ardent que *Ravëtahely* ressent. D'autre part, le Moi revient sur lui-même en sauvant la personnalité pour rester dans le conscient et éviter de céder à cette pulsion. *Ravëtahely* voit le danger externe de son acte s'il l'accomplit. Winnicott⁸⁸ parle du développement de l'agressivité avec le Moi qui passe par deux stades dont le stade de non-inquiétude pendant lequel l'enfant ne se soucie guère des résultats de ses actes et le stade du souci dans lequel se trouve *Ravëtahely*. D'abord, le héros a une pulsion qui le met dans l'Inconscient, le pousse à atteindre son but de devenir riche. Mais, son Moi le remet dans le Conscient et lui montre la réalité : il se rend compte de la personnalité de l'Autre, son adversaire *Randriambe* et surtout du résultat de son acte sur celui-ci. Il se sent désormais coupable mais le Ça le pousse encore. Alors, la ruse intervient, l'aide dans l'accomplissement de ce désir avec toute la transparence possible, c'est-à-dire, il se reconnaît coupable d'engager un combat de taureau avec *Randriambe* mais pour sauver ensuite sa personnalité, son statut social, il lui propose un duel au terme duquel est établi la relation Vainqueur/Vaincu :

« -*Si ton taureau terrasse le mien, je m'engage avec toute ma famille à te servir jusqu'à la mort. Nous te servirons comme esclaves, au même titre que tous tes esclaves.*

-*Eh bien, dit Grand-Seigneur, je te céderais la moitié de mes biens !*⁸⁹».

Ravëtahely prémedite l'acte avant de le proposer à son adversaire, *Randriambe*. Ce dernier accepte sachant la pauvreté de *Ravëtahely* qui vit dans la misère et ne possède aucun taureau. Le jour du combat, les taureaux de *Ravëtahely* sont des rochers qu'il fait rouler sur les taureaux de *Randriambe*. Il gagne le combat dans la transparence : la satisfaction de la pulsion est réalisée, le plaisir obtenu. L'individu a utilisé l'agressivité instrumentale pour des satisfactions individuelles sans

⁸⁸ Winnicott, Donald Woods, in <http://dicopsy.fr/>

⁸⁹ Voir Annexe VII, §11, p.176.

pour autant avoir le désir de nuire à autrui. La ruse de *Ravëtahely* a bien réussi et de plus, il ne se sent pas coupable puisqu'il a agi avec conscience en proposant à *Randriambe* ce combat.

La violence envers l'autre est donc écartée puisque *Randriambe* a accepté la proposition. Pour éviter tout souci d'être condamné par la société qui portera atteinte à sa personnalité, à sa conscience et à sa vie entière, *Ravëtahely* a eu recours à la ruse qui l'aide à convaincre *Randriambe* sans le choquer ni le condamner par la suite. Il a même choisi une punition qui sera pour toute sa famille et non pour lui tout seul afin de convaincre *Randriambe* de s'engager dans le combat de taureaux. L'agressivité de *Ravëtahely* n'est alors plus hostile puisque son adversaire a accepté sans hésitation le contrat proposé. Le héros a tout fait pour égaler la part de l'un et de l'autre pour ne pas blesser l'un ou l'autre. Comme c'est une agression de compétition, la loi du Vainqueur/Vaincu est instaurée. Le dominé sera dans l'inhibition de sa défaite.

Cette situation conduit la plupart du temps à la vengeance, un sentiment propre à chaque homme normal l'aidant à se défendre et à se battre contre l'injustice ou bien à faire du mal aux autres.

5.3. Sentiment de vengeance et actes non réfléchis (Bafla, Rain'i Fitofañahy⁹⁰)

La vengeance est un comportement qui peut être provoqué par les contacts avec la société ou même avec la famille. Le comportement d'un individu vindicatif aura de l'influence sur un enfant en relation avec cet individu. *La Sainte-Ecriture* enseigne qu' « *il valait mieux tendre l'autre joue plutôt qu'un poing vengeur à notre offenseur* »⁹¹. La vengeance est propre à l'homme. Seulement, elle est combattue par la conscience qui vise le bien de soi-même et d'autrui et refoule toute idée du mal. Dans certains cas pourtant, la conscience n'arrive pas à pardonner en raison de la gravité de la situation. La vengeance est en étroite relation avec la jalousie comme dans *Faravavy zanak'i Randriambe narian-dry zôkiny* qui ont perdu leur sœur cadette parce que celle-ci est plus jolie qu'elles ; ou encore dans *Bafla, Rain'i Fitofañahy* où le héros se venge de

⁹⁰ Voir Annexe II, p.118.

⁹¹ *La Sainte Ecriture*, in <http://ideepsy.org>.

son père. La vengeance se présente sous plusieurs formes, allant de l'innocence à la ruse, de la ruse au crime. On peut se demander s'il existe de bonnes ou de mauvaises raisons de se venger. Le psychisme, qui ne peut pas maîtriser la force de son sentiment coléreux, n'admet pas de rester dans la frustration créée en lui par une idée vengeresse.

Les mécanismes de la vengeance se mettent en place suite à un événement ou à un comportement d'autrui que la personne n'a pas pu supporter : une colère contenue apparaît alors. L'individu peut alors tenter de régler la situation d'une manière sereine et consensuelle, sans recours à l'agressivité. Il lui faut donc savoir s'imposer afin que son interlocuteur le comprenne, encore faut-il que son interlocuteur sache l'écouter. La gestion de cette situation est parfois mise à mal par l'impossibilité d'exprimer et de vivre son agressivité ou en raison de « *certaines difficultés à nous imposer dans nos relations* »⁹². Si la situation ne peut se régler, le sentiment de vengeance ne cesse de s'intensifier, de démanger sans cesse l'individu. En conséquence, il ne sera tranquille qu'une fois son désir de vengeance assouvi. Par la vengeance, l'interlocuteur fait donc passer le message qu'il n'a pas pu transmettre d'une façon simple : l'arrangement ou le pardon sans ruse. Mais un échec de cette démarche personnelle peut conduire à la déraison et amener l'individu à commettre de graves erreurs que la société condamne. C'est pourquoi il faut expliquer de manière intelligible un projet de vengeance et surtout sa raison.

Dans le cas des vengeurs très violents, on est souvent en présence d'une psychose puisque l'individu n'est plus maître de lui-même en accomplissant un acte bestial : il est conduit dans la voie de la déraison. Il existe cependant des cas où l'on reste humain avec de la conscience humaine, mais où l'on adopte un comportement bestial parce que son adversaire le mérite : il s'agit dans ce cas, d'une vengeance pour se protéger.

Parfois la vengeance est accomplie par de la médisance ou des sarcasmes. Si c'est la forme qui se présente, la personne est généralement complexée et fait preuve d'une certaine faiblesse.

⁹² <http://ideepsy.org>

L'équilibre recherché dans la vengeance n'aboutit souvent qu'à un cercle vicieux : même si on peut arriver au but visé, la victime répond aussi par la vengeance et, étant soi-même mécontent, on réplique et ainsi de suite. On s'engage alors dans un cercle vicieux qui, s'il commence par des ruses plus simples, peut aboutir à des actes bien plus graves. La ruse dans le conte *Bafla, Rain'i Fitofañahy* est un exemple qui peut illustrer ce sentiment de vengeance. Au début, *Randriambe* a utilisé la ruse vis-à-vis de *Bafla* en lui demandant d'apporter des cordes servant d'attache pour un bœuf duquel il voulait boire du lait. *Bafla* demande de l'aide auprès de son fils *Fitofañahy* Sept-Esprits pour répondre à cette demande bizarre de *Randriambe* Grand-Seigneur qui veut boire du lait de bœuf ! *Fitofañahy* réplique à *Randriambe* en lui affirmant que son père a accouché. Etonné par l'intelligence de *Fitofañahy*, *Randriambe* l'engage à travailler pour lui, non plus comme gardien de bœufs, mais comme chargé de travaux ménagers. « *Toi, je ne t'emploierai plus à la garde des bœufs, tu vas t'occuper de notre ménage, rien que ça.* »⁹³ Ils étaient quittes de leur ruse. Seulement, *Fitofañahy* n'en est pas resté là, il a possédé, par la ruse, la femme de *Randriambe*, son patron. En l'apprenant, ce dernier se met en colère : il ordonne de jeter *Fitofañahy*, enfermé dans un sac, dans l'eau profonde de la rivière. Grâce à la ruse, *Fitofañahy* a été sauvé. Il s'est également emparé des bœufs et de beaucoup d'argent en trompant un pouisseur de bœufs⁹⁴ qui est jeté dans l'eau à sa place. Il retourne chez *Randriambe* en racontant :

« -Oui. Je ne suis pas mort. Quand tu m'as fait jeter à l'eau là-bas, il y avait là votre grand-père, dit-il, il y avait là-bas ton frère, ton frère aîné qui est mort. C'est lui qui le premier m'a chargé de ses salutations. Voilà comment c'était. Et je suis revenu de chez eux, de là-bas.

[...]

⁹³ Voir Annexe II, §9, p.122.

⁹⁴ On l'appelle le « Boanamaro », une troupe d'hommes achetant des bœufs loin de son village pour les vendre ailleurs. Ils marchent en poussant ces bœufs jusqu'au lieu de la vente. Pour la plupart du temps, ils poussent depuis la province de Majunga où on trouve beaucoup de troupeaux de bœufs.

-O ! Rien n'est plus beau. Ils t'envoient leur salutations, le père de ton grand-père, et ton grand-père, et puis ton père. Ils sont en parfaite santé là-bas... Et vous devriez les visiter un jour. »⁹⁵.

Sans réfléchir, celui-ci le croit. « *Je vais faire visite demain à mon père et à mon aïeul.* »⁹⁶ Il décide d'aller rendre visite à ses aïeux alors qu'il va directement à la mort en s'enfonçant dans l'eau, suivi de tous ses enfants. Seule sa femme est restée, en acceptant de devenir la femme de *Fitofañahy*, qui possède ainsi toute la richesse de *Randriambe*.

Ces ruses ont évolué de la plus simple à la plus grave puisque *Randriambe* et *Fitofañahy* ont chacun provoqué des meurtres. Leur vengeance est allée jusqu'à la phase extrême. *Fitofañahy* est parvenu à obtenir des richesses et une femme en réponse à la ruse qui avait été initiée par *Randriambe*.

Randriambe est pris à son propre piège. Dès le début, il se croyait le plus malin, mais n'ayant pas réfléchi aux conséquences, il a récolté sa propre mort ainsi que celle de ses enfants.

Il ne faut pas toujours faire confiance à n'importe qui. Dans ce conte, *Randriambe* a engagé *Fitofañahy* en raison de son intelligence. Il lui a procuré plus d'accès à ses propriétés qu'au père de *Fitofañahy* plus docile et moins intelligent que son fils. Alors qu'au contraire, *Randriambe* aurait dû avoir plus confiance au père qu'au fils qui a déjà essayé de le tromper en lui disant que son père avait accouché ! Une personne aisée croit très rarement à l'intelligence d'un sujet moins favorisé que lui. Elle l'estime toujours incapable d'agir comme il faut et quand il veut. Un proverbe malgache dit : « *Izay tsy mahay sandrify mahay fatam-bary* »⁹⁷, chacun a une part de ce que le Créateur a offert. La ruse est propre à chaque individu de même que l'intelligence. C'est ainsi, la plupart du temps, nous nous entraînons pour aboutir à un meilleur résultat car « *Ny hevitry ny maro mahataka-davitra* »⁹⁸.

⁹⁵ Voir Annexe II, §6-8, p.125.

⁹⁶ Idem, §10, p.125.

⁹⁷ « *Celui qui ne sait pas tisser une corbeille, sait tisser un panier* ».

⁹⁸ « *L'idée d'un groupe est plus profonde* ».

Randriambe est fort angoissé d'être trompé par *Fitofañahy*: « *Va devant, je te suis, dit Grand-Seigneur.* »⁹⁹ Il a toujours besoin de lui mais ne lui fait plus confiance. Alors, au lieu de quitter la maison ensemble en empruntant le même chemin, pour aller au même endroit, « *Et, Grand-Seigneur toujours marchant le dernier, ils arrivèrent sur place* »¹⁰⁰. De son côté, *Fitofañahy* se prépare déjà à ruser son patron pour posséder sa femme.

La ruse (bonne ou mauvaise) peut être préméditée bien à l'avance. *Fitofañahy* fait exprès de ne pas apporter la corde que Grand-Seigneur le recommandait. Il préparait déjà son coup de posséder ka femme de son patron à l'absence de ce dernier. Mais elle peut aussi résulter d'une rapide réflexion : « *dans un sac* »¹⁰¹ selon la circonstance.

Fitofañahy représente *Ikotofetsy sy Imahàka*, deux personnages illustrant la ruse dans le conte de Vakinankaratra.

La plupart du temps, la vengeance est présente chez les deux protagonistes (la victime et l'auteur du mal). Celui qui se venge en premier renferme en lui le sentiment le plus coléreux envers sa victime. L'intensité de la colère envers lui incite celle-ci à le pardonner ou à lui faire savoir que son acte est méchant, insupportable. Au fur et à mesure que son adversaire avance et applique son idée de vengeance, la victime se défend ou réplique pour que son adversaire arrête ou pour qu'il subisse la même souffrance. *Fitofañahy* Sept-Esprits réplique *Randriambe* d'avoir roulé son père avec le lait de bœuf. Leur combat continue alors jusqu'à s'entre détruire parce que ni l'un ni l'autre ne veulent supporter la méchanceté de son adversaire. Seule la défaite de l'un ou son anéantissement met fin à cette bataille, sinon, la haine persiste entre les deux camps. A la longue, la jalousie s'installe et crée une autre tension destructrice.

⁹⁹ Voir Annexe II, §1, p.123.

¹⁰⁰ Idem, §2, p.123.

¹⁰¹ « *anaty gony* »

5.4.Jalousie, grand-mère de la haine (*Faravavy zanak'i Randriambe narian-dry zôkiny*¹⁰²)

L'homme n'est pas satisfait de ce qu'il possède, de ce que le Créateur lui a donné, que ce soit du point de vue matériel, physique ou spirituel. Jamais assouvi, il n'arrête pas de rechercher toujours plus et mieux que ce qu'il possède déjà. A la maison, un enfant boude parce qu'il n'a pas le même jouet que son frère; « *mon voisin vient d'acheter une voiture Renault, il faut donc que j'achète une BMW* »; « *mon voisin de classe est plus intelligent que moi, ce n'est pas juste* » ! Dans le conte *Faravavy zanak'i Randriambe narian-dry zôkiny*, la sœur aînée et la puînée jalousent la beauté de la cadette. Il est très rare de rencontrer le comportement de Jacob dans la Bible à qui son frère Esaü disait : « *J'ai beaucoup de richesses*»¹⁰³ et qui lui répondait : « *Tu en as beaucoup mais moi j'ai tout ce qu'il me faut* ». Même si cela se présente dans notre société entre deux individus, bien souvent on le dit juste par fierté, et la jalousie est sous-jacente.

En agissant par jalousie, un être agit en contradiction avec sa conscience. Les filles de *Randriambe* savent qu'elles sont toutes les trois très jolies mais la plus jolie est la cadette. - « *Alors, en ayant entendu que c'était la Petite Benjamine, la plus belle, elles lui ont rasé les cheveux, et elles l'ont couverte de boue.* »¹⁰⁴ - La jalousie les conduit à la haine, détruit la bonne entente entre sœurs puisque la cadette est frustrée par le comportement de ses aînées, et que ces dernières nourrissent de la rancune envers elle.

La psychologie de l'homme n'accepte pas l'infériorité, une situation qui la pousse à la jalousie, à l'agressivité et même jusqu'à la haine.

Les aînées ne voulant pas monter sur le citronnier, elles forcent la cadette à y monter en la menaçant - « *Vas-y, ou bien on te tue !* »¹⁰⁵. - La menace est à son comble. Suite aux tortures qu'elle a endurées en chemin (cheveux coupés et enduit de boue *fôtaka*), la cadette n'éprouvait déjà plus que de la peur, de l'angoisse en

¹⁰² Voir Annexe V, p.147.

¹⁰³ La Sainte Bible, Ancien Testament, in <http://dicopsy.free.fr>

¹⁰⁴ Voir Annexe V, §5 p.148.

¹⁰⁵ Idem, §15, p.148.

imaginant l'épreuve qu'elle devrait encore subir si elle désobéissait. Cette menace s'est aggravée et l'oblige à obéir à ses sœurs par peur d'être tuée. L'agression est en même temps physique et morale. Psychologiquement, les deux sœurs ne supportent pas l'idée que la cadette est plus jolie qu'elles.

La cadette est de plus, moralement, la préférée de la société. En s'en rendant compte, les autres sœurs l'ont enduite de *fôtaka* (vase) (*nihosôrampôtaka*) afin que la société la juge mal mais, au contraire, au fur et à mesure qu'on souille sa personnalité, la reconnaissance de la société envers le bon comportement de la cadette ne cesse d'augmenter. Tandis que les deux autres, de leur côté, continuent à l'enlaidir et à la rabaisser, la société ne juge que les actes de chacune d'elles. Malgré cette jalousie qui se transforme en haine intense, le caractère de la cadette ne change pas alors que celui de ses grandes sœurs ne cesse de s'empirer. Elles auraient pu suivre l'exemple de leur cadette. L'adage malgache dit : « *Ny tarehy ratsy tsy azo ovâna, toetra ratsy sarotra ia'lâna* »¹⁰⁶. La cadette obéit à ses sœurs en raison de son âge car les aînés ne prennent pas au sérieux la parole des moins âgés. Par respect et intelligence, la cadette ne cherche pas à utiliser la ruse vis-à-vis de ses sœurs car psychologiquement un Malgache respecte les dires d'un aîné : selon les ancêtres, une personne âgée est plus sage et plus réfléchie. Dans ce récit, la cadette est consciente que ses deux sœurs ne sont pas des modèles. Seulement par *fahendrena* sagesse elle ne les contredit pas. Le comportement de ses sœurs aveuglées par la jalousie et la haine les empêche de retrouver la raison. Elles agissent comme des animaux du fait de l'intensité de la haine qui les ronge et qui atteint leur for intérieur. Il est impossible de les raisonner.

Par contre, face à *Rakakabe Grand-Monstre*, la cadette a eu recours à la ruse pour que l'on vienne la chercher, la libérer de cette emprise, de *Rakakabe*. D'un côté, *Faravavy* est tombée dans le piège de ses sœurs qui l'emprisonnent moralement ; elle a besoin de secours pour se libérer de cette souffrance. D'un autre côté, personne dans la société ne connaît le gros problème de *Faravavy*. Il fallait qu'elle appelle ses parents ainsi que la société afin de leur exposer ce qui lui pèse, puisqu'elle doit

¹⁰⁶ Proverbe malgache : « *On ne peut pas changer un visage laid, mais on peut changer un mauvais caractère.* »

demander du conseil et de l'aide aux aînés. En entendant les supplications de *Faravavy*, son père réunit les sages du village pour la sauver, libérer sa conscience inquiète, torturée par ce que ses sœurs lui ont fait endurer. Elle ne peut plus supporter cette souffrance physique et morale qui l'empêche de vivre normalement, qui la soumet aux volontés de ses sœurs aînées : injustices, torture, ruse, mensonge, exclusion.

En cédant à leur jalousie, les deux sœurs de *Faravavy* n'avivent que la haine chez elles à tel point qu'elles n'ont pas conscience de détruire leur sœur et de se détruire elles-mêmes. La victime ne venge pas ses sœurs mais essaie toujours de les remettre sur pied pour faire cesser leur comportement dévastateur. *Faravavy* a peur et de ses sœurs et de leur jalousie. Elle est trop faible pour les contrecarrer et demande recours à ses parents pour la sauver.

Vivre dans la liberté en excluant toute haine et toute jalousie est le désir de chaque homme. Mais comme il constate qu'il y existe des hauts et des bas ; jamais il n'accepte une position inférieure à celle de son semblable même s'il n'a aucun moyen d'y échapper. Pour l'homme, vivre heureux c'est posséder tout le confort matériel, plus que ce que ne possède l'autre, et être plus beau physiquement. Alors que rester simple, et vivre avec le nécessaire sans chercher de surplus, offrent une vie heureuse et éloignent certains mauvais sentiments comme la jalousie et la vengeance. S'il ne trouve pas ce qu'il cherche, l'homme ne sera pas heureux ; il risque de devenir plus lamentable par rapport à son état normal. Dans le cas contraire, il est le plus heureux mais ce cas ne se présente pas autant que son opposé.

La jalousie ne fait que détruire un individu physiquement et psychologiquement. Les deux soeurs de *Faravavy* sont dévorées par la jalousie et par la haine qui les entraînent vers l'expulsion de la société. Tout d'abord, elles ne seront plus dans le foyer parental et perdent tous leurs avantages au niveau de la société. Ensuite, en raison de leur acte envers leur sœur, ainsi qu'envers leurs parents, la honte les dévorera tous les temps. Un individu pareil aura la réaction, soit de se complaire dans sa haine et sa jalousie, soit de s'enfuir loin de ceux qui le connaissent.

S'il y reste tout en continuant ses sentiments, il ne peut soutenir les propos de la société. Enfin, même si la société l'accepte, il ne sera plus traité comme il l'était.

Agir positivement conduit vers une vie plus agréable produisant parfois un miracle selon la sincérité et la confiance en soi. Pour cela, le désir qui naît en nous, d'autres peuvent le sentir aussi. Toutes ces personnes voudraient atteindre le même but que seule une d'entre elles atteindra. Chacune d'entre elles doit garder le désir de vaincre.

5.5. Le désir (*La fille de Randriambe et le citron*¹⁰⁷)

Se surpasser est dans la nature humaine. De tous temps, l'homme désire dépasser ses limites. C'est le cas de l'époque actuelle avec la conquête spatiale et l'évolution de la technique. Mais c'est également le cas depuis l'origine de l'humanité. Le Dieu de la Bible a créé l'homme (homme et femme) à son image « *Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance.* »¹⁰⁸ ainsi que toutes les choses comme la nuit et le jour,.... S'il avait créé uniquement la nuit sans le jour ou l'inverse, le ciel sans la terre, l'homme sans la femme, il n'aurait pas été satisfait. C'est pour cela qu'il a créé la femme pour accompagner l'homme. Adam et Eve furent créés et selon le désir de Dieu, ils se complètent. Ces deux êtres que le Créateur a comblés de bonheur, cherchent à en connaître encore plus de sorte qu'ils ont eu la tentation de goûter le seul « *fruit de la connaissance du bien et du mal* »¹⁰⁹ du jardin d'Eden, suite à l'instigation du serpent. Déjà, ce dernier avait réussi par une ruse à les piéger en leur promettant une satisfaction immédiate. Leur forte curiosité à imiter Dieu les a conduit à une situation désastreuse. Ensuite, par la ruse, conscients de leur nudité, Adam et Eve se sont cachés. Depuis, l'être humain n'a cessé de chercher à améliorer sa vie en exploitant sa propre intelligence, force qui n'est efficace qu'avec la ruse. L'homme est créé satisfait mais il sentait encore de l'insuffisance même si son Créateur l'a remarqué au début en lui offrant une femme pour la compléter. Ensemble, ils éprouvent encore un manque, celui d'atteindre ce qui est interdit.

¹⁰⁷ Voir Annexe VIII, p.181.

¹⁰⁸ *La Sainte Bible*, « Genèse », chapitre I, 26a, Edition Vida, Nîmes, France, 1910 , p.1.

¹⁰⁹ *Idem*, p.2.

L'homme ne manque pas d'idées quand il a un but à atteindre. Il recherche par tous les moyens à y parvenir et certains en trouvent grâce à leur intelligence. Chacun a une certaine intensité de pulsions concrétisant son désir, ce qui le pousse selon son courage vers un but bien déterminé. Les uns ne s'arrêtent qu'une fois leur but atteint en dépit de nombreuses difficultés, les autres s'y engagent mais se découragent à mi-chemin, d'autres encore, par peur, par honte, par faiblesse, abandonnent. Le désir ardent brûle l'intérieur de l'individu désireux, il en devient obsédé et cherche absolument à réaliser son désir afin de ne pas en devenir fou. Car sa conscience préoccupée ne voit que ce but à atteindre, qui le hante à chaque instant de sa vie. Il s'inquiète en même temps de voir défiler dans son esprit différentes hypothèses, différents actes (parole ou mimétique) lui montrant la façon d'assouvir son désir. Un désir inapaisé peut aboutir à l'insatisfaction, la jalousie, la haine, l'hypocrisie et ainsi qu'à l'agression si l'individu ne se contient pas. Un individu doit savoir mettre en balance l'impossible et le possible, distinguer le bien et le mal et ne pas dépasser les bornes.

Dans le conte *La fille de Randriambe et le citron*, les prétendants agissent convenablement. Aucun d'eux en acceptant sa défaite n'a eu recours ni à l'agression, ni à la haine. Le dernier prétendant a eu le désir ardent d'épouser la fille du roi. Il s'est bien préparé pour remporter l'épreuve imposée par *Randriambe* à tous les soupirants de sa fille. Il s'agit de faire tomber un citron, sur le giron de la fille assise droite sur une natte sous le citronnier ce que personne n'est jamais arrivé à faire. Ce prétendant a eu une idée très drôle mais néanmoins efficace, pour réaliser son désir, son rêve : « *Rabetsara a pris un miroir, et il l'a posé sur le giron de Petite-Benjamine... Grand-Seigneur jette les yeux sur le miroir, et il voit bel et bien que le citron était sur le giron de sa fille.* »¹¹⁰ *Rabetsara* est « *un très beau garçon* ».¹¹¹

« *Le désir, chez Spinoza, est la manifestation de l'homme à exister et à rechercher la joie qui est indissociable de la liberté. Le désir de force positive mène l'homme vers ce but. Ce désir est dans la nature de l'homme* ».¹¹²

¹¹⁰ Voir Annexe VII, §7, p.184.

¹¹¹ Idem, §5, p.183.

¹¹² Spinoza, in <http://dicopsy.free.fr>

Les premiers jeunes ou vieux hommes souhaitent réaliser leur désir qu'ils espèrent les conduire à la joie, malheureusement ils n'ont pas réussi l'épreuve.

Rabetsara a, par contre, très bien saisi sa chance ; il a franchi le pas de la complexité. Il ne sera dévoré ni de jalousie ni de haine, ce qui aurait été le cas s'il n'avait pas fait preuve de ruse et avait laissé un autre saisir sa chance. Dans ce cas, il a réalisé ce que sa raison lui dictait d'entreprendre.

Dévorée par la haine et la jalousie, la personne-victime n'accepte pas d'être rabaisée au plus bas de l'échelle sociale.

Randriambe cherche un homme intelligent et curieux pour sa fille mais aucun de ceux qui se sont présentés n'ont compris l'énigme de *Randriambe*. L'épreuve que *Randriambe* fait subir aux prétendants de *Faravavihely* est la suivante : « *Si quelqu'un te demande [...] et qu'il est capable de faire tomber un de ces citrons sur ton giron, alors seulement tu accepteras [...] Mais s'il n'est pas capable de faire tomber le citron sur ton giron tu ne l'accepteras pas.* »¹¹³ Un jeune prétendant, selon la coutume *Betsimisaraka*, doit se présenter chez les parents de la jeune femme à marier pour la demander en mariage. Au pays des *Betsimisaraka*, une fille en âge de se marier est placée dans une autre maison dans la cour même de ses parents. Elle y reçoit son ou ses prétendants et choisit librement. Quand elle a fait son choix, elle présente son prétendant à ses parents et celui-ci vient demander sa main. Au moment de la demande, le jeune homme ne doit pas directement se placer à droite de la jeune femme. Selon la coutume, la jeune femme appartient encore à ses parents.

Le jeune homme fait sa demande par l'intermédiaire de ses *Ray aman-dreny* parents en les envoyant auprès de ceux de la jeune fille afin d'obtenir la main de celle-ci. Les deux jeunes n'ont pas droit à la parole à ce moment. D'ailleurs, la jeune fille est absente de la salle où la demande s'effectue. Si les *Ray aman-dreny* parents de la jeune fille acceptent, la jeune fille leur est présentée et on lui demande son approbation. Dans le cas où elle refuse, l'histoire se termine là. Et il ne reste plus au jeune homme qu'à chercher ailleurs. Sinon, ils se fixent une date pour la prochaine visite des *Ray aman-dreny* parents du jeune homme pour que sa famille vienne

¹¹³ Voir Annexe VII, §2, p.182.

prendre la jeune fille : c'est-à-dire le jour du mariage. Le *M pangataka* ou *M pikabary*, une personne très habile dans les joutes oratoires jouera un rôle très important dans les demandes en mariage. Les *Ray aman-dreny* parents de la jeune fille introduisent dans leur maison la famille du garçon en signe d'acquiessement. Dans le cas contraire, ils refusent leur rentrée dans leur demeure. Devant cette situation, les demandeurs n'ont qu'à rebrousser chemin.

Déjà, bien avant cette journée, les *Ray aman-dreny* parents se réunissent pour organiser le *Vody Ondry, Didy harena*¹¹⁴, moment où ils négocient la somme à verser – dot – à la belle-famille pour l'achat des effets nécessaires au nouveau foyer.

Le désir amène un individu à surpasser (dépasser) tout obstacle de sentiment d'infériorité. Un jeune homme ressent toujours une certaine difficulté envers la famille de celle qu'il désire épouser. L'intensité de sa sincérité, de sa confiance ainsi que son espérance lui procurent la force de se présenter plein de respect devant les parents de la jeune fille avec tous ses respects.

Le désir pousse donc l'homme à aller toujours de l'avant parce qu'il éprouve le besoin d'atteindre son but. Ainsi, il lui arrive souvent que l'objet de son besoin commande ses actes.

L'homme agit presque toujours avec ruse. Dans son for intérieur, sa conscience, il utilise la ruse en fonction de ses désirs, pour y répondre convenablement au fur et à mesure que l'envie de se procurer une chose augmente. La pulsion pousse alors un individu à aller toujours de l'avant jusqu'à l'obtention de l'objet de son désir. Si une personne possède cet objet, une autre peut utiliser la ruse de se le procurer. Dans le cas où il l'obtient tout en privant l'autre, la vengeance naît chez ce dernier et ils sont entraînés dans un cercle vicieux jusqu'à la destruction d'un d'entre eux ! Dans ce combat qui perturbe la vie quotidienne, la jalouse et la haine alimentent son esprit même si l'un d'eux reste impassible face à l'agressivité de l'autre. Ces sentiments sont initiés par le désir qui est inhérent à l'homme depuis l'origine, et provoquent le recours à la ruse, qui trouve donc sa source dans la vie. Celle-ci est dès lors exprimée dans les contes.

¹¹⁴ Tradition du mariage

TROISIEME PARTIE : L'ESSENCE DE LA RUSE ET SON EXPRESSION DANS LES CONTES

1. Orientation de la ruse

1.1. Ruse comme art : fantasme original

La pulsion exerce une force déterminante chez un individu. Elle prend naissance dans le somatique pour atteindre le psychique. Elle renforce encore la ruse qui est propre à l'homme depuis sa naissance. Les besoins de chaque personne augmentent selon son environnement et ses conditions de vie ; ils le poussent à agir par ruse en fonction de son désir. La ruse résulte donc de la pression de cette pulsion par le somatique et le psychique. Bien qu'il y ait refoulement, au début (quand on est encore petit), la ruse gagne plus de terrain avec l'âge.

Dès le commencement, l'homme est né avec la ruse en lui. Celle-ci est devenue un fantasme à partir du péché originel où le Créateur a puni l'homme en l'obligeant de « *gagner son pain à la sueur de son front.*¹¹⁵ » A la recherche de ce pain, dont il a besoin chaque jour de recourir à la ruse pour se satisfaire. Ce fantasme utilisé consciemment ou inconsciemment lui est indispensable, indissociable pour se considérer comme un être normal mentalement : c'est un processus de défense élaboré par le Moi sous la pression du Surmoi et de la réalité extérieure permettant de lutter contre l'angoisse.

Le besoin exige de la satisfaction. Ainsi, il s'appuie sur des objets qui sont des supports de fantasme. Le fantasme est la condition nécessaire et suffisante pour obtenir la jouissance, essentielle aussi pour l'épanouissement.

L'accomplissement exige la ruse pour éviter l'angoisse de ne pas obtenir l'objet de son désir. La pulsion et le refoulement sont mélangés dans ce désir. L'un des deux sort vainqueur selon le résultat de la lutte interne. La pulsion pousse à satisfaire le désir tandis que le refoulement empêche par tous les moyens le but de la pulsion. Si

¹¹⁵ *Ancien Testament*, in <http://dicopsy.free.fr>

cette dernière atteint le désir, la satisfaction est à son comble ce qui crée une excitation intérieure ou extérieure. Dans le cas du triomphe du refoulement, la mélancolie, la tristesse ou la colère est ressentie selon la gravité de la défaite. Ce qui provoque le bouillonnement dans l'esprit qui atteint le système nerveux jusqu'au désordre du fonctionnement intestinal.

Tout ceci se caractérise par l'agressivité d'une part et l'amour d'autre part puisque la pulsion de la passion demeure. Chaque fois que cette pulsion persiste, l'agressivité gagne du terrain, renverse tous les obstacles se trouvant sur le chemin de l'accomplissement du désir. Tout autant, l'amour exerce sa puissance sur ce désir. En agissant avec agressivité, un individu est poussé vers la destruction d'un objet, d'une personne ou de lui-même. Son sentiment ardent à parvenir au but visé le pousse à ignorer toute peur. Esclave de son désir, dominé par sa puissance, il ne peut être dévié de son objectif.

Même pulsion dans l'amour, seulement la représentation n'est pas la même qu'avec l'agressivité. L'amour traduit une autre passion pour l'obtention de l'objet de son désir. La nature de la pulsion ne se présente pas toujours de la même façon. Que ce soit dans l'agressivité ou l'amour, la pulsion est toujours présente. Dans les deux cas, la puissance d'action s'intensifie. Lorsque l'individu triomphé, il éprouve de la joie mais la puissance d'action se retrouve en régression dans la tristesse. Joie et tristesse n'empêchent pas la ruse qui est un fantasme déjà prêt à intervenir pour un autre but.

C'est dans ce cercle vicieux que la ruse de l'homme s'exerce. Triomphant ou vaincu, un fantasme garde sa nature. Dans le cas de la ruse, le fantasme ne se lasse pas d'intervenir afin d'accomplir un projet.

1.2.L'homme, objet de ses besoins, esclave de son désir (Mandriangödra)

L'homme est ainsi fait que, les uns s'acharnent sur les autres. Ceci résulte d'un désir profond qui le démange jusqu'à l'atteinte du but visé. Tant que son but n'est pas atteint, l'homme restera perturbé consciemment ou inconsciemment par l'attraction de son besoin ; son for intérieur le poussera à agir.

La belle-mère de *Laza* Gloire se trouve dans une telle situation quand elle veut porter atteinte au bonheur de son beau-fils. Elle trouve n'importe quel prétexte en faisant semblant d'être gravement malade ; elle va jusqu'à payer les guérisseurs afin de tuer le cheval de *Laza*. Elle a réussi brillamment son coup et pourtant celui-ci s'est transformé en catastrophe puisque son mari éprouve une profonde affliction après la fuite de son fils unique. La belle-mère veut être la seule favorite de son mari alors que celui-ci aime également son fils. Aveuglé par l'amour de sa femme, le mari ne se rend pas compte de toutes ses manœuvres qui lui enlèvent ce qui lui est le plus cher : son fils car :

« *Jamba lehilahy amin'ny raha korañin'ny ninihelin-jaza, tsy mahalala ny tēña marina.* »¹¹⁶

Il a besoin d'une femme qu'il désire être sa compagne ainsi que d'un fils, pour être son héritier. La femme est devenue esclave de ses besoins sans avoir conscience du résultat auquel la gravité de ses actes va la conduire. L'influence de sa passion, le besoin matériel et affectif la réduisent à un objet : elle n'est plus maîtresse d'elle-même. Elle est devenue esclave en réclamant sans cesse l'assouvissement de son désir. Elle s'enferme dans une obsession qui la détruit au fur et à mesure de l'intensification de son désir. Le père de *Laza* Gloire, perdant son enfant, en même temps trahi par la femme qu'il croyait aimer, tente de récupérer *Laza* vainement ; il finit par sombrer dans le désespoir. Quelle décision prendre envers une femme qui le trahit ? Comment récupérer son fils ? Concernant ce dernier, il n'a plus le choix. Le désir de la femme est réalisé ; elle a éliminé le fils pour occuper la place à elle seule. Seulement goûtera-t-elle ou non ce plaisir tant recherché ? Seule la conscience de chacun peut donner la réponse.

Mötény se retrouve dans la même situation en sortant d'un monde enclavé vers un monde civilisé où il découvre la modernité ; il fréquente l'école. Empêché de continuer à goûter ce rêve devenu réalité, il décide de se suicider. C'est à ce moment qu'il retrouve un avenir brillant en possédant une « bague-d'or-magique » : son désir se réalise à nouveau car il se retrouve même dans une situation plus favorable qu'auparavant. Contrairement à la belle-mère de *Laza* qui a gâché son bonheur,

¹¹⁶ « Un homme aveuglé par ce que la belle-mère de l'enfant lui dise, ignore la vérité. »

Möteny connaît le plaisir de vivre pleinement sa réussite dans la joie et le bonheur. Au contraire du père de *Laza* qui voit son bonheur se transformer en misère et en souffrance en raison d'un acte irréfléchi de son épouse, *Möteny* retrouve ce bonheur par son courage et sa volonté.

La belle-mère de *Laza* et *Möteny* ont été atteintes par la même psychose. Mais pour la belle-mère de *Laza*, cela s'est déroulé d'une manière indirecte : elle n'a pas manifesté ses sentiments aux yeux de ses ennemis ; pour le second, la psychose contre un monstre s'est manifestée en criant, en courant jusque dans la forêt, dans l'eau.

L'être humain devient un objet lorsque son besoin commande ses actes. Le besoin, exerçant une forte pression, devient automatiquement son maître car un être n'agit qu'aux dépens de son besoin. L'homme se réduit alors à un esclave, réduit à absolument satisfaire son besoin. Seule la stabilité de la conscience arrive à maîtriser le psychisme pour limiter les pulsions ; elle garde l'état normal de l'esprit en évitant de devenir déraisonnable, et de sombrer dans un état de folie.

On voit que la réalisation des désirs peut amener, suivant le cas, des résultats positifs ou négatifs, et peut même conduire au désespoir.

1.3. La ruse, expression de la part manquante de la satisfaction

Cette unité se réfère surtout à l'Evangile au début duquel, l'homme nageant dans une parfaite harmonie, ne manquait de rien. Au fil du temps, il y trouvait un manque qui survenait de l'interdiction stricte du Créateur à propos de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Cela nous rapproche de l'insatisfaction de l'être humain qui dès son réveil cherche à assurer ses besoins et trouve tous les moyens pour les satisfaire. Ces besoins recherchés sont cette part manquante qu'il continuera à fouiller jusqu'à la fin de son passage sur terre.

La part manquante de la satisfaction sexuelle infantile peut constituer, ici, le principal intérêt. En raison de son immaturité biologique, la masturbation de l'enfant n'aboutit pas à l'orgasme. A l'âge adulte, il l'atteint mais le sentiment de manque résiste toujours. C'est dans la nature de l'homme que réside cette insuffisance en soi.

L'homme utilise la ruse pour contrer l'inhibition, le refoulement. L'aboutissement à un but visé crée souvent la satisfaction. La culture empêche parfois l'atteinte de la satisfaction. Elle exerce une certaine pression dans laquelle chaque individu soumis à cette règle ne peut s'en échapper que par la désobéissance. Comme le port d'un maillot de bain en plein milieu d'un marché. Ce n'est pas interdit. Toutefois, un maillot de bain est une tenue spéciale pour la piscine, la plage...

Mais cela ne suffit pas la plupart du temps, la nature humaine présente en chacun de nous, avec une certaine pression ou prise de conscience, le refoulement, etc.

Pourtant, l'homme cherche, selon le cas, à dépasser le refoulement dans une attente imprécise. C'est-à-dire, sachant l'Objet de l'assouvissement de la satisfaction, il attend la manifestation de cet Objet. Si le refoulement résulte de la culture, deux attitudes peuvent être adoptées : soit l'individu se résigne à s'y soumettre jusqu'au bout tout en éprouvant l'envie de se faire plaisir, soit il peut encore espérer l'annulation de la règle d'une tradition quelconque pour libérer la conscience de chaque individu. Malgré cela, la culture reste mais réclame le refoulement de certains actes. Le Moi exige de l'acceptation et aussi de la satisfaction car c'est devenu une habitude. On voit donc que la réalisation des désirs peut amener, suivant le cas, des résultats positifs ou négatifs, et peut même conduire au désespoir.

1.4.L'attachement, source de la ruse

La vie de l'homme depuis sa naissance est régie par la loi de l'attachement. L'enfant est attaché à la Mère ou à la nourrice pendant les premiers mois de son existence ce qui exclut toute autre personne étrangère à la famille. Il s'intègre à la vie en société en commençant par ses contacts avec la Mère et puis aux membres de la famille et ensuite à toute la société.

« La construction des premiers liens entre l'Enfant et la Mère, ou celle qui en tient lieu, répond à un besoin biologique fondamental. Il s'agit d'un besoin primaire, c'est-à-dire qu'il n'est dérivé d'aucun autre.¹¹⁷ »

¹¹⁷ CA n°2 (janvier 1992) in <http://www.cahiers-antispecistes.org>

Le besoin de nourriture est lié à cet attachement à la Mère. Au fur et à mesure que l'Enfant grandit, il s'intéresse aux objets qui l'entourent et qui reviennent plus souvent sous ses yeux. Cela se poursuit jusqu'à l'identification de son « Moi ». L'Enfant devient plus indépendant et s'attache de plus en plus à la société tandis qu'il s'éloigne de la Mère du point de la vue de la nourriture du contact sensoriel tout en conservant avec elle le lien d'affection. Durant cette évolution physique et psychique, l'Enfant réfléchit avec ruse, même inconsciemment : pleurer en cherchant le contact sensoriel de la Mère, la nourriture ou la présence d'une personne,... par lequel il obtient du plaisir, de la satisfaction. Sa ruse est encore inconsciente mais les grandes personnes le comprennent. La monotonie doit être rompue la plupart du temps jusqu'à ce que, devenu plus grand, l'Enfant continue à explorer la société.

L'Enfant, par curiosité préfère fréquenter ce qui lui est étrange, c'est-à-dire nouveau, attirant et qui ne lui fait pas peur, et semble merveilleux. Quand il trouve un autre centre d'intérêt, il se lasse de l'ancien ou continue à y prendre plaisir tout en profitant du nouveau et ainsi de suite jusqu'à un âge avancé. Le besoin est inné, l'attachement se renforce juste pour satisfaire le besoin. Par ce besoin et son intensité vient la ruse qui fait travailler l'esprit pour analyser l'acte futur ou immédiat qui permettra de satisfaire ce besoin. Il ne se limite pas d'ailleurs au besoin matériel,... mais aussi à celui de trouver un ou une partenaire. Le complexe d'Œdipe¹¹⁸ se dissipant, il se détache de la mère (ou, pour la fille, du père). Il cherche avec qui il peut assouvir ce besoin qui lui est interdit vis-à-vis de l'un de ses parents. Ce qui explique le caractère inné du besoin puisqu'à la naissance, un enfant pleure pour montrer qu'il est en vie. Ensuite, le toucher que la Mère exerce sur sa bouche avec son téton incite l'enfant à ouvrir sa bouche et à téter pour se nourrir. Il en aura envie plusieurs fois au cours de la journée jusqu'à un certain âge à partir duquel, le sein maternel ne lui suffit plus pour satisfaire ses besoins quotidiens. Harlow¹¹⁹ qui a étudié chez l'animal la phase de l'attachement au détachement, montre comment le petit *rhésus* quitte la Mère pour aller vers ce qui lui est inhabituel, étrange. « *La Mère le retient mais il*

¹¹⁸ FREUD, Sigmund, in <http://fr.wikipedia.org/wiki/complexe.htm>/

¹¹⁹ HARLOW, in <http://ciepfc.rhapsodyl.net/>

*s'échappe. Quand il a peur, il revient vers la Mère qui le corrige, chaque fois, avec quelques claques »*¹²⁰.

La ruse de l'Enfant se développe de l'inconscient vers le conscient par les expériences de la vie. La Mère lui a donné du lait pour le tenir en vie et le faire grandir,... Pour lui, la tétée est une source de plaisir, de satisfaction. Une fois que la tétée prend du retard, l'enfant crie en la recherchant.

Enfant, *Mötény* reste chez ses parents au loin de la société dans la forêt, isolé. Ce milieu le satisfait jusqu'à un moment où il cherche davantage la civilisation. Devenu conscient d'autres réalités, il découvre grâce à son esprit critique qu'il ne peut pas se limiter à sa situation d'isolement. Le besoin qui est inné donne naissance à la ruse, maintenant il l'utilise avec plus de réflexion. Contrairement à ce que Jésus disait dans la Bible : « *Sambatra izay tsy nahita nefá mino.* »¹²¹ Le héros imite ce qu'un proverbe malgache dit « *Aleo mahita toy izay itantaràna.* »¹²² *Mötény* découvre alors qu'il existe, quelque part, des choses qu'un homme sensé doit connaître, savoir, voir, découvrir par lui-même pour le plaisir et la culture. Il quitte ses parents et demande conseil auprès du Préfet en lui demandant la permission de quitter le village pour suivre un enseignement ailleurs. Il y côtoie la civilisation, la connaissance dispensée par l'école.

Le fait de chercher ailleurs marque déjà une rupture avec la mère ou un détachement de l'Enfant envers la Mère. Rupture ou détachement ne veut pas dire exclure complètement l'affection maternelle. Suite à l'évolution du mental, du physique, il a besoin d'affection en plus de celle de la Mère. Il complète le manque par ce qu'il considère utile dans la vie. Il retourne chez ses parents puisqu'il a toujours besoin de leur affection. A chaque rupture, il réfléchit à recoller la relation, l'attachement qui enrichit son expérience de la vie. La ruse se développe alors par ses différents parcours de l'attachement à la rupture, par ses découvertes,...

Mötény est ensuite empêché de retrouver la civilisation, de continuer à réjouir de cette civilisation qui lui fait tellement plaisir et qui comble le vide en lui. Ce refus démontre l'attachement des parents à leur enfant car ils ne veulent pas subir

¹²⁰ <http://ciepfc.rhapsodyl.net>

¹²¹ « *Heureux est celui qui n'a pas vu mais croit* ».

¹²² « *Vaut mieux a voir vu qu'écouter ce qu'on raconte* ».

(connaître) une autre rupture en le laissant chercher ailleurs la satisfaction de ses besoins. L'affection des Parents pour l'Enfant pose une certaine entrave dans la vie de ce dernier. *Mötény*, déçu de la réaction de ses parents, se livre au suicide. Il perd sa raison d'être puisqu'il est privé de ce à quoi il tient tellement. Une autre rupture se profile avec la société. Il renonce toutefois à la mort après avoir obtenu une bague d'or magique qui lui offre tout ce qu'il demande : une grande belle maison, la liberté, la civilisation, une conjointe et la relation avec l'extérieur. Le détachement renoué, *Mötény* profite pleinement de cette découverte et de cette liberté tout en restant chez lui. La rupture réapparaît lors de son départ pour aller demander la main de la fille du Préfet et de son emprisonnement dans le pays de l'Arabe.

Avec ces attachement/rupture, *Mötény* utilise la ruse qui l'aide à surmonter différents obstacles. Au fur et à mesure dans son existence, l'homme enrichit la ruse selon son expérience. La ruse est donc une arme innée en chaque individu pour faire face aux différents événements de la vie.

1.5. Vaincre l'infériorité

Un individu ressent parfois de la frustration face à un événement, à une personne ou à un objet dont il se croit supérieur. Il se passe souvent que cette supériorité n'existe que dans un seul domaine que l'individu devrait connaître pour ne pas se dévaloriser.

Les personnages des contes qui nous servent souvent d'exemples, témoignent la plupart du temps de ce courage d'élever leur personnalité à un niveau supérieur. La plupart fuient ce sentiment négatif qui les emprisonne non seulement dans leur vie de tous les jours mais aussi dans leur vie psychique. Celui qui se culpabilise d'être inférieur aux autres ne verra jamais sa vie psychique évoluer, au contraire il se détériore d'une manière continue. En se comparant aux autres il n'éprouve que de la laideur : ce mal-être l'entraîne à intérieuriser, à cacher aux regards des autres ce qu'il considère comme un défaut insurmontable. Toute présentation en public va, au lieu de le rehausser, le conduire encore dans un sens négatif qui le ridiculise. Ce comportement voulant améliorer les choses produit l'effet inverse de ce que l'on cherche : il mène à la psychose puisqu'au fur et à mesure de son évolution, il continue

à ne voir que cette infériorité, cela devient une maladie psychologique. Celui qui essaie de se surmonter arrive à vaincre l'existence de cette infériorité tout en l'acceptant.

Ravétahely se sent inférieur à *Randriambe* du point de vue fortune : lui si misérable et *Randriambe* fort riche. Il cherche à mener une vie aisée sans devoir chercher chaque jour ses besoins de subsistance. Par ruse, après une mûre réflexion, *Ravétahely* montre qu'il est inférieur à son challenger d'une part mais lui est supérieur d'autre part. Pour cela, il ne reste pas dans son coin à imaginer tout simplement ce qu'il a de meilleur ; en toute honnêteté, il va à l'encontre de celui qu'il considère supérieur et qui le croit aussi, en lui proposant un combat de taureaux qui n'est rien d'autre qu'un combat intellectuel puisque *Randriambe* sait très bien que son adversaire ne possède aucun taureau. Le richard a quand même accepté le combat en suivant à la lettre les idées de *Ravétahely*, celui qu'il considère comme inférieur, sans prendre compte de son intelligence. *Ravétahely* triomphe alors honorablement en vainquant son infériorité envers *Randriambe* ; il a pu montrer ce qu'il a de supérieur : l'intelligence.

Chaque individu ressent de l'infériorité qu'il doit surmonter pour ne pas sombrer dans ce sentiment jusqu'à la fin mais en essayant de vivre avec sans trop le considérer. Au contraire, il doit se remonter le moral, comme le fait *Lebokahely* en courtisant une princesse qui l'a accepté sans regret ni souci de son physique. *Lebokahely* vivant avec ruse et un certain orgueil subissait sans trop se plaindre la jalouse, la haine de ses beaux-frères. Il leur fait savoir que leurs manigances ne font que rehausser son courage puisqu'il dévoile leur intention de le tuer. Tandis que son infériorité diminue, celle de ses beaux-frères gagne du terrain car d'un côté *Lebokahely* découvre leur projet, d'un autre, ses beaux-frères essaient de le cacher.

La compensation positive de *Lebokahely* est ridiculisée par ces ennemis. Mais comme il agit positivement, sans trop manifester son orgueil, il aboutit à rompre cette infériorité tout en réagissant ironiquement à la maladresse de ses beaux-frères.

Dans notre monde actuel, même les personnalités politiques, qui se montrent maîtres de l'opinion publique, ont leur sentiment d'infériorité. Elles essaient de cacher leurs infériorités devant le public mais au fond, la frustration d'être rabaissés, de ne pas

parvenir au but visé ou de paraître ridicules les terrorise. Dissimulée, cette faiblesse apparaît toujours surtout en public en raison de la nervosité incontrôlée lors d'un discours. A partir de ce moment, cette personne ressent qu'elle s'affaiblit encore plus. Cela atteint le système nerveux qui fait bouillonner de chaleur le cerveau et déranger la voie digestive ce qui donne mal à l'estomac ou au ventre jusqu'à occasionner des vomissements... qui calment enfin le trouble.

Chaque individu a ce sentiment d'infériorité plus ou moins intense en lui. Mais se fait jour aussi la façon de dissimuler ce complexe, de le maîtriser pour ne pas paraître ridicule en utilisant la ruse. Dans ce cas, la ruse est devenue un art puisqu'il faut une certaine aisance, la maîtrise de chaque geste et de la parole pour sentir une fierté au lieu de la honte. Ainsi, la satisfaction est à son comble même si parfois elle n'est pas complète.

La ruse dans les contes détient une forte capacité intellectuelle. Chaque conte en présente à travers les personnages, surtout à travers le héros et le faux-héros. L'auditeur se met à la place d'un des personnages et puis se réfère aux procédés utilisés par ces derniers dans sa vie quotidienne selon ses besoins. Grâce à la compréhension à la concentration de l'auditeur, le message du récit atteint la personne visée qui accorde de l'importance à la leçon de morale dispensée tout en la partageant avec les autres. Les contes parviennent à éduquer l'auditoire. Les ancêtres ne les ont pas racontés uniquement pour se divertir mais également pour la pédagogie ; ils récitent aussi en utilisant leur ruse pour transmettre la sagesse à leurs descendants.

2.Fonctions des contes

2.1.Fonction de divertissement

Tous les diseurs de contes dans le monde, que ce soit un enfant, un adulte ou un expert, adoptent un ton plaisant ! Accompagnée de ruse, l'histoire devient plus humoristique. La présence du conteur et de l'auditoire renforce les passages comiques car les gestes, les mimiques et les intonations du conteur animent le récit.

Une complicité s'installe alors entre le conteur et son auditoire. Ce dernier suit sans contrainte le déroulement de l'histoire : il se délecte de la naïveté des

personnages, constamment trompés par les apparences que le conteur veut faire partager.

Certains conteurs manient bien la parole et incitent ainsi les auditeurs à mieux les écouter. Ces conteurs arrivent à mettre de l'ambiance dans l'assemblée que le divertissement est alors total ! De nouveaux éléments sont ajoutés mais le contenu et la portée du récit ne subissent aucun changement. Les amuseurs et les conteurs-acteurs bougent suivant le personnage, expriment ses sentiments (joie, chagrin, pleur, ...) de manière à attirer le public, pour que celui-ci suive bien le récit, et comprenne le message à transmettre. L'art de la parole et l'art de geste sont mélangés ; ils riment bien ensemble pour la satisfaction de l'auditoire et pour augmenter son divertissement. Le conteur donne vie à tous les protagonistes des contes avec la voix qui change successivement selon le personnage et ses actions (homme, femme, enfant, animal, gentil, méchant, sorcier,...). Ce changement de voix propage déjà le rire dans l'auditoire.

Le conteur change de geste, de ton, de voix selon son public. En racontant aux élèves, par exemple, il ne va pas faire les mêmes gestes devant des universitaires ou des hommes d'affaires. Il lui arrive d'ajouter d'autres subterfuges pour la concentration du public. A partir des contes, le conteur s'adapte à son auditoire et aux besoins de celui-ci tout en actualisant la tradition qui marque encore son originalité.

2.2.Fonction psychologique

Dès la période fœtale, l'homme développe déjà son psychique en même temps que son physique. En fonction des habitudes, des sentiments, des actes de la mère ainsi que des bruits qu'il perçoit de l'extérieur, il continue à vivre.

L'homme développe ainsi sa personnalité. Il acquiert des compétences sociales, comme narrer un conte à un moment donné de la journée.

D'abord, l'écoute d'un conte nous sort de la réalité pour entrer dans un monde imaginaire. Déjà, notre esprit découvre quelque chose de nouveau par rapport à nos habitudes. Ensuite, le récit nous révèle la vie, le caractère,... d'un personnage auquel nous nous référons dans notre vie quotidienne. Chaque personnage des contes peut être trouvé dans notre société. Et à la fin, grâce à la ruse employée dans ces contes,

nous recevons des leçons de morale qui raffermissent notre esprit. Ce qui nous permet de nous référer à la ruse qu'un personnage exerce dans un conte. Nous en avons déjà et en aurons encore besoin pour un meilleur usage de la ruse. Le besoin de connaître des ruses constitue déjà une ruse. Parfois ce besoin est constitué par une simple curiosité, parfois il naît d'une envie de tromper, de se venger ou de se défendre.

La ruse pose en effet des problèmes, propres à chaque personne, auxquels sont confrontés les individus en rapport avec des membres, d'une famille, d'une société, Cette ruse constitue aussi une manière de proposer des solutions, d'un côté pour évacuer des problèmes, d'un autre pour les surmonter ; dans un sens négatif, le terme montre l'habileté déloyale d'un individu envers les autres. Ce dernier aspect est exclu des messages des contes parce qu'avec les ruses, ils ne forment pas les hommes pour contrer la loi mais plutôt pour la respecter selon la situation. Ce qui nous amène à conclure que les contes ont un rôle important dans la formation de la personnalité.

En premier lieu, les contes visent à former les enfants grâce à des expériences facilitant l'évolution psychologique. Ainsi toute la société les aide pour le passage de l'enfance vers l'âge adulte. Les enfants abandonnés ou séparés de leur famille sont soumis à une mort symbolique. Cette mort initiatique les insère dans une autre vie totalement différente de ce que ceux de leur âge vivent. Ils reçoivent un enseignement qui modèle leur personnalité pour accéder à un statut social. Ce passage est indispensable parce qu'au cours de celui-ci, les jeunes héros font preuve de qualités diverses dont les principales sont la discrétion, la patience, la docilité et le respect des personnes âgées. Grâce à ces qualités, ils réussissent dans leur quête en dépit des épreuves subies. Pourtant, un deuxième personnage qualifié de méchant a souvent un comportement infantile, impoli, indiscret et indocile. Celui-ci échoue et est puni, parfois de mort.

La ruse apparaît surtout dans ce passage où le héros et le faux-héros prouvent leur habileté pour triompher des épreuves dans la vie quotidienne et sociale. Une épreuve passée avec réussite constitue une leçon de morale sociale.

2.3. Fonction pédagogique

La pédagogie est un ensemble de connaissances, d'aptitudes, d'attitudes qui permettent à l'enfant de reconnaître les valeurs requises pour la vie commune. Elle vise à former des hommes et des femmes responsables et autonomes.

L'éducation au même titre que la formation est avant tout l'acquisition de connaissances, de compétences, de qualifications, processus qui se déroule dans le temps avec des moments situés dans un espace social déterminé.

Les contes ont également pour fonction de transmettre un enseignement par le biais d'une histoire. Comment cette histoire est-elle racontée ? Les personnages sont d'abord vus de l'extérieur, à travers le regard de l'auteur. Nous entrons dans l'action par le biais d'une période narrative.

L'efficacité des contes ne se limite pas à leur seule morale, encore faut-il que celle-ci se fasse bien entendre et sache attirer l'attention : variation des gestes, d'intonation, de voix et de façon de raconter. L'auditoire comprend mieux l'histoire, parvient à s'y insérer et à se mettre dans la peau des personnages. Ceci nous amène à dire que les contes constituent un art d'enseigner, une création d'ambiance de divertissement, une ruse pour l'atteinte de l'objectif de nos ancêtres. Il consiste à former tout homme et tout l'homme selon la norme sociale ; l'acquis est à transmettre de génération en génération pour une bonne moralité de la société.

La gaieté des contes n'est pas seulement présente dans la forme et dans l'élaboration des personnages, elle l'est aussi dans la critique de la société, dans la satire. De ce point de vue, le conte *Un grand roi qui s'est fait gardien de porcs*¹²³ est très instructif : il fait la satire des courtisans, il satisfait sa curiosité de connaître la vie des gens de la basse société et celle des courtisans. Selon certains auteurs, « *Le conte est un miroir ...* ». Il évoque notre façon de vivre de tous les jours, nos attitudes, nos comportements bons ou mauvais, nos caractères,... et essaie de corriger nos travers pour nous diriger sur le bon chemin.

¹²³ Rabearison, *Contes et Légendes de Madagascar*, Antananarivo, TPFLM, 1994, p.73.

La plupart des enfants se réfèrent au héros. Si le conteur leur a bien transmis l'histoire, s'il les a aidés à comprendre l'histoire ; les élèves garderont l'histoire et les leçons de morale de ce conte. Parfois, ils ont déjà vécu certains comportements des personnages ou sont encore en train de les vivre à l'école, à la maison ou dans la société.

Prenons l'exemple d'un enfant qui fait toujours du mal aux autres. Cet enfant harcèle les autres en volant leurs jouets, en les empêchant de jouer dans un endroit, en leur faisant peur avec des insectes,... Le faible terrassant un grand par sa ruse fournit la force aux enfants harcelés et les conduit à contredire, à piéger le malfaiteur, et même à ne plus avoir peur de lui. Ce dernier pourrait ne plus déranger les autres, les laisse libres et pourrait également devenir leur ami.

Pour transmettre une morale d'une façon plus simple aux enfants, les ancêtres utilisent des contes, la plupart peuplés de ruses. Les enfants ou les auditeurs prennent des exemples dans les expériences des personnages selon leurs ruses et enrichissent leurs connaissances intellectuelles. Parce qu'ils sont déjà expérimentés, les plus âgés enrichissent, multiplient encore les ruses des contes dans le but de mieux, dans leur vie et aussi dans les contes, transmettre le message, ou pour accentuer la considération, l'attention et la concentration de l'auditeur.

Nous constatons que les ancêtres utilisent aussi la ruse pour l'éducation de leurs descendants. Au lieu de se contenter de leur donner des leçons de morale tout simplement aux moments propices, ils les améliorent à l'aide des leçons tirées des contes. De plus, les ancêtres développent les ruses des contes toujours pour le même objectif, dans un but pédagogique.

Nous savons déjà que les chants, les gestes, l'intonation, ... font partie des ruses du conteur. Nous pouvons aussi remarquer que le moment de réciter des contes le soir où tous les membres de la famille, de la société sont réunis montre leur ruse : ils veulent que chaque membre soit présent et bénéficie de leur éducation orale et que chacun d'eux suive le chemin tracé pour assurer la continuité, la conservation et la propagation de la culture.

Chez les *Betsimisaraka*, « *le conte est un miroir de la société. Il évoque les mentalités, révèle les croyances et valorise certaines conduites. Le conte expose en général des problèmes familiaux (entre frères, parents et enfants, co-épouses, co-époux)* ». Il donne aux auditeurs une leçon à la fois théorique et pratique. C'est un véritable cours d'éducation morale parce qu'à la fin du récit, une leçon de morale est tirée, parfois sous forme d'interrogations.

En parlant de l'enseignement théorique, l'auditoire est préparé à répondre à certaines questions : « *De qui, de quoi s'agit-il ?* » ; dès l'introduction du récit, le conteur peut dire « *Ceci est l'histoire d'un tel et d'une telle* ». Et à la fin du conte, une des formules comme : « *c'est pourquoi un tel est ainsi* », l'auditoire reçoit la leçon ou est invité à répondre à une question posée sur sa compréhension du récit.

Les contes s'adressent d'abord à tout le monde, et chaque individu en tire des leçons. Ils constituent donc un moyen de corriger les mauvaises habitudes, une orientation du mal vers le bien, une invitation à suivre le bien. C'est également une mise en garde. Les contes demandent une prise de conscience et incitent surtout à la prudence grâce à la morale, aux conseils donnés.

En quelque sorte, les contes sont un moyen de nous corriger de mauvais comportements. Quelle que soit notre position dans la société, notre personnalité, notre niveau intellectuel ou notre compétence, les contes traitent de valeurs essentielles : la constitution du Moi de l'enfant, la transgression des interdits, la distinction du bien et du mal. Si un soûlard s'est fait agresser en rentrant tard le soir, les autres qui apprennent ce danger se sentent obligés de rentrer tôt tout simplement par prudence. Un proverbe dit : « *Prudence est mère de sûreté* » ou encore « *Prudence est mère des porcelaines* »¹²⁴. Ceci dit, la prudence protège les meilleurs en minimisant les risques qui peuvent se produire.

Les contes distraient, amusent et approfondissent la connaissance de la vie. Ils éduquent selon la culture nationale. Ils aident à reconnaître les différentes cultures (soi-même et celle des autres), à se connaître soi-même, à définir des valeurs. Ils se répandent en transmettant donc la culture, et nous enrichissent également grâce à ce

¹²⁴ Proverbe chinois, in *Midi Madagascar*, journal quotidien, 1989.

partage de connaissance. Clovis Fontano disait : « *Le conte est un moyen de relation entre les cultures* ».¹²⁵ En un mot, plusieurs cultures se découvrent grâce aux récits des contes.

3.Finalité de la ruse : N'est-ce pas la métaphore de la vie ?

La ruse est le nerf des contes. Elle s'y présente sous plusieurs formes. Nous pouvons les rencontrer dans la famille, dans la société, ou en avons déjà fait usage. La vie de l'homme est marquée par la ruse. La ruse règne dans tous les domaines : vie familiale, personnelle, sociale, politique, religieuse et chacun a sa façon de l'utiliser selon ses besoins, sa manière d'agir, de réfléchir, son habileté et son intelligence. La satisfaction des besoins réclame des ruses différentes selon l'individu. Un jeune homme à la conquête d'une princesse pour en devenir l'époux n'aura pas la même ruse que celui qui est tombé dans le piège d'un monstre ou que celui qui essaie de s'échapper de l'emprise de sa marâtre cruelle.

Cette arme, la ruse, telle qu'elle est utilisée par les personnages des contes, tient une place de première importance dans l'éducation de l'enfant : celui-ci l'a déjà, de façon innée, dès sa naissance, mais les contes, riches de leçons de morale, lui permettent de l'utiliser à bon escient pour le développement de son intelligence.

Les contes ont une liaison très étroite avec les rêves et les fantasmes : fantasme de dévoration *le Petit Chaperon Rouge*¹²⁶, de consommation sexuelle ... Ils traduisent les processus de l'inconscient sous forme d'images en utilisant la ruse. Dans les contes européens par exemple, le Renard illustre la ruse dans le sens négatif du terme tandis qu'à Madagascar, c'est la Genette *Fösa* qui en est l'illustration en se mariant avec une fille difficile alors que son but est de s'en servir de repas. « *L'araignée, le trompeur au grand corps des contes d'Afrique occidentale et des Caraïbes, [...] le coyote, le corbeau et le lièvre des contes amérindiens.* »¹²⁷ La ruse du Petit Dernier *Faralahy* sauve ses grands frères de l'impasse.

¹²⁵ FONTANO, Clovis, in <http://www.africultures.com>

¹²⁶ Mordicus, in <http://www.sos-tout-petits.org/>

¹²⁷ Encarta Encyclopédie 2005.

Les grandes personnes promettent aux enfants de leur amener des bonbons ou des jouets à leur retour pour les empêcher de pleurer ou de les suivre. Les politiciens, pour avoir plus de voix au référendum, organisent différentes manifestations, attractions, offrent des dons pour les démunis, les handicapés, les orphelins, ... ou construisent des infrastructures pour le peuple. Les militaires, les religieux portent un uniforme pour les distinguer des autres. Les voyageurs peuvent rencontrer en chemin des cambrioleurs s'habillant en uniforme de militaire, etc.

Toutes ces formes de ruse que ce soit dans le sens négatif ou positif se rencontrent dans la vie quotidienne de l'homme. Pour réussir son examen, un étudiant adopte un moyen facile et efficace tout comme chaque enseignant a recours aux méthodes faciles pour transmettre vite et facilement plus de connaissances à ses élèves.

L'homme a surtout recours à la ruse pour surmonter les obstacles de la vie, pour survivre, vivre longtemps. La lutte contre l'injustice, le besoin de confort, l'envie de se procurer encore plus que ce que l'on possède déjà (matériellement, intellectuellement et même physiquement) poussent l'homme à agir avec ruse. Même un être naïf trouve la ruse comme le moyen le plus rapide et le plus efficace pour atteindre un but. La ruse peut se présenter sous plusieurs formes : paroles, gestes, mimiques aux dépens de l'individu qui l'exerce. Un jeune homme timide, par exemple, ne va pas courtiser celle qu'il aime mais exprime son sentiment autrement qu'un autre plus extraverti qui s'exprime ouvertement avec dextérité.

Cela ne veut pourtant pas dire qu'un introverti ne s'en sort pas moins facilement qu'un extraverti ! Toute réussite dépend de l'efficacité de la méthode employée. Un individu très intelligent peut être dépassé par un autre plus passif et inversément parce que rusé ne signifie pas intelligent. C'est l'habileté d'agir qui compte surtout quand il s'agit de contrecarrer un adversaire ou quand on est pressé. On peut être intelligent sans être rusé. La plupart des ruses renvoient au mensonge, à la tromperie, surtout à la méchanceté verbale, par mimique ou gestuelle. Dans les contes, seuls ceux qui sont simples d'esprit tombent dans le piège : le fort, le costaud, le riche, sont terrassés par le plus petit, pauvre, handicapé qui est, vu de l'extérieur,

faible, naïf, simple. Intérieurement, ce dernier possède plus d'habileté d'agir, de réfléchir. Il ne se laisse pas avoir facilement parce que même faible, il se bat pour avoir une vie meilleure. Il exprime le triomphe de la ruse sur la force et la bêtise des méchants. Ces derniers sous-estiment la faiblesse de leur adversaire ; ils ne font pas attention puisqu'ils sont sûrs de leur force physique. Ils ne pensent pas que la ruse peut devenir la revanche des opprimés et des faibles. Marc l'Ascète disait : « *La ruse et la malice sont un filet aux mille mailles. Celui qui se laisse prendre en partie, s'il ne fait pas attention, sera entravé tout entier* »¹²⁸. Nous rencontrons différentes manifestations de la ruse dans notre vie quotidienne que ce soit en famille, en société ou au travail. Les plus grands, les plus forts, les riches ou les supérieurs exercent sur les autres une influence insupportable. En revanche, ceux considérés faibles répliquent avec une telle aisance pour terrasser leurs adversaires physiquement forts mais irréfléchis et sûrs de vaincre l'autre. Et pourtant, « *Ny mahery tsy maody tsy ela velona* »¹²⁹. Dans le monde du travail, la violence sexuelle envers les jeunes femmes en quête d'emploi résulte de la ruse du responsable de recrutement qui promet un poste à celles qui acceptent ses exigences. Si celles-ci répliquent un jour, il peut se retrouver dans l'impasse.

La ruse a aussi un sens positif. Comme nous avons déjà mentionné plus haut, elle est aussi utilisée dans un but positif. L'adversaire la qualifie toujours de mauvaise intention parce qu'il en est la cible mais un être rusé n'agit pas toujours négativement. Il peut avoir recours à la ruse pour se défendre contre le mal, pour réussir sans se presser et sans faire du mal aux autres et obtenir car « *Petit à petit, l'oiseau fait son nid.* »

Les sentiments jouent un grand rôle dans la réalisation et l'accomplissement d'un acte de ruse. Joyeux, triste, malheureux,... l'homme utilise toujours la ruse : quand il est déçu, pour attirer l'attention des autres pour l'encourager, heureux pour partager sa joie, jaloux, pour dissimuler sa jalousie. Avec la haine, il essaie par exemple de réagir extérieurement par un sourire alors qu'au fond, il manigance un

¹²⁸ L'ASCETE, Marc, *Chapitres sur la loi spirituelle*, p. 172, in <http://www.spiritualite-chretienne.com/>

¹²⁹ Proverbe malgache : « *Un fort sans prudence sera vite anéanti.* »

coup pour détruire une personne. Pour se procurer des avantages aussi, chercher à appartenir à un groupe social, religieux, politique, etc. la ruse intervient toujours.

Ce procédé présent dans les contes suit la règle de la vie de l'homme. La ruse conditionne la réussite d'un homme. Dans notre monde actuel, réussir une action est impossible sans la ruse. La ruse se présente comme une manière d'enseigner. Porteur du message des ancêtres pour toutes les générations mais il décrit aussi comment se déroule la vie de l'homme dans ses défaites, ses réussites ainsi que dans son homogénéité.

La narration décrit chaque acte de ruse pour la bonne compréhension de l'auditeur. Elle se termine toujours par une moralité.

4.La narrativité du récit

➤ *L'importance de l'assertion*

L'intervention du surnaturel, du miraculeux dans le récit classe les contes dans un contexte temporel indéfini. Il n'est en effet pas possible de savoir à quelle période de l'histoire de l'humanité on parlait de surnaturel, sans évoquer la religion. Par rapport au fantastique, le genre merveilleux ne se limite dans un contexte temporel et spatial défini. Selon M. Van Gennep, « *le conte est un récit merveilleux et romanesque dont le lieu d'action n'est pas localisé, dont les personnages ne sont pas individualisés* ».¹³⁰

Dès l'introduction du récit, l'énonciation « *// était une fois,...* » déclinée dans toutes les langues avec de nombreuses variations comme « *// y avait...* » classe déjà les contes dans le passé. De plus, l'imaginaire et le surnaturel dominent durant le récit qui montre des objets, des animaux, des plantes,... dotés de parole, de pouvoir magique. Ces animaux ou objets parlent comme les humains et imitent parfois leur mode de vie mais l'auditeur n'en est pas surpris. Au contraire, ces événements surnaturels provoquent l'émerveillement chez l'auditeur, le distraient et l'amusent. Il se laisse emporter dans ce monde merveilleux plein d'imagination où il ressent les sentiments des personnages, vit les actions de ceux-ci et prend leur place. Cette

¹³⁰ GENNEP, Van, Paris, Flammarion, 1910, in-8 Bibliothèque de philosophie scientifique, in <http://agora.qc.ca>, Gourmont (Rémy de), *Les contes et les légendes* ; in La Revue des idées, n°75, mars 1910, pp.217-220.

immixtion dans le récit rend réelle toutes les actions chez l'auditeur mais demeure dans un passé incertain.

En suivant le cours du récit et tout ce que le héros vit (stabilité, désordre, toutes sortes d'obstacles à surmonter, retour à une stabilité plus florissante que celle du début), les conte résument l'objectif de la vie de l'homme durant son passage sur terre. La vie l'oblige à se battre pour une situation meilleure que celle qu'il a eue au départ.

Le vocabulaire utilisé renferme le thème du merveilleux. Partant d'une situation, normale, l'apparition de la souffrance, de la douleur, de la terreur physique et morale introduit un facteur d'instabilité. Le bon ordre se présente au début et à la fin du récit. La temporalité fournit très rarement un temps précis : « *Une fois* », « *et après un certain temps* », « *mais après un certain temps* », « *Et un jour* », « *après deux jours et deux nuits* », « *finalement* », « *lorsque* », « *une autre fois* », « *après des journées et des journées* », « *arrivé un peu plus loin* », « *quelques mois plus tard* », « *après cent ans* ». Certaines expressions accompagnant ces marques de temps démontrent l'évolution du récit ; celui-ci commence par le stade normal, pénètre dans le désordre jusqu'à s'en sortir vainqueur ; ces expériences illustrent le genre merveilleux : « *vit avec son épouse et ses enfants* », « *perdre* », « *seul* », « *solitaire* », « *misérable* », « *pleurer* », « *malheureux* », « *tuez-le* », « *grand monstre* », « *crocodile géant* », « *méchant* », « *devineresse* », « *bague-d'or-magique* », « *talisman* », « *combat* », « *son sang coulait* », « *mort* », « *s'enfuit* », « *punition* », « *s'aimer* », « *mariage* », « *noces* », « *vécurent heureux* », Les contes démontrent qu'un homme tombé dans le désespoir, malgré la haine, la jalouse des autres ne se laisse pas abattre, fait face à la dureté de la vie, vainc tout obstacle pour se retrouver dans une situation normale. S'il attend tout simplement que ces obstacles disparaissent, il restera à jamais dans la misère et il pourra même trouver la mort. La résolution de ces difficultés demande une certaine réflexion, de l'aisance, de l'habileté. Rester naïf dans chaque action n'amène pas la réussite mais conduit à la défaite car chaque individu cherche la victoire ; il ne se soucie guère du mal que son succès va causer à son adversaire. C'est toujours la loi du plus fort qui domine. La naïveté d'un adversaire facilite la victoire de l'autre. L'intensité des expressions utilisées dans les contes met en évidence l'importance de

la ruse dans la vie de l'homme. La méfiance, la prise de conscience envers l'adversaire sont mises en évidence : « ... *cette vilaine espèce de Petit-Lépreux*¹³¹ » a remporté la victoire. Celui ou celle qui est haï, traité de bon à rien - « *Qu'est-ce que c'est que ce type si sale, si dégoûtant !* », « *c'est écœurant de le voir là*¹³² » - devient le roi, la reine.

L'évolution du récit est très rapide sauf au moment des épreuves visant à l'atteinte du but visé ou à l'obtention de l'objet de recherche. L'ellipse domine pour ne pas s'encombrer de détails qui pourraient allonger le récit. Dans *Mandriangödra Couche-Dans-La-Fange* par exemple, on décrit une période de trois mois avant sa naissance. Et à partir de cette naissance, un sommaire résume une période de quinze ans racontée en onze (11) lignes seulement : « *Trois mois après, la femme accoucha...*¹³³ ». Les ellipses et les sommaires accélèrent le déroulement du récit. Les détails y sont éliminés pour ne raconter que le vif du sujet en ne faisant ressortir que les objectifs des contes.

Quand le narrateur veut expliquer plus clairement des détails concernant le héros, l'endroit ou des renseignements relatifs à certains personnages ; il recourt à une brève description juste pour la compréhension du récit. Il s'agit d'une pause descriptive où parfois le narrateur décrit la rêverie des personnages, comme « *Et son père, tu sais, c'était son premier enfant, il était ravi* » ou « *Vois-tu, autrefois, c'était l'or qui était la richesse des gens...*¹³⁴ ».

Si quinze ans de vie sont résumés en onze lignes, la discussion entre la mère et l'enfant s'étale sur seize (16) lignes : « *-Ô maman ! Quand tu auras accouché, ..., c'est un secret entre nous deux !*¹³⁵ ». Une discussion qui couvre juste quelques minutes de l'histoire, ce qui constitue la scène parce qu'il s'agit d'un dialogue. L'emploi de la première personne « je » et de la deuxième personne « tu » domine. La scène est rarissime dans le récit d'un conte. Elle n'apparaît que dans la narration d'un événement important pour en appuyer l'intérêt.

¹³¹ Voir Annexe IV, §3, p.140.

¹³² Voir Annexe V, §5, p.163.

¹³³ Idem, §1, p.155.

¹³⁴ Ibid, §1, p.155.

¹³⁵ Ibid, §9, p.154.

Les perspectives narratives, qui sont le plus souvent attribuées aux héros, offrent à l'auditeur plus d'éclaircissements sur le déroulement du récit. Le narrateur décrit en prenant le regard du personnage. Ce dernier regarde et c'est le narrateur qui décrit ce qu'il voit. La description dans « *Mandriangödra* » : - « *Tous les gens étaient déjà bien arrivés dans le parc. Ils étaient six hommes, et le roi faisait le septième.* »¹³⁶-, fournit plus de détails sur le nombre de personnes qui accompagnent le roi pour tuer son cheval « *Malandibe* » « *Grand-Blanc* ».

Dans les contes, l'auditeur ne cherche plus à comprendre pourquoi un chat ou un serpent parle. Si le titre est déjà « *Rabosy sy Ravalavo* »¹³⁷ « *Le chat et la souris* », les personnages sont principalement ces deux animaux. Le récit est régi par la participation de ces principaux personnages même si c'est le narrateur qui l'assume. Quand il y a une scène, c'est entre « le chat » et « la souris ». L'attention de l'auditeur est plutôt attirée par l'histoire sans être étonné par un chat qui parle ni prendre la peine de savoir si le chat parle vraiment ou pas et comment ? La compréhension est évidente même si avec une bague, un personnage construit une énorme propriété avec une très belle et énorme maison en or, des terrains de cultures, ... ; il lui arrive à commander des monstres selon ses besoins, à posséder de nombreux esclaves.

Abordons maintenant la répétition dans la construction de l'intrigue. Ce phénomène de répétition est assez complexe. Les répétitions structurales sont caractérisées par le chant, les actions comme le combat ou la perte du héros ; elles se présentent deux, trois fois ou plus au cours d'un récit. La répétition des caractères divers comme un élément vestimentaire, physique ou un objet se rencontre aussi dans les contes.

➤ *Répétitions structurales*

La ruse se développe chez les personnages et les incite à répéter l'action, par nécessité. Ces répétitions peuvent se montrer chez le héros comme chez son antagoniste. Les répétitions dans les contes sont souvent faites à l'instigation du narrateur: elles peuvent être identiques ou variées. Elles représentent l'échec ou la

¹³⁶ Ibid, §5, p.158.

¹³⁷ « *Le chat et la souris* », Conte raconté par un étudiant originaire de Maroantsetra, octobre 2004.

réussite d'un personnage. Dans *Mandriangödra Couche-dans-la-Fange*, le héros allait au combat trois fois en effectuant les mêmes actions. Au départ, il quitte la cour avec le « *vilain petit cheval brun, borgne et qui avait la courante*¹³⁸ », le remise dans son petit parc. Ensuite, il va avec ses compagnons *Grand-Blanc*, *Grand-Milan* et *l'Eléphante*, à la guerre. Avant de quitter le champ de bataille, il arrache toujours un objet quelconque au roi et s'enfuit en l'emportant. Il ramène ses trois compagnons dans le parc habituel et retourne au village avec le petit cheval borgne. Malgré la déception du roi suite au nombre de ses soldats morts au champ de bataille, il donne une grande fête pour célébrer victoire. Deux fois, il a prononcé : « *Oh ! je suis content !*¹³⁹ » pour marquer sa satisfaction. Le narrateur montre deux adversaires : l'un porte secours à son ennemi alors que ce dernier continue à le haïr d'une manière sournoise.

Ces répétitions structurelles régissent l'ensemble des contes. On assiste souvent à leur duplication, triplication ou tout simplement leur multiplicité de redondances structurelles.

Les duplications se présentent quand l'épreuve précédente échoue. La réussite du personnage apparaît lors de la dernière : c'est le cas de *Lebokahely Petit-Lépreux*, que ses beaux-frères voulaient perdre. Ces derniers ne sont pas parvenus à leur forfait tandis que *Lebokahely Petit-Lépreux* a toujours échappé à leur guet-apens. Il fallait le tuer coûte que coûte soit dans la forêt profonde ou dans une île que personne ne fréquente.

Nous assistons à des triplications¹⁴⁰ chez « *Le Suicidé-à-la-bague-d'Or* ». L'adversaire de *Mötény* est passé par trois épreuves successives pour obtenir la femme et les richesses de *Mötény*. Il s'agit d'*Indriampödimena Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage* qui a essayé par trois fois de l'attaquer sans y parvenir. Il va introduire par la ruse sa propre mère comme servante chez *Mötény* ce qui va provoquer sa réussite.

Une multiplicité de redondances structurelles peut aussi se rencontrer. Elle se répète tellement de fois et peut ennuyer l'auditoire. Elle se termine toujours par l'échec du méchant, provoquant la gaieté chez le vainqueur. On peut assister encore à une

¹³⁸ Voir Annexe VI, §4, p.165.

¹³⁹ Idem, §2, p.166.

¹⁴⁰ LEPONT, Michèle, *La répétitions dans la littérature orale*, Mémoire de Maîtrise, in <http://myspot.org/>

forme de réussite momentanée du méchant mais celui-ci sera toujours condamné par le conte. Dans « Les filles jalouses de *Randriambé* », par la demande incessante des grandes sœurs de Petite-Benjamine, aux gens qu'elles rencontrent de savoir laquelle des trois est la plus jolie, constitue une redondance dans le récit. La demande de secours de Petite-Benjamine présente la même structure parce qu'elle la répète chaque jour jusqu'à sa libération. Le conte qui illustre encore plus clairement cette redondance structurelle est celui où la fille difficile refusant tous ses prétendants finit par épouser une genette. L'absence et le retour de cette dernière durant des nuits successives, dans l'intention de surprendre sa femme, ses belles-sœurs et son beau-frère dans le sommeil pour pouvoir les manger, constituent la multiplicité de ses actions.

Tout le récit ou une partie seulement de celui-ci peuvent être gérés par cette répétition structurelle.

L'intensification de la ruse du personnage peut être montrée à force de répéter la même action qui le conduit soit à la défaite (cas du méchant) soit à la victoire (cas du héros) en créant une série binaire, ternaire ou plus présentées par la répétition du caractère du personnage ou de l'objet utilisé.

➤ *Répétitions de caractères divers*

Il s'agit d'une question de style qui ressort du merveilleux, de l'irréel pour magnifier le récit. Le nom du personnage qui est souvent le titre du conte lui est attribué selon son physique, son caractère, l'objet qu'il utilise souvent, Ces répétitions sont, en général, présentes dans les contes traditionnels formant notre corpus et aussi dans des contes de fées transcrits par Perrault et autres.

Dans *Mandriangödra Couche-dans-la-Fange*, le nom véritable du héros, *Gloire*, est ignoré par les habitants qui lui donnent le nom de *Mandriangödra Couche-dans-la-Fange* suite à son déguisement « ... et quand il est arrivé au village, les gens lui ont donné le nom de *Couche-dans-la-Fange* puisqu'il était tout plein de fange¹⁴¹ » ; avant de monter au village, il se couvre de fange pour que personne ne découvre sa beauté et sa vraie personnalité. Dans ce conte, ce personnage a repris son vrai nom à

¹⁴¹ Voir Annexe VI, §3, p.162.

la fin du récit parce que c'était seulement à son arrivée dans ce village qu'il a obtenu son second nom. Il y est vu extrêmement laid, répugnant mais il garde sa bonté. Avec sa famille, *Laza Gloire* est extrêmement beau, noble, doué d'intelligence. Comme *Ambahitrla Moitié-de-Liane* est né moitié garçon moitié liane, ses parents lui ont donné ce nom. Sa famille, à l'exception de sa mère, ne le considère pas comme un être humain et le hait. Pourtant, il restait bon, patient et courageux avec une beauté morale. Tandis que son père et ses frères, tous normaux physiquement, montrent une valeur morale très mauvaise.

Fitofañahy Sept-Esprits est bien particulier puisque son nom lui est attribué par son père dès sa naissance comme une bénédiction : « *Je vais aller trouver mon fils qui garde nos poulets là-bas. Ce n'est pas pour rien que je lui ai donné le nom de Sept-Esprits.*¹⁴² » Ainsi, il est devenu très intelligent et habile comme son nom l'indique. *Randriambe* se reconnaît plus rusé que tant d'autres mais ce *Fitofañahy* l'a dépassé. Durant le récit, dès son apparition, son habileté d'agir, sa haute capacité intellectuelle se répètent pour contrer son adversaire qui semble plus rusé que lui.

La suite de l'histoire dépend du caractère du héros, de sa patience et de ses qualités morales. Après la troisième reprise, le récit commence à donner la conclusion à l'intrigue. Le faux-héros est démasqué et le héros est reconnu par les différentes tâches accomplies. En général, le récit se termine par le châtiment du faux-héros tandis que le héros devenu très riche monte sur le trône.

Dans toutes ses manifestations, la ruse renferme un but précis ; elle est inséparable à l'homme commandé par ses besoins, ses désirs. Depuis la naissance, un individu éprouve le manque qui demande la satisfaction. Les ancêtres démontrent les différentes formes de ruses dans les contes pour le divertissement, la psychologie et la pédagogie de leurs descendants. Chaque personnage d'un récit ou chaque ruse fait référence à un ou quelques membres de la société.

En étant universel, les récits des contes renferment leurs spécificités dans la narrativité. Ils sont comme toutes littératures qui suivent des règles générales.

¹⁴² Voir Annexe II, §4, p.119.

CONCLUSION

La ruse est un phénomène complexe, qui est fondamental dans le comportement des êtres humains.

En réalité, la ruse est initiée par le désir, qui habite tout être humain depuis son origine. Ce désir est là occasionné par les exigences pulsionnelles du *Id*. La recherche de la satisfaction que ces désirs provoquent de l'angoisse chez le sujet. La ruse étant un processus de défense élaboré par le *Moi*, sous la pression du *Surmoi* et des règles et valeurs élaborées par la société, permet de lutter contre cette angoisse.

Ainsi, la ruse est en effet présente en chacun d'entre nous. Il est dès lors normal qu'elle joue un rôle essentiel au sein des contes, dans le dénouement des situations délicates.

Lebokahely, abandonné par ses beaux-frères dans une île, se nourrissait de ruse après chaque offre que *Zaňahary* lui a fait pour apaiser ses pleurs. Il se déclare avoir faim, *Zaňahary* lui offre à manger ; quand il a froid, il reçoit une couverture ; sans abri, on lui a construit une maison ; quand il se plaint de ne pas avoir la richesse, *Zaňahary* lui a offert une caisse pleine d'argent. En plus, il a été accompagné chez lui avec tout ce qu'il a reçu. Tout cela parce que *Zaňahary* ne supportait pas ses pleurs !

La ruse étant universelle, elle peut être utilisée, selon les individus, de manière positive ou négative. *Rabetsara* et les autres prétendants, dans *Zanak'i Randriambe sy ny voangy*, se présentaient chez *Randriambe* avec ruse pour réussir l'épreuve proposée en vue d'avoir la jeune fille en mariage. Aucun d'entre eux n'a présenté un comportement de jalousie ni de brutalité envers *Rabetsara*, le vainqueur.

Par contre, la belle-mère de *Laza*, dans *Mandriangödra*, en espérant bénéficier de l'affection de son mari pour elle toute seule, essaie de détruire l'amour de ce dernier envers son fils *Laza*. Cet acte n'a fait qu'empirer la situation car son mari et *Laza* se sont rendus compte de sa manigance.

Qu'elle soit utilisée d'une manière positive ou négative, la ruse provoque des conséquences bien différentes pour les protagonistes qui y sont confrontés. Dans l'ensemble, les héros font un usage positif de la ruse, tandis que les anti-héros en font une utilisation négative.

La ruse est utilisée de manière positive quand elle ne nuit pas à autrui : c'est le cas lorsqu'elle est utilisée pour amuser, pour corriger un défaut de son protagoniste ou quand elle est utilisée en cas de légitime défense.

Mais la ruse mal utilisée est dangereuse et peut nuire à autrui : c'est le cas lorsqu'elle est utilisée pour tromper, pour piéger, ou pour s'amuser aux dépens de l'autre. Dans un cas extrême, la ruse peut même amener à la destruction des protagonistes.

Nous voyons donc que la ruse est non seulement un phénomène complexe, mais que son utilisation est également difficile.

D'autre part, nous savons que les contes ont trois fonctions principales en général dans la société à tradition orale et surtout dans la société malgache en particulier. Il s'agit de la fonction de divertissement, la fonction psychologique et la fonction pédagogique.

Pour sa fonction de divertissement, le conte utilise la ruse. Par sa fonction psychologique, le conte fait comprendre les mécanismes complexes de la ruse ; il montre donc dans quelles conditions elle apparaît. Dans la fonction pédagogique, le conte décrit les conséquences positives ou négatives de la ruse, dans le but de permettre aux auditeurs du conte d'utiliser ce stratagème à bon escient. En général, les héros font un usage positif de la ruse, tandis que les anti-héros en font une utilisation négative.

Madagascar a contracté l'écriture pour le meilleur et pour le pire. Par-delà ce fait irréversible, les contes mettant en scène des hommes ou des animaux dans des situations imaginaires et pourtant bien proches de la vie de tous les jours. En réalité, le sens du conte se trouve à un niveau plus profond que ce qui est dit explicitement. Plusieurs niveaux d'interprétations peuvent être explorés pour retrouver les richesses culturelles de ces contes.

Le conte comme phénomène d'oralité devrait pouvoir se revitaliser devant l'envahissement de l'audio-visuel du monde contemporain qui prend pour objectif à la fois l'éducation et la distraction du grand public. Les membres de nos groupes devraient regarder jouer cette petite communauté décrite dans les contes ; elle est le « modèle » de la société des hommes. Là se trouve une prise de conscience culturelle. Le conte n'est intelligible que l'on a conscience d'évoluer dans une société semblable à celle des contes. Mais la société des contes à son tour est rendue compréhensible par l'expérience de la vie quotidienne.

Annexe I : « Bingin-drakakabe » (Le Tambour de l'ogre), Angano 30.

1. Nipetraka hono, Randriambe taloha, Randriambe mivady koa io. Niteraka Randriambe avy takao : Talañôlobe. Niteraka koa izy : Fañarakaraka. Niteraka izy : Faralahihely, Betombokantsôro koa i Faralahihely iñy.
2. Ka izy Faralahihely Betombokantsôro io hambaña, hambaña tamin'ny vahy izy avy takañy. Hambam-bahy izany, ka takeo izy nitarimin-jareo teo. Hambaña, ny ilany izany ôlo, ny ilany vahy. Nitariminjareo takeo, nitariminjareo teo.
3. – A, ho izy i Talañôlobe, baba, ariantsika aña i Ambahitrla io, ho izy, tsy fanaon'ôloño hambaña amin'ny vahy, ho izy.
- A, izikoa karahan'izaiñy, ho izy babanjareo, andao andeha ariantsika izy.
4. Lasa. Izikoa efa reñiny zareo handeha hañary anazy io, nitöndra fary izy, nohaniny. Mandeha zareo. Tönga alôhaloha,ohaniny fary iñy, ambelany hodim-pary iñy. Mandeha. Tönga alôhaloha,ohaniny fary iñy, ambelany hodim-pary iñy. Zareo avy teo, nambelanjareo tañy izy :
 - Akeo anao e !
 - Ià, ho izy.
5. Zareo koa nôdy iñy, narahiny tany misy hodim-pary iñy ; narahiny foaña hodim-pary nohaniny iñy, narahiny, böra tönga tan-tanaña.
- Atsia, ho izy ry zôkiny, anao andeha aiza koa, ho izy ?
- E ! Zaho ho izy, namëlanareo aña ala aña, izaho araky foaña, ho izy,

1. Il était une fois, dit-on, un Grand-Seigneur d'autrefois. Ce Grand-Seigneur aussi¹⁴³ vivait avec son épouse. Et de Grand-Seigneur avait eu un premier enfant, Grand-Aîné, puis un deuxième qu'on appelait Puîné, et enfin un Petit-Dernier, qu'on appelait Ulcères-aux-Pieds.
2. Et ce Petit-Dernier Ulcères-aux-Pieds, était né attaché à une liane. La liane était comme sa sœur siamoise¹⁴⁴. Et ils l'avaient élevé. Il était moitié garçon, moitié liane. Et ils l'avaient élevé. Il avait grandi... , il était devenu grand, vraiment grand. Alors :
3. – Papa, dit le Grand-Aîné, allons le perdre, ce Moitié-de-Liane. Comment est-ce qu'un homme peut être à moitié liane ?
- Oui, dit le père, puisque c'est ainsi, allons le perdre.
4. Ils sont partis. Mais lui, il avait entendu qu'on allait le perdre. Et il avait emporté une tige de canne à sucre. Et il la suçait en chemin. Et il en arrachait l'écorce, et il la jetait sur le chemin. Tout en avançant, il suçait sa tige de canne à sucre, et il jetait les morceaux d'écorce sur le chemin. Et une fois arrivés au loin, ils l'ont laissé :
 - Tu restes là, toi !
 - Oui.
5. Mais dès qu'ils sont partis, il est revenu sur ses pas, en suivant les bouts d'écorce de canne qu'il avait semés le long du chemin. Et en les suivant, il est arrivé jusqu'au village.
- Petit, lui demandent ses aînés, où vas-tu encore comme ça ?

¹⁴³ Le conteur a déjà raconté dans la même séance une autre histoire où paraissaient déjà les personnages de Grand-Seigneur et de son épouse.

¹⁴⁴ Mot à mot, il était jumeau avec une liane, né jumeau d'un liane. Ce personnage fait penser aux héros qui n'ont qu'une moitié de corps. Tsisila (C. Renel, t. I, pp.209-214), Ambahitrla et Isilakolona (dans les *Angano*, édit. Molet, pp. 165-185, 186-204).

andeha ambelanareo aňy, ho izy, ka izaho, ho izy matahotro.

6. Ka raha amaraiň :

- Amaraíny eky izy, a baba, andeha hariantsika, hoy zareo e.
- Ià, ho izy.

Lasaňa koa zareo nandeha haňary anazy iňy.

7. Nandeha zareo, nandeha zareo. Töngä talöhalöha taňy, nitöndra alaňana indraiky izy, töngä alöhalöha apariakany alaňana iňy, mandeha töngä alöhalöha, apariakany alaňana iny. Izikoa töngä akaňy iňy :

- Ake anao e !
- Ià, hoy izy.

8. Zareo nôdy, nizahany koa tany, napariakany alaňana iňy, nizahany, nizahany, bôroko töngä taňy an-tanàňa.

9. – Anao, atsia, handeha aiza koa, ho izy ry zôkiny io ?

- Izaho, ho izy, ambelanareo aňy, izaho araiky foaňa, ho izy, ambelanareo aňaty ala aňy. Ka zaho avy akeo.
- Atsika amaraiňy handeha halaka kitay indraiky, Ambahitrila, fö anao, ho izy, volaňin'i papa,aza mitöndra alaňana, aza mitöndra fary izaiňy indraiky amaraiňy e !
- Ià, ho izy.

10. Lasaňa zareo, nandeha zareo, nandeha zareo, nandeha zareo, töngä talöhalöha taňy.

- Ià hoy zareo...

11. Nôdy. Izareo nôdy iňy, tsy hita lalam-be nôdy. Takaňy izy nitomaňy foaňa izy, tsisy raha nohaniny, ka izareo ôloňo io efa töngä an-traňo aňy, tsy raha hita ndraiky lalam-be môdy.

12. Nandeha izy aňy anňaty ala aňy, misy antiboavy hely izay. Naňatoňo an'i antiboavy io taňy izy :

- Izaho tô, kaky e, ho izy, narian'iry zôky, ho izy Ambahitrila. Misy vahy ila

- Oh ! Vous m'avez laissé tout seul dans la forêt. Vous m'avez laissé là-bas tout seul, alors j'ai eu peur.

6. Le lendemain, même chose. Ses frères avaient dit :

- Papa, demain, il faut aller le perdre quelque part.
- Oui.

Et ils étaient partis le perdre une deuxième fois.

7. Ils ont marché, marché... Et lui, il avait emporté du sable, et tout en avançant, il semait un peu de sable, le long du chemin. Quand ils sont arrivés loin là-bas :

- Reste ici, toi !
- Oui.

8. Mais dès qu'ils sont partis, il s'est mis à chercher les endroits où il avait semé son sable. Et, en suivant ce sable, il est revenu au village.

9. – Où est-ce que tu vas encore, lui demandent ses aînés ?

- Vous m'avez laissé là-bas, tout seul, dit-il. Vous m'avez laissé là-bas dans la forêt. Alors je suis revenu.
- Demain, Moitié-de-Liane, nous irons chercher du bois. Mais cette fois, papa a dit que demain tu ne dois pas apporter de sable, tu ne dois pas apporter de canne à sucre !
- D'accord.

10. Et ils l'ont emmené, ils ont marché, marché, marché. Et ils sont arrivés loin, bien loin.

- Voilà, disent-ils...

11. Ils sont repartis. Moitié-de-Liane ne pouvait pas retrouver son chemin pour rentrer. Il était là, en train de pleurer, et il n'avait rien à manger. Et pendant ce temps, les autres étaient arrivés à la maison, et lui, il ne retrouvait pas son chemin pour rentrer.

12. En errant dans la forêt, il a trouvé une petite vieille. Il s'est approché d'elle. Il lui a dit :

- Grand-mère, mes frères m'ont perdu. Tu vois, je suis à moitié liane, j'ai un côté

anahy tô, ho izy, hambaña amim-bahy zaho tô, avy takao, ho izy, teraka, narianjareo, ho izy.

- A, ho izy antiboavy io, ake anao ! (Antiboavy io ndraiky mahay mapila be izy io.) Ake anao, ho izy, atsika aroy miaraka mijalijaly ake, ho izy antiboavy io.

13. Zareo koa efa naventy iñy :

- A, ho izy babanjareo tamin'i Talañolobe möha i Fañarakaraka io, aña, ho izy, misy kakabe fatiariñy izay, ho izy, andao andeha alainareo kakabe izaiñy, ho izy. Kakabefitolëla izay andeha alainareo, ho izy !

Hamono i Talañolobe möhan'i Fañarakaraka koa izy.

- Ehë, baba hoy zareo, azonay fôaza matahotro anao, fô matinay izaiñy.

Nomeñy basy tsiraikiraiky.

14. I koa fa nañano an'iñy, efa hitan'i antiboavy io tañy koa.

- Ambahitrla, ho izy.
- Là.
- Ry zôkinao avy akañy, ho izy, handeha hitifiry kaka, ho izy, ke ho faty zareo, ho izy, fô andao, ho izy, andeha vonjeo zareo, ho izy, anday basy itô, ho izy, miaraka aminjareo anao.
- Là, ho izy.

15. Lasaña zareo telo mianaka andeha takañy. Indroy kakabe fatiariñy. Izikoa efa nahita an'i kakabe io i Talañolobe sy i Fañarakaraka io, latsaka basy jiaby, nangôrohôro, natahotro. Izy jiaby avy tañy, i lela nazy nitselatra iñy, nitifirin'ni Ambahitrla avy takao, nihintsaña aby lêlanazy jiaby io. Maty kaka iñy. Nôdy zareo.

16. Zreo töngä tañy :

- Ehë, baba, hoy zareo, zahay tô koa hitavandra i Ambahitrla edy, hoy zareo, maty takañy tsisy raha vita ! I Ambahitrla izaiñy nahita i kaka io, latsaka basy jiaby io. Tamin'i basin'i Ambahitrla latsaka, izikoa tsisy zahay nitifiry

qui est liane, je suis né comme ça. Et c'est pour ça qu'ils m'ont perdu.

- Ah, lui dit la vieille, reste avec moi. (Et cette vieille était une grande devineresse.) Reste avec moi. Nous sommes malheureux tous les deux, nous pouvons rester ensemble.

13. Et ses frères là-bas, le Grand-Aîné et le Puîné, ils étaient déjà grands. Leur père leur a dit :

- Eh bien, il y a par là un grand monstre, énorme. Allez le prendre, ce monstre, ce Grand-Mostre-aux-Sept-Langues, allez le prendre !

Il voulait les envoyer à la mort, le Grand-Aîné et le Puîné.

- Oui, père, répondirent-ils. Nous l'aurons. N'aie pas peur, nous le tuerons.

Il leur a donné à chacun un fusil.

14. Or la vieille les avait déjà vus partir.¹⁴⁵

- Moitié-de-Liane !
- Oui ?
- Tes aînés arrivent. Ils veulent tuer le monstre. Mais ils vont à leur mort. Il faut que tu ailles à leur secours. Prends ce fusil, va avec eux.
- Oui, dit Moitié-de-Liane.

15. Ils sont partis tous les trois. Voilà qu'ils aperçoivent l'énorme monstre. A peine l'ont-ils aperçu, que Grand-Aîné et Puîné lâchent leurs fusils et se mettent à trembler de peur. Et sur eux qui venaient d'arriver, le monstre dardait déjà ses langues... Moitié-de-Liane tire, et toutes les langues tombent, tranchées nettes. Voilà le monstre mort. Ils sont rentrés chez eux.

16. Une fois arrivés, les deux frères disent :

- Vraiment, père, si nous avions compté sur Moitié-de-Liane, nous serions déjà morts ! Quand il a vu le monstre, son fusil est tombé. Si nous n'avions pas été là pour tirer, certainement Moitié-de-Liane serait mort.

¹⁴⁵ Grâce à son dos de devineresse.

i koa io, maty Ambahitrla.

- A, ho izy babanjareo, tsara izaiñy. Amaraiñy, andao ndraiky anareo fô misy kaka koa aña y alôha aña, misy Kakafitolohalitry izaiñy, andeha tifironareo koa izaiñy, andeha vonoinareo.
- E, hoy izy, izikoa karahan'izaiñy, ià, ho izy.

Nanjavaño koa zareo nandeha, nanjavaño koa zareo, nandeha niaraka tamin-jareo koa Ambahitrla.

17. Töngä tañy iñy, nahita Kakabefitolohalitry io zareo, latsaka aby i basinjareo. Talañolo möha i Fañarakaraka io. Ambahitrla teo.

18. I kaka iñy, niantomboko avy takañy, tifirin'i Ambahitrla teo. I kaka iñy, niantomboko avy takañy, tifirin'i Ambahitrla avy takao, niraraka koa i lohalitr'i kaka io jiaby iñy, ilay Kakafitolohalitry io, maty. Niaraka koa io maty, nitribihinjareo basy Ambahitrla, tete ra.

- Anao nahafaty azy io, hoy Talañlobe avy tao, tsy zahay ?
- Andao atsika.

19. Lasaña zareo nôdy.

- E, ià baba, hoy zareo, Ambahitrla koa edy namaña, maty zahay tôy.

Nefa i Ambahitrla nahafaty i kaka io fô tsy atoronjare.

- Maty izahay tôy i koa i Ambahitrla edy, hoy zareo, namaña. I kaka izaiñy miaraka izy mahita kaka io, very aby basy anazy, hoy zareo, matahotro izy.
- A, hoy babanjareo, arôho ndraiky misy voay be fatiariñy izaiñy, hoy zareo, andeha vonoinareo amaraiñy e.
- Ià, ho izy.

20. Lasa koa. Namian'i antiboavy helu iñy fanafody koa i Ambahitrla. Lasaña koa zareo nandeha.

21. Töngä tañy iñy, niaraka nahita i voay be fatiariñy io, latsaka aby basinjareo i Talañlobe vao i Fañarakaraka. Ny an'i Ambahitrla avy takao, nitondra kiso heny. Nitifiriny voay iñy . Voay iñy nitsapôko nisambôriny amin'ny tañany. Famôrîmpôriny reo amin'i Voay iñy, famôrîmpôriny zareo amin'i Voay iñy.

- Ah, s'écrie le père, c'est très bien cela. Demain, vous repartirez, il y a un monstre, un peu plus loin, un Monstre-aux-Sept-Genoux, allez lui tirer dessus, et tuez-le.
- Oui, nous le ferons.

Et ils sont partis, d'un trait ils sont partis, Moitié-de-Liane avec eux.

17. Arrivés là-bas, ils ont trouvé le Monstre-aux-Sept-Genoux. Leurs fusils leur sont tombés des mains. (Je parle de Grand-Aîné et de Puîné. Moitié-de-Liane, lui, restait calme.)

18. Le monstre leur fonce dessus. Et dès que le monstre leur fonce dessus, Moitié-de-Liane tire : à terre, tranchés nets, les sept genoux du monstre ! Voilà le monstre mort. Une fois que le monstre fut abattu, ils ont piqué Moitié-de-Liane de leurs fusils, par trois fois. Son sang coulait.

- Alors, dis ! C'est toi qui l'as tué ? Ce n'est pas nous ?
- Bon. Allons-y.

19. Ils s'en retournent, et ils disent à leur père :

- Vraiment, si nous avions compté sur Moitié-de-Liane, nous serions morts à l'heure qu'il est.

Alors que c'était Moitié-de-Liane qui avait tué le monstre ! Mais ils se gardaient bien de le dire.

- Nous serions morts, si nous avions compté sur Moitié-de-Liane. Quand il a vu le monstre, il a lâché son fusil, tellement il avait peur.
- Bon, dit le père. Mais là-bas, il y a, à ce qu'on dit, un crocodile géant. Demain vous irez le tuer.
- Oui.

20. Et ils sont artis encore une fois. La petite vieille avait encore donné un talisman à compté sur Moitié-de-Liane. Ils sont repartis.

21. Une fois arrivés là-bas, ils ont vu le crocodile, qui était grand, énorme... Leurs fusils leur sont tombés des mains. (Je parle de Grand-Aîné et de Puîné.) Et Moitié-de-Liane, pour venir là, il avait pris un tout petit couteau. Il l'a lancé sur le crocodile. Et comme le crocodile se débattait, il l'a tiré par les pattes. Et il l'a pris à bras le corps, et il a lutté avec lui, en un combat sans merci. Il lui a planté son couteau dans le corps, et

Natsisiny, nitombohiny kiso voay iñy, narôsony foaña i kiso io fô am-pô, farany maty voay iñy.

22. Niaraka i voay iñy maty, fandraka toto-basy an-talan-döhan' Ambahitrila, mitete ra.

- Anao nahafaty azy io tsy zahay ? Hoy Talañolobe amy Fañarakaraka avy akà.

- E, andao, ho izy.

23. Lasaña zareo nôdy.

- Ehë, baba, hoy zareo e, izikoa i Ambahitrila, hoy zareo, tsisy rahe vita, hoy zareo e. Izikoa hitavandra azy, maty foaña zahay tô. I raha i avy nariany antsy anazy jiaby, nariany basy anazy, izikoa avy voay. Raha hitavandra izy edy, izahay tsy hiaraka aminazy eky e.

- Ehë e ! Aza mañano an'izaiñy, hoy babany, fô atôvo foaña.

24. Nampila koa antiboavy iñy...

- A, hoy izy Randriambe avy takao, aña izay, ho izy, misy bingin-drakakabe, ho izy. Alaivo bingin-drakakabe izaiñy, ho izy, alainareo, ho izy, matanjaka mariñy anareo, ho izy.

25. Reñin'Ambahitrila koa i raha iñy, namen'i antiboavy iñy aody koa i Ambahitrila :

- Itô andôso e, ho izy e.

- Là.

Lasa.

26. Ary izy io misy antiboavy indraiky *gardien-n'i* bingy io akañy. Lasa nandeha, nandeha, nandeha. Tönga talöhalöha tañy, avy ôloño talöhalöha tañy nivölaña :

- Anareo tô handeha ho aiza ? Tamin'i Talañolobe.
- Ehë, andeha halaka bingin-drakakabe.
- Mihireña fô maty e !

il a poussé, jusqu'à ce qu'il arrive au cœur de la bête. A la fin, voilà le crocodile mort.

22. Une fois le crocodile mort, les deux frères assènent à Moitié-de-Liane des coups de crosse sur la tête. Le sang coule. Ils disent :

- Alors ? C'est toi qui l'as tué, hein ? Ce n'est pas nous ?
- Bon. Allons-y.

23. Ils rentrent. Ils disent à leur père :

- Vraiment, s'il n'y avait pas eu que ce Moitié-de-Liane, il n'y aurait rien eu de fait. Si nous avions dû compter sur lui, nous serions déjà morts. Quand la bête est venue, il a lâché son couteau, il a lâché son fusil, dès que le crocodile est venu. Si nous avions dû compter sur lui ! Nous n'irons plus jamais avec lui.

- Ah non, dit le père. Ne faites pas cela. Vous irez toujours ensemble.

24. La petite vieille, cette fois encore, avait fait sa divination... [Et elle avait vu que Grand-Seigneur donnait une nouvelle mission à ses fils aînés :]

- Il y a là-bas le tambour de Grand-Monstre. Allez le cherchez, ce tambour-là, allez le chercher et rapportez-le moi. Si vous réussissez à l'avoir, ce tambour-là, vous êtes vraiment très forts.

25. Moitié-de-Liane a encore appris donc la nouvelle. Et la vieille lui a donné encore des talismans. Elle lui a dit :

- Emporte ça.

- Oui.

Il part.

26. Et il y avait là-bas une autre vieille qui était la gardienne du tambour en question. Ils sont partis, ils ont marché, marché, marché, et une fois arrivés loin, bien loin, ils ont trouvé des gens de là-bas, qui ont demandé à Grand-Aîné :

- Où est-ce que vous allez ?
- Eh bien, nous allons prendre le tambour de Grand-Monstre.
- Retournez sur vos pas, vous allez à la mort !

27. Et Grand-Aîné s'est arrêté. Il s'est arrêté là. Mais le Puîné a continué, avec Ulcères-aux-Pieds, autrement dit Moitié-de-Liane. Ils ont marché, marché...

28. Arrivés un peu plus loin, ils sont encore arrêtés par quelqu'un :

27. Nidôko teo i Talañôlobe, nidôko teo. Nandeha koa i Fañarakaraka möha i Betombokantsôro, i Ambahitrla iñy. Nandeha, nadeha.

28. Tönga talöhälöha :

- Handeha aiza ?
- E, handeha halaka i bingin-dRakakabe.
- Mihireña fô maty e !

Nidôko teo koa i Fañarakaraka iñy.

29. I Ambahitrla foaña nandeha, efa nahazo hery tamin'i antiboavy hely iñy izy ake ! Nandeha, nandeha. Tönga talöhälöha, nisy nivölaña :

- Andeha aiza, ho izy ?
 - E, handeha hangalaka bingin-dRakakabe.
 - Mihireña fô maty e !
30. Lasa foaña izy, nandeha. Tönga talöhälöha, handeha.
- Handeha aiza anao ? Hoy zareo tamin'i Ambahitrla io.
 - E, handeha halaka bingin-dRakakabe, ho izy.
 - Mihirëña fô maty !
31. Lasa. Tönga takañy izy. Misy antiboavy hely ndraiky.

32. Ary zareo, kaka io efa mandry, stisy raha reñiny, ary bingy io, pitahaña vañy hely mañeno karaha avy eto Fenoarivo añy mahareñy an'i bingy io mañeno añy. Aveo mipetaka aminazy, ipetahan-dalitry lasa teo i Tamatavy manontôlo mahareñy anazy.

33. Izy avy takeo, nivölaña tamin'i antiboavy hely io :

- Izaho tô, ho izy, tamin'i antiboavy hely io akao, karahan'izao, ho izy, izaho mipetraka, ka andeha asaiñy halaka bingin-dRakakabe, ho izy, izaho tô.

34. – A, ho izy, kaka izaiñy indraiky, hoy izy, masiaka fô, izy koa môko, ho izy, rahavaviky, ho izy, i antiboavy volañinao izaiñy fô, andraso, ho izy, zareo mañano « Andrôngo, valavo, andrôngo, valavo... », miherotro, hoy izy, zareo,

- Où est-ce que vous allez ?
- Eh bien, nous allons prendre le tambour de Grand-Monstre.
- Retournez sur vos pas, vous allez à la mort !

Alors Puîné s'est arrêté à son tour.

29. Seul Moitié-de-Liane a repris la route. C'est qu'il avait avec lui la foce de la petite vieille, alors ! Il a marché, marché... Arrivé un peu plus loin, quelqu'un lui a dit :

- Où est-ce que tu vas comme ça, Moitié-de-Liane ?
- Eh bien, je vais prendre le tambour de Grand-Monstre.
- Retourne sur tes pas, tu vas à la mort !

30. Il poursuit sa route, il marche, marche... Et un peu plus loin, il trouve des gens qui lui demandent :

- Où est-ce que tu vas ?
- Eh bien, je vais prendre le tambour de Grand-Monstre.
- Retourne sur tes pas, tu vas à la mort !

31. Il poursuit sa route, et finalement, il arrive là-bas. Et là, trouve encore une autre petite vieille.

32. Et chez le monstre, voilà comme ils s'étaient arrangés : le monstre dormait, il n'entendait rien du tout ; mais son tambour, dès qu'on l'effleurait, il se mettait à battre, au point qu'on l'entendait d'ici à Fénérive¹⁴⁶. Si on y touchait, comme ferait une mouche qui se poserait dessus, alors on l'entendait de toute la province de Tamatave !

33. Arrivé là, Moitié-de-Liane dit à la petite vieille :

- Tel que tu me vois, pour l'instant je me repose, mais on m'envoie chercher le tambour du Grand Monstre.

34. Elle lui répond :

- Oh, mais tu sais, il est vraiment trop méchant, ce monstre. Et la petite vieille dont tu parles, c'est ma sœur. Mais attends ! Quand ils disent « lézards, rats, lézards, rats... », c'est qu'ils ronflent, et que dans leur sommeil ils sont en train de

¹⁴⁶ Ville située à une centaine de kilomètres de Tamatave, où se trouve le conteur.

ary io zareo miherotro io, ho izy, mañonôfy, ho izy, zareo. Nôfin-jareo koa, ho izy, mañano « a...ndrô...ngo, va...la...vo, a...ndrô...ngo, va...la...vo », zareo koa efa mañano « andrôngô, valavo, andrôngô, valavo », izay anao mitöndra bingy e.

35. Zareo koa fa niherotro kaka iñy, nañano « a...ndrô...ngo, va...la..vo », mbôla tsy nandeha izy. Nierotro tsarabe zareo koa iñy, nañano « andrôngô, valavo, andrôngô, valavo, andrôngô, valavo », an-tañany bingy iñy, lasaña izy. Nanjavoño izy, nanjavoño, efa lavitry be nisy vañy niantôfotro amin'ny vavan'i bingy iñy.

36. Ny vañy iñy niampôfotro aminazy iñy nañeno bingy iñy : tsokomboromboño, tsokomboromboño, tsokomboromboño ! E, tafafôha zareo kaka iñy, nanjavoño nañaraka. Nivakiny antôdiakôho araiky iñy, antôdiakôho avy tamin'i antiboavy iñy, nanjary ranobe take. Nitsaka koa zareo, voay io. Izy tÔnga alavidaviry, ritry i rano iñy, nañindry koa, nañindry koa, nanjavoño, nanjavoño, nañindry.

37. TÔnga talöhälöha, efa takatra koa i Ambahitrla. Tôndro be iñy nivakiñy koa antôdin-damôka, nanjary ranobe koa take, tavela koa zareo, rakakabe i.

38. Nanjavoño izy, nanjavoño, tÔnga talöhälöha izy, efa ho takany koa i Ambahitrla, antoandro be ake. Najadony kakazo be fatiary, nanjary alan-drahabe fatiariñy teo, fatsy tsy fatsy, ary zareo, kaka io nipetra takao, maty zareo, kaka aroy.

39. A ! Nahazo bingy avy tañy, nivelominareo.

40. Hitan'i Fañarakaraka takeo.

- Ame tô, anao nahazo izy tô ?

rêver¹⁴⁷. Dans leurs rêves, ils disent « lézarr...rrds, rr...rrats, lézarr...rrds, rr...rrats ». Et quand ils font leurs « lézards, rats, lézards, rats », c'est là que tu peux prendre le tambour.

35. Quand les monstres se sont mis à ronfler, qu'on les a entendus dire « lézarr...rrds, rr...rrats », Moitié-de-Liane n'y est pas allé tout de suite. Non, il a attendu qu'ils ronflent vraiment, qu'il les entende répéter bien clairement « lézards, rats, lézards, rats », alors hop, le tambour sous le bras ! Et il est parti. Le voilà parti, filant doucement, doucement, doucement... Et il était déjà arriové bien loin, quand... voilà qu'un moucheron¹⁴⁸ heurte la peau du tambour.

36. Et comme le moucheron avait heurté la peau du tambour : boum badaboum, boum badaboum ! Boum badaboum, boum badaboum ! Boum badaboum, boum Badaboum ! Le tambour s'est mis à battre tout d'un coup. Et les monstres se sont réveillés. Et ils se sont lancés à sa poursuite. Alors Moitié-de-Liane a cassé un œuf de poule, un œuf que lui avait donné la vieille femme. Et l'œuf est devenu une énorme étebdue d'eau. Les monstres ont traversé cette eau, et pourtant elle était pleine de crocodiles. Et ils l'avaient à peine traversée que déjà elle était tarie ! Ils ont continué leur poursuite. Courant, filant plus vite et toujours plus vite.

37. Un peu plus loin, Moitié-de-Liane est sur le point d'être rejoint. De son pouce, il écrase un œuf couvé qui libère encore une immense étendue d'eau. Les grands monstres se trouvent, bloqués un moment.

38. Puis ils repartent à toute vitesse, à toute vitesse, et un peu plus loin, les voilà sur le point de rattraper Moitié-de-Liane. Et il faisait grand jour. Moitié-de-Liane a fiché dans un sol un énorme bout de bois, qui s'est transformé d'un coup en une immense forêt, pleine d'épines. Et quand les monstres se sont trouvés au milieu de ces épines, ils ont été déchirés. Morts, les monstres ! Les voilà morts, tous les deux¹⁴⁹.

39. Voilà ! Il a réussi à gagner le tambour. Et ils commencent à en jouer.

40. Mais quand Puîné a vu ça :

- Donne-nous ça ! Ah, comme ça, c'est toi qui l'as eu, hein !

¹⁴⁷ Les monstres (nous apprenons ici que Grand-Monstre n'habite pas seul) ont leurs coutumes, qu'il faut connaître pour avoir une chance de les vaincre. En fait ils font toutes choses à l'inverse des humains : quand ils veillent, ils restent parfaitement silencieux (sans doute ils sont à l'affût de leurs victimes), et c'est quand ils dorment qu'on les entend parler, et même faire grand bruit... en effet ils parlent dans leurs rêves, et ils parlent des nourritures qui leur plaisent le plus : les animaux répugnantes, comme le rat et le lézard.

¹⁴⁸ Vañy, techniquement une drosophile.

¹⁴⁹ C'est ici seulement que nous apprenons que les monstres étaient deux.

Dontsañinjareo koa, tete lasiteo ra an-talan-döhan'i Ambahitrla iñy.

- Anao nahazo izy tô, tsy zahay ? hoy zareo.

41. Anefa i Ambahitrla nahazo anazy io. Lasa, töngä takañy tamin'i Talañlobe koa. Niaraka hitan'i Talañlobe koa fô vaky mitete koa ra amin'i Ambahitrla iñy, dontsañinjareo koa.

- Anao nahazo it^\$o, fô tsy zahay ? izikoa tsy zahay amin'i Fañarakaraka azonao.

42. Nefa izareo tsisy raha vita fô i Ambahitrla nahazo anazy. Töngä tañy, hita tanâna misy babanjareo i Randriambe io, nivelominjareo bingy iñy : tsokomboromboño, tsokomboromboño, tsokomboromboño.

- Azonay, baba, ny bingy, hoy zareo.
- E, azonareo mariñy, ho izy ?

43. Izahay tô, a baba, hoy zareo, niaraka amin'i Ambahitrla fô tsisy rahe vita, hoy zareo, i Ambahitrla izaiñy takà. Izikoa nahita an'i Rakakabe, avy nariany basinazy jiaby, nilefa izy, izahay foaña nandeha niditry ta~y, hoy zareo.

- Ka amaraiñy, ho izy, atsika hañano trañobe ake, ho izy, ke atsangantsika ake trañobe, an-dakoro ake, ka asa ny mahavita anazy aminareo, anareo jiaby amin'i Ambahitrla.
- Ia, ho izy.

44. Efa nahazo hery tamin'i antiboavy io koa izy. Nitokavin'i antiboavy io takao, trañobe fito etazy take ka izareo nifôha nandraiñy, efa vita teo traño io.

45. Nefá antiboavy io naterin'i Ambahitrla nitöka azy io.

- A ! Vita akao baba, ho izy Talañlobe, traño izao. Vitanay amin'i Fañarakaraka, hoy zareo. I koa i Ambahitrla, tsisy raha mahavita io, hoy zareo.

46. Nefany Ambahitrla nañano anazy io, nahazo hery tamin'ni antiboavy iñy.

- Ehë, vitanareo tatôy. Zahay tô, rö, ho izy, baban'io namory ôloño hiditry amin'i traño io amaraiñy kale. Ka atsika hanökatra i traño io amaraiñy.
- Ehë, ia baba e, aza matahotra anao fô voasökatranay.

Il l'a roué de coups, une fois de plus. Le sang coulait à flots de la tête de Moitié-de-Liane.

- Dis-le, hein ! Que c'est toi qui l'as eu ? Que ça n'est pas nous qui l'avons eu ?
41. Et pourtant c'était bien Moitié-de-Liane qui l'avait gagné. Et ils vont encore chez Grand-Aîné. Dès que Grand-Aîné a vu le sang qui coulait de la tête de Moitié-de-Liane, il s'est mis à le rouer de coups lui aussi :
- Dis-le, hein ! Que c'est toi qui l'as eu ? Que ça n'est pas moi et Puîné qui l'avons eu ?
42. Et pourtant, eux, ils n'avaient rien fait du tout. C'était Moitié-de-Liane qui l'avait gagné, ce tambour. A l'entrée du village de leur père Grand-Seigneur, ils se mettent à battre fièrement le tambour : boum badaboum, boum badaboum ! boum badaboum, boum badaboum !
- Père, nous avons le tambour !
 - Oh ! Vous l'avez vraiment ?
43. – Nous étions avec Moitié-de-Liane, père, mais il n'a servi à rien, ce pauvre Moitié-de-Liane. Dès qu'il a vu le Grand-Monstre, il a jeté son fusil, et il s'est sauvé. Et c'est nous qui sommes entrés chez le monstre.
- Demain, dit le père, nous allons bâtir une grande maison, ici. Nous allons l'élever ici, cette grande maison, dans cette cour. Et je me demande qui est-ce qui pourra le faire, de vous tous, y compris Moitié-de-Liane.
 - C'est bien.
44. Et Moitié-de-Liane, lui, avait avec lui la force de la vieille. La vieille a prononcé pour lui des invocations, pour faire apparaître là une maison de sept étages. Au matin quand ils se sont réveillés, la maison était achevée.
45. Et c'était la vieille, amenée là par Moitié-de-Liane, qui l'avait bâtie, par ses invocations. Grand-Aîné dit à leur père :
- Voilà ! La maison est finie père. Nous l'avons finie, Puîné et moi. S'il avait fallu attendre Moitié-de-Liane, jamais on n'en serait venu à bout !
46. Et pourtant, c'était Moitié-de-Liane qui l'avait bâtie, grâce à la force de la vieille. Leur père leur dit :
- Eh bien, vous avez donc réussi. Quant à nous, mes garçons, nous avons bien convoqué les gens pour l'ouverture de la maison, demain. Donc, demain nous ouvrirons la maison.

47. Nisokafiny letry tamin'ny *sept heures*. Lakile foaña miömba isan-karazany, tsymety misökatra.

- Ary avy takao Betombokantsôro. Izaho anie, ho izy, nañano i traño io, ho izy, e.

48. Niaraka i Ambahitrla nivölaña an'izay, efa nikoñinjareo, efa nitete koa ra.

- Anao nañano izy io, hoy zareo, tsy zahay ?

- Andraso, ho izy, izaho nañano anazy, ho izy, hanökatra anazy, hho izy !

49. Izy efa nahazo hery tamin'i antiboavy hely io i Ambahitrla. Narôsony taolan-kira, taolan-drafian'i lakile araiky, nisökatra izy jiaby hatra amin'ny etazy ambôny aňy, nisökatra traño iňy. Mböla bingy jiaby io takao, mboan'ny entandrakakabe lehy nivononjareo leha ny an-dRakakabe taňy.

50. – Hitanao io, baba, ho izy, zaho nahafaty kaka iňy, ho izy, fô tsy zareo, ho izy e. Izahay, ho izy, izaho, ho izy, nahafaty kaka iňy, ho izy, fô tsy zareo, ho izy, e. Izahay, ho izy, niaraka karaha anio, ho izy, mandeha mamono voay iňy, ho izy, izaho nahafaty voay. Nandeha namono kaka aroy iňy, ho izy, izaho namono kaka roy, ho izy. Nandeha nalaka bingin-dRakakabe, iňy, ho izy, izaho nahazo bingin-drakakabe, ho izy, fô tsy zareo, ho izy. Izaho foaña raha vangojinjareo, ho izy.

51. – Ka e, ho izy babanjareo avy take, e, ry Randriambe avy take, anao mariňy, ho izy, nahazo anazy io fô, firiky niany, ho izy, zanako anao. Fô irô, ho izy, be rö mandaigna, be tsy manjary io, ho izy, e ! Aleo vonoina aňy io, ho izy, zareo roy. Talañlobe, Fañarakaraka io.

- E, aza vonoiňy zareo, baba, ho izy, fô ataontsika talen'andevo, ho izy, zareo.

52. Natao talen'andevo.

- Anao baba, ho izy, nitariky hañary izaho, ho izy, ataoko andevo, ho izy. I mama, ho izy, nandrara zaho narianareo, ho izy, iňy, ho izy, mipetra miaraka aminahy tô, ho izy.

- 53. Izay ny bingin-dRakakabe.

- Oh oui, père. N'aie crainte, nous pourrons l'ouvrir¹⁵⁰.
- 47. On avait fixé l'heure de l'ouverture à sept heures du matin. On essaya toutes les espèces de clés possibles. Aucune ne l'ouvrait. Alors on voit apparaître Ulcères-aux-Pieds. Il dit :
- C'est moi, vous savez, qui ai bâti cette maison.
- 48. Ulcères-aux-Pieds avait à peine fini de parler, que ses frères se mettent à le rouer de coups. Le sang coule...
- C'est toi qui l'as construite, hein ? Ça n'est pas nous ?
- Vous allez bien voir. Si c'est moi qui l'ai construite, je vais l'ouvrir, moi !
- 49. Et Moitié-de-Liane avait avec lui la force de la vieille. Il a pris ne simple baguette, juste une nervure de raphia, et il l'a mise dans la première serrure, qui s'est ouverte. Et il a ouvert comme ça toutes les serrures de toutes les portes, jusqu'au dernier étage. Et là, on voyait le tambour de Grand-Monstre, et tous les affaires de Grand-Monstre, qu'il avait prises à ceux qu'il avait tués.
- 50. - Tu vois, père, c'est moi qui ai tué le monstre, ce n'est pas eux ? C'est bien moi qui l'ai tué le monstre, pas eux ! Nous sommes partis ensemble pour tuer le crocodile, et c'est moi qui l'ia tué ! Ensemble encore, nous sommes partis chercher le tambour de Grand-Monstre, et c'est moi qui l'ai pris, ce n'est pas eux ! Et chaque fois, ils m'ont frappé.
- 51. Alors, leur père dit :
- Alors, dit le père, Grand-Seigneur, après cela, c'est donc bien toi qui as eu le tambour. Désormais, tu es mon fils. Et ceux-là, ce sont des aînés menteurs, des aînés bons à rien ! Ce qu'il faut faire d'eux, c'est de les tuer, le Grand-Aîné, et le Puîné !
- Non, père ! Ne les tue pas, dit Moitié-de-Liane. Nous allons faire d'eux les chefs des esclaves.
- 52. Et ils sont devenus les chefs des esclaves.
- Et toi, père, dit encore Moitié-de-Liane, c'est toi qui as voulu me perdre ! Tu seras mon esclave. Mais ma mère, elle, elle voulait t'empêcher de me perdre. Alors elle demeurera avec moi.
- 53. Voilà, c'était l'histoire du tambour de Grand-Monstre.

¹⁵⁰ C'est un test : cette maison est magique, et seul son vrai maître pourra l'ouvrir.

Annexe II : « Bafla Rain'i Fitofañahy » (Bafla, Père de Sept-Esprits), Angano 5.

1. Izao nanin'i Bafla. Izy izaiñy ôlo mahantra tamin'ny andro fahagöla tañy.
Ka raha fa mahantra, nivölaña izy.
 - E, zaiñy zalahy, ho izy, mahantra, ho izy, e ! Ka zaho mahantra, ho izy, mbôlo handeha zaho izaiñy, ho izy, andeha hitady asa amin'i Randriambe zaiñy, ho izy.
 2. Nandeha izy nandeha nitady asa tamin'ni Randriambe. Nivölaña izy tönga tañy :
 - Andeha hitady asa tô Randriambe, ho izy, ka zaho tô ôlo mahantra, ho izy, zaho mahantra, ho izy, hitady asa, ho izy.
 3. Ka, ho izy, Randriambe :
 - Ino asa tianao, ho izy, hataonao, ho izy, Randriambe ?
 - Ka izaho, tsisy raha haiky, ho izy, satria zaho ôlo mahantra, zaho tsysi raha haiko, [zavatra tôkony ho fañaraka aminahy].
 4. Niölaña i Randriambe :
 - Zaho, ho izy, Randriambe, mitady ôlo mpiasa izaho, ho izy, avy indraiky, ho izy, i Bafla,, ho izy, andeha hiasa aminahy, ka ny asa izay sitrakanao, ho izy, ampiandry aomby anahy anao, ho izy.
- Tsimäñaja izaiñy izikoa dikan'ny korañan'i Randriambe io.
- Anao, ho izy, tsimäñajanahy, ho izy.
 - Ia, ho izy, Bafla. Zaho môko ôlo hitady asa, ho izy, ka zaho koa nahita andryaomby izaiñy bôko, ho izy, efa amin'asanahy edy izaiñy ho izy.
 - 5. Niandry aomby i Bafla. Niambiñ'aomby izy ; teo zareo niandry aomby, izy niandry aomby izy, a, zanak'angano tsara ëla, hono, ary koraña amin'angano tsy lava loatra ! Nivölaña izy :
 - 6. - A, ho izy, a bafla, ho izy ! Anao, ho izy, miandry aomby niany, ho izy, mandeha amin'ny tanim-bary anahy arôho. Anao aény amin'ny tanim-bary anahy akañy, ho izy, akañy anao niany miandry aomby, ho izy ; ka izaho, ho izy, mbôla hidôkodôko aketo zaho niany, ho izy.
 - Là, ho izy i Bafla fô zaho tsy maintsy hamonjy añañ fô niany, ho izy.

1. Voici l'histoire de Bafla. C'était un homme pauvre, aux jours d'autrefois, au temps jadis. Et, comme il était pauvre, il dit :
 - Hélas ! Me voilà bien pauvre ! Si je suis si pauvre, je vais chercher du travail chez Grand-Seigneur¹⁵¹.
 2. Il partit donc chez Grand-Seigneur, chercher du travail. Il dit en y arrivant :
 - Je viens chercher du travail, Grand-Seigneur, je suis un pauvre, qui cherche du travail.
 3. Alors, Grand-Seigneur lui dit :
 - Quel genre de travail voudrais-tu faire ?
 - Moi, je ne sais rien faire, je suis pauvre. Je ne sais rien faire, aucun travail en particulier.
 4. Grand-Seigneur lui dit alors :
 - Moi, je suis un Grand-Seigneur, et j'ai besoin d'un ouvrier ; et arrive Bafla qui cherche du travail chez moi ... Le travail qui te conviendrait serait de garder mes bœufs.
- C'est-à-dire que Grand-Seigneur lui offre une place de bouvier.
- Tu seras mon bouvier, lui dit-il.
 - D'accord, dit Bafla, je suis venu chercher du travail, j'ai trouvé à garder les bœufs, je suis satisfait, c'est un travail pour moi.
 - 5. Bafla gardait les bœufs. Il gardait les bœufs, il gardait les bœufs, tous les jours, tous les jours. Ah, « un petit conte n'est jamais long et ce qu'on y raconte doit être bref !¹⁵² » Grand-Seigneur lui dit :
 - 6. - Toi, Bafla ! Aujourd'hui tu iras garder les bœufs dans mes terres à riz. Et pendant que tu iras garder les bœufs dans mes terres à riz, moi, je resterai tranquillement

¹⁵¹ En fait, plutôt richard, v. la note sur *Randriambe*, au conte 1.

¹⁵² Formule de transition, classique dans les contes. Elle permet au conteur d'avancer dans le récit, en passant rapidement sir les moments où il ne se passe rien.

7. Tañy izy, tañy izy, nivölaña raha fa harivariva izy handeha hampiditry aomby iambesany ; nivölaña i Randriambe ka, ho izy :
- Ka, ho izy, rö, ampandrenao, rö, i aomby ireo niany ampandrenao amin'ny vala ilay mariniriny ake fô hitery aomby atsika amaraiñy.
 - Ia, ho izy i Bafla fô zaiñy bôko izay zavatra asainafoaña ataoko, ho izy.
8. Nandeha zareo, ka raha fa nandeha zareo iñy, tönga tamin'ilay andro fankevi-draha fampidiraña aomby izy ; nampiditry aomby fô, tamin'izaiñy andro tsy raha mböla nisy mëntra ire fô, mböla izikoa fa harivariva iñy izy nandeha nampiditry aomby izy, izikoa fa hariniriny, izikoa fa hoandrihoandry ravin-bozaka misy rahabe foaña izy zahan'i tsimañaja fahasainy ravim-bozaka, ravin-kakazo mandry iñy ; efa aliñ'andro e, ho izy. Nandeha izy nampandreny ny aomby.
9. Ka raha fa avy nampiditry aomby izy.
- Tafiditry am-bala aomby, ho izy Randriambe e ?
 - E.
 - E, ho izy Randriambe, fô ambilay akà foaña. Anao amaraiñy, ho izy, rö, mitöndra tady anao, ho izy, hitirantsika aomby vôsitry io, ho izy, fô zaho izaiñy indraiky mbö ti-hihinaña rononon'aomby vôsitry, ho izy Randriambe.
 - A, ho izy Bafla ! Akôry eky hanoky amin'izaiñy, ho izy ?
10. Tsy sahiny nikorañny tamin'i Randriambe indraiky izy io, fô, ilay zanany Fitofañahy io ndraiky, miandry akôhonjareo nitariminjareo fô akañy amin'ny nosin-tany añy.
11. Bistriky añaran'ny osin-tany, izay añaran'ny taninjare. Dia nilaza i Randriambe, ho izy Randriambe :

- ici ;
- Oui, dit Bafla, sûr que je vais y aller aujourd'hui.
7. il y est resté longtemps, longtemps, et le soir venu, tandis qu'il ramenait les bœufs au parc. Grand-Seigneur lui dit :
- Parque les bêtes dans le parc le plus proche, parce que demain matin nous allons traire.
 - Oui, répondit Bafla, je ferai exactement ce que tu me diras de faire.
8. Donc, il a continué comme ça, et le moment est arrivé où il devait rentrer les bêtes ; il a rentré les bêtes. (Et en ce temps-là, il n'y avait pas encore de montres, et le soir, pour aller parquer les bêtes, il lisait l'heure sur les feuilles de certaines plantes¹⁵³. Quand les feuilles semblaient dormir, il disait : c'est la nuit qui vient). Et il a rentré les bêtes au parc.
9. Le travail fini, Grand-Seigneur lui a demandé :
- Les bêtes sont toutes dans le parc ?
 - Oui.
 - Bon, laisse-les là. Demain, tu apporteras une corde, nous allons traire ce bœuf. Je veux boire du lait de bœuf, dit Grand-Seigneur.
 - Oh, se dit Bafla ! Comment faire une chose pareille ?
10. Il n'osa pas en parler à Grand-Seigneur, mais il en parla à son fils Sept-Esprits qui s'occupait de leur élevage de poulets sur un îlot voisin.
11. Cet îlot s'appelait Betsiriky. Tel était le nom de l'îlot. Et Grand-Seigneur lui avait dit :

¹⁵³ Des plantes dont les feuilles se replient le soir, quand l'intensité de la lumière diminue. Le conteur s'amuse à situer son récit dans une atmosphère conventionnelle des temps gasy, de l'époque où les inventions techniques des blancs n'étaient pas encore connues.

- Andao anao, ho izy, mitery aomby, pare tady anao mandraiñy, ho izy, fô hitery aomby vôsityr atsika, ho izy, mbö ti-hihinaña rononon'aomby vôsityr zaho, ho izy.

- Ià, ho izy Bafla.

12.Ka raha fa miheritrerity Bafla tamin'izy io, ary izy ray aman-dreny be ô... ! ary izy tsy afaka nikoraña taminazy. Dia nivölaña i Bafla :

-En ho izy, handeha amin'i zanako izaiñy, ho izy, fô, izay miandry akôhonay añy izy, ary nataoko añarany Fitofañahy, ka andeha añy, ho izy.

13.Nandeha tañy i Bafla, ka raha fa nandeha takañy izy, nandeha tamin'ny zanan'io.

14.Ho izy, amin'i Fitofañahy, ho izy :

-Dia zavatra ataon'i Randriambe zaho, ho izy, nataony zaho, ho izy, dia izao, ka zaho, ho izy, nivolañiny taminahy niany, ho izy. Ataovo pare tady, a Bafla, fô hitery aomby tsika hitery aomby vôsityr, zaho ndraiky mbö ti-hihinaña roronor'aomby vôsityr indraiky zaho izaiñy. Ka zaho tsy haiky alañy ka mañontany aminao zaho.

15.-A baba ! Izaiñy tsy hainao ? Ka izaho mahay izaiñy, anao baba, anao babako fô azafady amonao fô zaho handeha añy. Ka zaho mandeha añy fô anao aza mandeha añy.

16.-He ! Manjary zaho tsy ho fatiny vö ?

- Ehë, anao miandry akôhontsika aketo fô akôhontsika böko tsisy ampiandriandy Betsiriky eto izay, misy fösa misy vontsira. Ka izikoa kale öhatra ny raha mandeha añy atsika arolahy zaho hañatoro hevitry anao hötra añy raha sarotro raha izaiñy.

17.-Ka izikoa mañan'izaiñy anda edy anao zanako kale zaho hiandry i akôho ire aketo.

Nandeha i Fitofañahy. Raha fa töngä i Fitofañahy nandeha, töngä tamin'i Randriambe, nandraindrañy i Fitofañahy töngä te. Töngä i Fitofañahy ; nivölaña izy, nandeha izy nikonkoñiny trañon'i Randriambe :

18.-Ô, Randriambe, ho izy.

-Izôvy izaiñy, ho izy, Randriambe ?

- E, zaho, ho izy.

- Anà izôvy izaiñy ?

- Va traire notre bœuf ..., la corde est prête ce matin¹⁵⁴, va traire le bœuf parce que, moi, je veux boire du lait de bœuf.

- Oui.

12. Bafla a bien réfléchi à la chose, à ce que le si grand personnage lui avait dit et il n'avait pas osé le questionner. Il se disait alors :

- Je vais aller trouver mon fils qui garde nos poulets là-bas. Ce n'est pas pour rien que je lui ai donné le nom de Sept-esprits. Je vais aller le trouver.

13. Bafla alla donc là-bas trouver son fils.

14. Et il redit à Sept-Esprits tout ce que lui avait dit Grand-Seigneur :

- Il m'a dit ceci, et cela, voilà ce qu'il m'a dit aujourd'hui ... Prépare une corde nous allons traire un bœuf. Aujourd'hui je veux boire du lait de bœuf. Et je ne sais pas comment faire pour avoir ce lait, aussi je te demande ...

15. –Ah, papa ! Tu ne sais pas ça ? Moi, je le sais, et pourtant toi, tu es mon père. Je te demande la permission d'y aller. Je te le dis, c'est moi qui vais y aller, dès que je me serai levé demain matin, et toi, n'y va pas.

16. –Hé ! Il ne va pas me punir ?

- Mais non ! Tu vas garder nos poulets ici, à Betsiriky, où il y a des genettes et des furets. Et si nous allions là-bas tous les deux pour que je te donne des conseils, il me semble que ce serait plus difficile.

17. –Et bien, si c'est comme ça, vas-y, toi, mon fils, et je garderai les poulets ici.

Et Sept-Esprits partit. Quand il arriva chez le Grand-Seigneur, de bonne heure le matin, Sept-Esprits frappa à la porte :

18. –Oh ! Grand-Seigneur ?

- Qui est-ce ? demande Grand-Seigneur.

- C'est moi.

- Toi, qui ?

¹⁵⁴ Détail réaliste. Il faut en effet une corde pour traire : les vaches sont en général plutôt rétives, et ne se laissent pas faire si elles n'étaient pas attachées.

- E ! Zaho, ho izy, zaho, ho izy.
- Anà izôvy möa rö ?
- E ! Zaho Fitofañahy, ho izy.
- Anao, Fitofañahy !

19.E ! Izay vao nandeha i, niföha Randriambe töngä izy.

Maladie, ho izy, a Randriambe, ho izy, fö amia bôrobôro-tsimbo, ho izy, fö niteraka i baba, ho izy.

- A ! tsia, ino ?
- Maladie Randriambe, ho izy, fö, amia bôrobôro-tsimbo fö niteraka i baba akaho izy. Izy avy taminareo tetoy nametry, ho izy.
- A rö ! Anà zazahely karaha io hamitaka zaho ?
- Ehë, tsy izaiñy koa Randriambe izaiñy koa mariñy, ho izy, ö !
- Ehë, ho izy, ino hampametry i babanao take nomaly izay kale ôlo lalahy moa rö hametry.

20. -Tsy izaiñy koa an'i Randriambe, ho izy, añaovako izaiñy fö i baba nomaly, ho izy, nandeha taminao tatô nasainao nitery rononon'aomby vôsitry, ho izy. Nandeha taminahy takañy, ho izy, izy : E ! Zaho tô lany fañahy asdain'i Randriambe indraiky zaho nivôlaña zaho e, i Randriambe io kony : Anao Bafla mandrambesa tady anao, fö ti-hihinaña rononon'aomby vôsitry zaho. Izay ny naniny, ho izy, kale ; karaha inzay ndraiky i baba akà naletry ka ino ankalefahanao aminy ?

21. -Ehë, anao edy, ho izy Randriambe, ö, i babanao iñy, rö, hely saiñy, kale anà edy ny miasa aminahy ato maloto hevity fö i babanao ampiandry akôhonare añy.

- Izaiñy, ho izy, Fitofañahy ?
- Ià. Izikoa mañan'izaiñy anao edy rö ny mipetraka aminahy.

22.-E, izikoamañan'izaiñy zaho andeha amin'i baba añy zaho, ho izy, kale. Ka zaho handeha amin'i baba añy, ho izy, hivôlaña zaho ho izy : anao baba miandry vôroñontsika fö zaho izaiñy alain'i Randriambe hiasa e !

23.-Ià, ho izy i Randriambe fö andao anao mahazo mandeha añy. Nandeha izaiñy i Fitofañahy, nandeha tamin'i babany takañy.

- Mais moi !
- Toi, qui, mon gars ?
- Moi, Sept-Esprits !
- Sept-Esprits ?

19. Bon. C'est ça qui a fini de réveiller Grand-Seigneur. Il vient voir.

- Vite, Grand-Seigneur, donne-moi des vieux chiffons¹⁵⁵, car mon père vient d'accoucher en revenant de chez toi.

- Qu'est-ce que tu dis ?
- Vite, Grand-Seigneur, donne-moi des vieux chiffons, car mon père vient d'accoucher. c'est en sortant de chez toi qu'il a accouché.
- Mon petit, tu veux me tromper ?
- Non, pas du tout, Grand-Seigneur, c'est une chose parfaitement vraie.
- Non ! non ! Comment est-ce ton père pourrait avoir accouché ? Hier encore, c'était un homme, et il aurait accouché ?

20. –Mais voyons, Grand-Seigneur, si je dis cela, c'est que hier encore mon père est venu chez toi, et tu lui as dit de traire un bœuf. Il est venu me raconter qu'il était bien inquiet, parce que tu venais de lui dire de prendre une corde et d'aller lui traire du lait de bœuf, que tu voulais absolument boire. Voilà ce qu'il m'a dit. Et c'est tout à fait la même chose : maintenant c'est mon père qui a accouché, et pourquoi est-ce que tu trouves ça risible ?

21. –Hé toi, dit Grand-Seigneur, hé, hé ! Ton père n'est pas trop fin ! C'est toi qui vas travailler chez moi. Toi, tu as des idées ! Et ton père n'a qu'à garder les poulets chez vous.

- Ah bon, dit Sept-Esprits ?
- Oui ! Puisque c'est comme ça, c'est toi qui va rester chez moi.

22. –Alors, je vais aller chez mon père, je lui dirai : toi, papa, tu gardes nos volailles, et moi, Grand-Seigneur me prend pour travailler chez lui.

¹⁵⁵ Allusion à une coutume réelle. L'usage était en effet d'utiliser comme couches pour les bébés de vieux vêtements usés.

- E, baba anà izaiñy mitavela ake fô zaho izaiñy andeha hiasa amin'i Randriambe aña e !
- 24.-E, hho izy, babany fô koa mañan'izaiñy andà edy anao fô zaho môko rö fangalanao azy ömba takàny ?

 - E, anao nataoko nametry ; ame bôrobôro-tsimbo Randriambe fô, hametry i baba. Izaiñy nataoko iñy, natsetako i raha iñy tsy afany koraña iñy.
 - E, izikoa mañan'izaiñy rö andao edy rö anao fô i Randriambe tsy haihaiko raha korañin'izy e !

- 25.Nandeha zareo dia töngä i zanany io. Raha fa töngä i zanany nivölaña i Randriambe :
 - Anao möa tonga a Fitofañahy ?
 - E !
 - Anà rö indraiky tsy amiaña asa miambiñy aomby io fô anao ake foaña mikarakara antsika indraiky anà tsy miambiñy aomby fô mikarakara raha an-traño ake foaña.
 - Là, ho izy, Fitofañahy.
- 26.Teo zareo, teo zareo ; andro be izaiñy möa lava, ary korañan'angano io tsary lava fô, zavatra anoñy.

 - A ! Fitofañahy, ho izy Randriambe.
 - Ô !
 - Atsika niany rö hitery aomby vavy ireo kale zaho izaiñy mbö ti-hihinan-dronono hely kale hitery aomby vavy e !

- 27.-E, ho izy, Fitofañahy andesiky, ho izy.

 - Anà mitondrasa tady e !
 - Là, ho izy, Fitofañahy.

Tsy nitondra tady izy, nandeha zareo.

 - Andà anao mandeha alöhalöha fô zaho avy afara, ho izy.

- 28.Ka izy nandeha avy afarafara izy töngä tañy.

 - Aiza möa raha nandesinao Fitofañahy ?

23. –Oui, reprit Grand-Seigneur, tu peux t'en aller là-bas.
- Alors Sept-Esprits partit chez son père :
- Toi, papa, tu restes ici, et moi, je vais travailler chez Grand-Seigneur là-bas.
 - 24. –Bon, dit le père, si c'est comme ça, vas-y ; et d'ailleurs, dis-moi comment tu as réussi là-bas.
 - Eh bien ! J'ai dit que tu avais accouché. Je lui ai dit de me donner des vieux chiffons. Et il ne pouvait plus rien dire.
 - Eh bien, si c'est comme ça, il vaut mieux que ce soit toi qui y ailles, en effet, parce que ce Grand-Seigneur, je ne comprends pas ce qu'il dit ... - 25. –Ce fut donc le fils qui partit. Et quand il arriva chez Grand-Seigneur, celui-ci lui dit :
 - Te voilà, Sept-Esprits ?
 - Oui.
 - Toi, je ne t'emploierai plus à la garde des bœufs, tu vas t'occuper de notre ménage, rien que ça.
 - Entendu, dit Sept-Esprits.
 - 26. Ainsi donc, on en resta là. « Les jours sont longs, mais les contes jamais ne sont longs¹⁵⁶ », ce sont des choses qu'on invente.
 - Hé ! Sept-Esprits ? C'est Grand-Seigneur qui appelle.
 - Oh !
 - Aujourd'hui, nous allons traire les vaches, j'ai envie de boire un peu de lait, nous allons traire les vaches. - 27. –Bon, répondit Sept-Esprits, allons-y.
 - Emporte une corde.
 - Oui, dit Sept-Esprits.

Ils partent. Mais Sept-Esprits n'a pas emporté de corde.

 - Va devant, je te suis, dit Grand-Seigneur.

¹⁵⁶ Formule de transition, comme plus haut, § 5.

- I tady iñy ?
- E.
- Adiaso zaho handeha, anao mitsinjöva ake foaña fô zaho andeha ihalak'i tady izaiñy, ho izy.
- 29.Tönga nihazakazaky izy nandeha ; ary madamin'i Randriambe io indraiky bökany ôlo efa mipetraka an-traño ake izy kale.
- 30.-A ! Madamo, ho izy ! A ! Madamo, ho izy !
- Ô, ho izy i Madamo.

- Amio izaiñy raha angahoky korañin'i Randriambe.
- Ino möa atsiaña raha angahonao ?
- Ehë, raha angahoky aminà, ho izy.

(Azafady fô tsy raha mañano koraã rahabeña fô izy izaiñy koraña raha naninjareo talöha kale tsy hay ny anjara.)

- 31.-Ehë izikoa mañan'izaiñy, ho izy, aňontaniako edy : Ino moa raha nasainao nanontanianao i zaza io mö ?
- Zavatra nangahony akañy aminazy.
- 32. Be ! Nandihanany vadin'i Randriambe iñy, efa izay vao nondosiny tady.
- Ba ! Efan'i Fitofaňahy tô e ! Tady nangahonà, i avy ake anà... Anà vinoňy anao, fô anà naňala baraka zaho.
- 33.Nantsôviny Randriambe.
- E, ho izy Randriambe, izay tsy mivory, ho izy, na zafiky, ho izy, na zanako, ho izy, ary na ndevoko, ho izy, na talaňôlon' andevo na faralahin' andevo, ho izy.

(Tamin'andro talöha izaiñy.)

- 28. Et, Grand-Seigneur toujours marchant le dernier, ils arrivèrent sur place.
- Où est-elle, cette corde que tu as apportée, Sept-Esprits ?
- La corde ?
- Oui.
- Attends. J'y vais. Suis-moi simplement des yeux pendant que j'irai là-bas. Je m'en vais chercher la corde, dit-il.
- 29. Il est parti en courant. Et la femme de Grand-Seigneur, elle, gardait la maison.
- 30. –Ah ! Madame ! Ah ! Madame !
- Oui, dit la dame ?
- Grand-Seigneur a dit de me donner ce que je te demanderai.
- Et qu'est-ce que tu demandes, mon petit ?
- Eh bien ! Je te demande ce que je te demande.

(Faites excuses. Je ne voudrais pas dire ici des choses inconvenants, mais voyez-vous, c'est ça l'histoire, c'est comme ça que les anciens l'ont faite, et on ne peut pas connaître son destin.)

- 31. –Ah ! Si c'est comme ça, dit la dame, je vais le lui demander tout de suite. Qu'est-ce que tu as dit à cet enfant de me demander ?¹⁵⁷
- Mais la chose qu'il demande, là !
- 32. –Et hop ! Il a possédé la femme du Grand-Seigneur, et ensuite i est revenu, avec la corde.
- Bah, dit la dame, ce Sept-Esprits m'a eue¹⁵⁸. C'est la corde que tu devais demander, et après ... Tu vas mourir, car tu m'as déshonorée.
- 33. –On fit venir Grand-Seigneur. Et Grand-Seigneur déclara :
- Que tous se présentent à ma convocation, que ce soit mon petit-fils, ou mon fils, que ce soit mon esclave, ou le chef de mes esclaves, ou encore le dernier des esclaves.

(C'est comme ça autrefois).

- 34.- Dia tsy misy, ho izy, mandeha manady i Fitofaňahy, ho izy, « tsy ninahy nihin-dravitsiky », ho izy.
- 34. –Tout le monde doit aller prendre Sept-Esprits, et le ramener chargé de cordes. « Celui qui n'obéit pas n'est pas de mon côté, mais du côté des fourmis », dit Grand-

¹⁵⁷ Elle crie de loin, pour demander à son mari si c'est bien vrai qu'il a confié cette étrange commission au garçon.

¹⁵⁸ Le conteur avance vite : sans doute la dame a-t-elle ensuite reparlé de cette affaire avec son mari, et elle a découvert la supercherie de Sept-Esprits.

35.Izay nandeha izy. Ka raha fa nandeha i randriambe, navariñy tañaty gôny izaiñy i Fitofañahy. Izy navariñy tañaty gôny izy, nambelanjareo tan-teñateñan'arabe. Nambelanjareo tañ'arabe izy voatsentsy tañaty gôny. Avy ampanesy boanamaro nanesy aomby. Nanesy aomby ire. Raha fa tönga te i aomby io, maro zareo takañy...

36.-A ! Ry zalahy, ho izy !

Ary io ndraiky böko ny ôlo manesy boanamaro io ndraiky böko tsy maintsy misy alôhalôha hely e ! Añivoñivo ny sanany, alôhalôha ny sanany.

- A, ry zalahy, ho izy, tady völa ny anareo, ho izy, mbö tady völa ninahy akato, ho izy. Ninahy aketo io, ho izy, mandray völa aivo, ho izy, isandera zaho akato io izao, ho izy, ka atôvonareo möramöra sabe misy dian'aombinareo zaho, ho izy, e !

37.-E, izikoa mañan'izaiñy, ho izy...

- A, rö tady völa izy ake i ?
- E, ià !
- E ! Zaho rö mbö hañano e !

38.-Asesy malôha aombinareo, asesy arô, ho izy, avy ake izay vao, ho izy, vanahareo izy tô kale, zaho avy, anareo miditry akà, izay vao zaho ampanjaityr anazy edy, h oizy, e !

- Ià, ho izy i zalahy ampanesy aomby i.

39.I koa fa nañan'iñy nalan'i ampanesy aomby i Fitofañahy, navariñy take zareo. Navarin'i Fitofañahy zareo, nalainy i aomby ireo navorivory tarô, izay vao navariñy Fitofañahy. Tönga tamin'i..., zahanao, izikoa fa nañan'iñy, nasesiny i aomby ire avy alavidaviry malôha izay vao nalainy indraiky navariny tañ'antara tsinjôviny fandihanany satria zareo fö i Randriambe möa ôlo hamariñy anazy andrano ke mandiñy lera hely foaña, ka io koa foaña ilay

Seigneur¹⁵⁹.

35. Ils y sont tous allés, et Grand-Seigneur aussi, et ils ont enfermé Sept-Esprits dans un sac. Et après l'avoir enfermé dans un sac, ils l'ont posé un moment au milieu de la route. Et des toucheurs de bœufs¹⁶⁰ sont passés, conduisant leur troupeau. Les bœufs arrivaient, et il y en avait beaucoup ...

36. –Oh ! Les gars !

C'est lui qui les appelle. Et, vous savez, les toucheurs de bœufs, il y a en forcément un qui marche un peu en avant des autres. Les uns sont en avant, les autres au milieu des bêtes.

- Oh ! Les gars. Vous faites ce métier pour de l'argent, n'est-ce pas ? Eh bien moi aussi ! Je touche cinq mille francs de l'heure¹⁶¹ ! Faites passer vos bœufs tout doucement pour qu'ils ne me piétinent pas, qu'ils ne me marchent pas dessus.

37. –Ah ! Si c'est ça ...

- Mais, vraiment, il gagne de l'argent à faire ça ?
- Oui ! Oui !
- Ah ! Alors moi aussi, je vais en faire autant !

38. –Poussez d'abord vos bœufs par là-bas. Ensuite détachez-moi, et puis c'est vous qui entrerez dedans, et je recoudrai le sac, dit-il.

- Oui, dit le premier toucheur de bœufs.

39. –Là-dessus, un des toucheurs de bœufs a pris Sept-Esprits, et l'a sorti du sac. Ils ont sorti Sept-Esprits, après avoir rassemblé leurs bêtes. Ils ont poussé leurs bêtes plus loin, et c'est seulement ensuite qu'ils ont détaché Sept-Esprits. Ensuite, vois-tu, une fois que c'était fait, il a emmené les bœufs, et il les a conduits un peu plus loin. Après quoi, les autres sont revenus pour le jeter à l'eau. Parce que Grand-Seigneur voulait le faire jeter à l'eau, mais on l'avait posé là un petit moment en attendant, et c'est de ce

¹⁵⁹ Une conclusion à laquelle il n'y a rien à répondre. On se souvient d'avoir entendu la même formule dans la bouche de Sire-Genette au conte précédent (§ 11, 13, 17).

¹⁶⁰ Les toucheurs de bœufs sont les employés chargés par une compagnie de commerce d'acheminer des bœufs d'un endroit à un autre. Le terme boanamaro, qui désigne aujourd'hui ces convois de bétail, dérive du nom de la localité de Boanamary, près de Majunga, où était implantée depuis le début du siècle une grande usine de préparation de viande frigorifiée et de corned beef.

¹⁶¹ A la date où le conte est recueilli, 60 000 Francs malgaches par mois font salaire tout à fait convenable.

nalain'i Fitofañahy mböla tsara izay añaran'i Fitofañahy.

40.-Alefa i Fitofañahy i !

Töngan'i Fitofañahy tafidiry take i Höva i. Be... ! nasesin'ny boanamaro. K'ary ilay ampanesy aomby efa avy tañaty gôny e ! Nandeha izy. Ary Fitofañahy izy efa nanesy i aomby ire. Tsinjotsinjôviny... ! amin'ny tanety ambo foaña ilay tafavariñy tañaty gony take. Avy Randriambe avy takañy navariñy efa tõndroko ny lera ke :

- Ehë, avariky akato i. Avariñy izy e ! Ôlo efa ratsy izy.

41.Navarïñy tan-drano. Tsinjôviny... ! fandehany. Zahanao, nandeha nambidiny aomby i. I koa fa naty böko i ôlo, koa fa voavariñy böko, efa maty edy e ! Nandeha izy, nandeha izy, nasesy i aomby ire, voavidiny i aomby ire, niheriñy izy, nikoraña tamin'i Randriambe ake.

- A ! Fitofañahy mböla anà koa möa rö avy ?

42.-E ! Zaho iñy tsy raha naty, ho izy, zaho, ho izy, raha navarinareo añaty raño foaña akañy, kakolahibenareo, ho izy, akañy, ho izy, i havanao iñy, ho izy. Akañy, ho izy, ilay Talañôlobenao take ilay maty voalöhany iñy edy, ho izy, nañame mböla tsara zaho voalöhany, ho izy. Ka izaiñy, ho izy, naniny, ho izy, ke zaho, ho izy, avy tañy ho !

43.-E, rö, tsara akañy e !

- Ô ô ! Tsisy raha tsaratsaran'izaiñy, ho izy. Veloma izaiñy ho izy ry kakolahinao niteraka i kakolahinao iñy, avyake veloma koa, ho izy, i abanao iñy, ho izy. Veloña tsarabe izaiñy izy akañy, mbö mila hamangy are e !

44.Izikoa nañan'iñy izy nivölaña Randriambe :

-Izikoa izay tsy mañano vatsy hamaraiñy i babako izaiñy, miharo i kakolahiky izaiñy, ho izy, Randriambe. [...]

-Ehë, izikoa mañan'izaiñy, ho izy, mbö tahitahiky areo hahampy, ho izy, fö izaiñy akao izay, ho izy, rö mila areo mafy, ho izy.

petit moment que Sept-Esprits avait profité. Vraiment Sept-Esprits portait bien son nom.

40. –Allez ! Envoyez donc Sept-Esprits !

Mais en réalité, c'était un Höva¹⁶² que Sept-Esprits avait fait entrer dans le sac ! Le convoi de bestiaux était très important ... Et le toucheur, il était dans le sac. Sept-Esprits du haut d'une colline, de temps en temps, jetait un regard sur celui qui était enfermé dans le sac. A l'heure prévue, Grand-Seigneur est venu le jeter à l'eau :

- Je vais le jeter ici. Jetez-le, c'est un malfaiteur.

41. –On l'a jeté à l'eau. Et Sept-Esprits suivait fort bien la chose des yeux ... Il a poursuivi son chemin, poussant les bœufs. Ceux-ci vendus, il est revenu pour parler à Grand-Seigneur.

- Ah ! Sept-Esprits, encore toi ?

42. –Oui. Je ne suis pas mort. Quand tu m'as fait jeter à l'eau là-bas, il y avait là votre grand-père, dit-il, il y avait là-bas ton frère, ton frère aîné qui est mort. C'est lui qui le premier m'a chargé de ses salutations. Voilà comment c'était. Et je reviens de chez eux, de là-bas.

43. –Et c'est bien là-bas, l'ami ?

- O ! Rien n'est plus beau. Ils t'envoient leurs salutations, le père de ton grand-père, et ton grand-père, et puis ton père. Ils sont en parfaite santé là-bas... Et vous devriez les visiter un jour.

44. Alors Grand-Seigneur s'écrie :

–Je vais faire visite demain à mon père et à mon aïeul. Quiconque ne préparera pas mes provisions pour cette visite ne sera pas des miens ! [...]

- Oh, s'il en est ainsi, je vais faire mon possible pour vous aider. Eux, là-bas, ils désirent beaucoup vous voir.

¹⁶² C'est-à-dire un Merina. Le conteur n'est pas fâché de montrer dans cette situation lamentable un de ces Merina qu'on charge volontiers de tous les défauts ... On notera que ce type de méchante plaisanterie inter-ethnique est attaché régulièrement un peu partout en Afrique au conte du niais envoyé dans un sac vers l'autre monde (type 1737 de Aarne et Thompson) ; selon Denise Paulme, « la dupe varie selon les régions : Kado (« païen ») chez les Peul, mais Peul chez les Limba de Sierra Leone, malinké ou colporateur dioula en Guinée forestière, il s'agit toujours d'un étranger, méprisé en tant que tel et qu'on a plaisir à voir berné » (D. Paulme, 1976, p. 205).

45.Zahaña, nahandro. Be... ! ahandro bökany, elaela ahandro iñy, vita ahandro iñy, nalefany Randriambe e ! Navarinÿ tañaty gôny, navariñy tan-drano, efa mekimeky böko.

-Atôvo vato izy io böko zaho mavila töngä e !

46.Navariñy izy. Izy töngä takañy.

-Iñy, ho izy, babanao ake, ho izy, mikônty völa foaña.

Mahita rano miboeboeky... ! mikônty völa.

47.-E ! Zaho indraiky, ho izy, Talañôlobe zaho izaiñy rô mbö handeha.

-A, tsy ake ino koa atahöraña ake i.

Nandeha izy, ka raha fa nandeha izy navariñy koa Talañôlobe.

48.Ho izy, raha navariñy i ôlo ireo, tamin'ilay antarabe namariñaña an'i Fitofañahy, tsy raha Fitofañahy nandeha takañy fô ôlon-trafa iñy, nivölaña izy.

49.-Anao koa ho izy, kale tsy mañeky izaho, ho izy, ampañarahin'iñy koa, ho izy, fô zaho handöva hariaña io, ho izy.

-E, ho izy, viavy i, anà raha hamono vadiky foaña, ho izy kale, mañino anao mañan'i ?

50.-Ehë, ho izy, zaho böko mbö nivononareo, tsy naty kale, zaho veloño kely, ho izy, mbö avariky akañy koa areo, ho izy.

-E, ho izy, viavy i, i koa mañan'izaiñy e, zaho mañeky zaho.

Tamin'andro faha gasy, tsy raha misy ino fô nañano izy. Niöva Betombokantsôrohely nandeha tamin'i babany.

-A, Bafla, ho izy ?

51.Nandeha tamin'i babany takañy izy nandeha niandy akôho.

-Vañoño, ho izy, ny añañaraña nataonao taminahy, ho izy, zaho i Fitofañahy, ho izy, zaho i Fitofañahy, ho izy, nandeha zaho, ho izy, nandeha takañy niasa

45. Alors, on se met à la cuisine : cuisine fort abondante, cuisine qui ne demanda guère de temps. La cuisine faite, on met Grand-Seigneur dans un sac et on le jette rapidement dans l'eau, tant il était pressé...

- Attachez-moi une pierre, je veux y arriver plus vite !

46. On le jeta à l'eau. Il est bientôt arrivé en bas.

- Tu vois ? Ton père, là-bas, il ne fait que compter de l'argent.

On voit les bulles qui remontent à la surface : c'est qu'il compte de l'argent !

47. –Alors, moi aussi, dit le fils aîné, je veux y aller.

- Eh bien, il n'y a pas de quoi avoir peur ...

On jette aussi à l'eau le fils aîné de Grand-Seigneur.

48. Donc, ces gens ont tous été jetés dans le trou d'eau où ils croyaient que Sept-Esprits avait été jeté, c'était un autre... Et c'est ensuite que Sept-Esprits a parlé. Il dit à la femme :

49. –Si tu ne me veux pas, je vais te faire suivre le même chemin, parce que c'est moi qui vais hériter de la richesse.

- Tu ne voulais donc qu'une seule chose, lui dit la femme, c'était de faire mourir mon mari ? Pourquoi as-tu fait une chose comme ça ?

50. –Mais en réalité c'est moi que nous vouliez faire mourir, seulement vous n'avez pas réussi. Je suis en vie. Je vais tous vous faire jeter à l'eau.

- Bon. Si c'est comme ça, dit la femme, j'accepte.

Jadis, aux temps malgaches, des choses comme celle de Petit-Ulcères-aux-Pieds¹⁶³ ; et il est rentré chez son père. Son père est étonné :

- Eh bien ! C'est toi, Bafla ?

51. Donc, il est revenu chez son père, et il s'est remis à garder les poulets. Il dit :

- Vraiment il m'a porté chance, le nom que tu m'as donné, ce nom de Sept-Esprits. Je suis Sept-Esprits : je suis allé là-bas prendre mon travail et je n'ai pas eu besoin

¹⁶³ « Ulcères-aux-pieds », *Betombokantsôro* est le nom d'un personnage typique des contes, le petit garçon infirme, méprisé de tous, qui pourtant réussit à sauver tous ses frères et sœurs de la gueule de l'ogre. Ici, ce nom représente celui qui apporte la fortune, la gloire à la famille.

takañy, zaho tsy nandalondalo taminao tatô iñy, i Randriambe iñy, ho izy, efa natiky izy, ary ilay talañolon-janany iñy, ho izy, efa natiky, ho izy. I aomby ilay nasainy nitirenà iñy, ho izy mböla akao, ho izy. Andao atsika andeha akañy hañano fety, a baba, ho izy, fö afaka ny mahantara amintsika, ho izy, kale anao, ho izy. Zaho, ho izy, nataonao, ho izy, Fitofañahy misaotra anao zaho baba, ho izy, fö mbö nañano añaraña izaiñy ankasitrahiky, ho izy, anao, ho izy.

52. Ka izay nanin'ny angano i ke, raha fa vita ny angano, ka,
Tsy zaho mandainga fô ôlombe taloha,
Homokomoko Ravalavo sôla ny nifiny ;
Ka izaynanin'ny angano anahy e !
Mahiña anao i andro i, fô anò soa aman-tsara zavatra atao !

de repasser chez toi une seule fois. J'ai fait mourir Grand-Seigneur, et j'ai fait mourir aussi l'aîné de ses fils. Et le bœuf qu'il voulait me faire traire, il est encore là. Allons donc là-bas fêter tout cela, père. La pauvreté nous a quitté ... parce que tu m'as donné comme nom Sept-Esprits. Merci, je te suis reconnaissant de m'avoir donné ce nom.

52. Et voilà donc ce conte, et quand le conte se termine, on dit :
Ce n'est pas moi qui mens, ce sont les grands d'autrefois,
Sire-Rat à force de se rincer la bouche, devient chauve des dents,
Voilà mon conte !
*Sois sec, ô toi, le temps, pour que tout ce qu'on fait soit bien !*¹⁶⁴

¹⁶⁴ Formulette de conclusion. La mention de Sire-Rat qui se rince la bouche appartient généralement plutôt aux formulettes marquant le début du conte (v. par exemple celle du conte suivant). L'allusion au temps sec renvoie à une croyance qui prétend établir un lien entre la vérité du conte et la réussite des cultures, cf. la conclusion du conte 22.

Annexe III : « Ilay namono tēña nahazo përa-bölamëna » (Le Suicidé-à-la-Bague-d'Or-Magique), Angano 1.

1. A ! Nisy koa ilay vetahely tañy talöha tañy koa. Mböla momba ilay korañantsika, mböla töhiny.
2. Ilay vetahely izeny, njaly tañy tañaty ala zareo. Ela ny ela niteraka. Niteraka zareo. I Kôto añaran'ny zanakan-jareo. Ka..., fa janga, ôlo koa fa miteraka bôko misy añañany amin'ny zaza.
3. I Babanikôto, avy ake i Nininikôto, izeny añañaran'ny zare io : araiky Babanikôto, araiky Nininikôto.
4. Ka teo izy io nitômbo teo ilay zazakely, amin'ilay koraña teo iñy koa.
5. Teo... ! Tañaty ala añy, ke raha mijôño tañy, hono, tsisy hamboliaña.
6. Ka natao, niteraka zaza lalahy araky zareo, izy ôlon-droy nahatraño zeny. Ka natao, njaly foaña... ! Tsy nahita tany mazavazava hely fô raha mijôño añy foaña.
7. Ka natao, ela ny ela, hiboaka ilay zazalahy kely, handeha antany mazava. Iz y homby tamin'ny tany mazava..., fa niteny izy tamin'ny ray aman-dreny antanâña :
- A ! Zaho tô, ho izy, mampandeha izy avy añy añañat ala añy, ho izy, ôlo mijôño zahay tô, ho izy, ke, handeha hizaha tany mazavazava zaho tô, ho izy, mbö hianatra fihetsiky, hizaha *mouvement* hafahafa lasiteo ; satria fô mijôño loatra zaho añy. Amin-jeny izeny izy diako e !
- 8.-Ehë, momba iñy, ho izy ilay tômptanâña, ray aman-dreny akeo, zaho tô, ho izy, zaho edy filohan'ny tanâña, ho izy. Ke anà koa mbö handeha hizaha *mouvement* hafahafa, amin'izeny fihetsiketshaña, ambarâko anao, ho izy, hianatra anao mö sa
1. Ah oui ! Il était une fois, au temps jadis, un pauvre hère¹⁶⁵. C'est toujours le même propos, nous continuons sur le même sujet¹⁶⁶.
2. Or, ce pauvre misérable, il vivait malheureux dans la forêt avec sa femme. Ils avaient attendu longtemps, longtemps, avant d'avoir un enfant. Et quand l'enfant est venu, ils l'ont appelé Kôto. Et..., ils étaient guéris de leur stérilité, et vous savez, quand les gens ont un enfant, ils changent de nom en fonction de cette naissance.
3. Donc leurs noms furent désormais Père-de-Kôto et Mère-de-Kôto.
4. L'enfant grandissait, comme nous le disions tout à l'heure.
5. Et ils étaient là... ! Ils demeuraient en pleine forêt, isolés, dit-on, là où il est impossible de cultiver.
6. Donc, ils avaient un garçon, ces deux époux. Et ils vivaient malheureux, isolés, complètement isolés. Ils ne voyaient rien de la civilisation, ils restaient toujours isolés.
7. Longtemps après, le petit garçon voulut partir pour un endroit plus civilisé. Arrivé en un endroit plus civilisé..., il dit au notable du village
- Moi, si je quitte la forêt, c'est que nous y sommes trop isolés. Je veux voir un pays plus civilisé pour apprendre d'autres activités, pour voir d'autres occupations, parce que là-bas nous sommes trop isolés. Voilà pourquoi je pars.
8. – A ce propos, dit la personnalité du village, le notable, c'est moi suis le chef du village. Tu veux donc connaître d'autres façons de vivre, d'autres évolutions. Je te pose une question : tu veux aller à l'école, ou bien qu'est-ce que tu veux

¹⁶⁵ *Vêta hely* un petit pauvre, un petit mendiant, un misérable.

¹⁶⁶ Le conteur enchaîne avec un autre conte qu'il venait de réciter ce jour-là, et où il était question aussi de pauvres et de richards.

karaha akôry ? Ho izy, ilay ray aman-dreny an-tanàña.

- Zaho, ho izy, hianatra, ho izy.
- Ià ?
- Zeny zaho mbö misy ovaovaña kely, ho izy, k'ilay zazalahy kely fö, satria zahay tô aňy raha mijôňo foaňa, ho izy ; ry babany mijôňo aňy, ho izy. Zaho tô hiboaka an-tanàña eto.

9.Ka natao, nampianarin'iry *sous-préfet* izy. Izy nampianarin'i *sous-préfet*, nianatra tao izy, nandany misy töňo raiky izy nianatra, roy töňo, nahazo *vacances* zareo amin'ny datin'ny *vacances*. Nandeha namangy ry babany izy, namangy ry nininy.

10.Izy homby taňy izy, narikidrikity tanàña – böko ny ôlo koa mijôňo loatra böko rö mahita ôlo miteratera iňy, efa mandripaka milefa edy. Avakeo zareo nilefa, ro ro ro ro... ! izy kony vahy möramöra maïto kony maïto tatô reo milefa e !

11.Ka natao, nivölaña ilay zazalahy kely i :

- Mihireňa are, ho izy, fö zaho tô indre zanakareo, ho izy.
- Izôvy, ho izy, k'i ninin'ny zaza iňy ?
- Ikôto, ho izy.
- A ! Babanikôto, mihireňa, fö Ikôto kony izy akao io e ! Handeha hamangy antsika. Mihireňa, anà, baban-dry zaza, fö izy izay.

12.Ka nato, niheriňy zare. Homby te :

- Anà tsarabe izy ake i, Kôto ?
- E, Zaho e !
- Anà tsarabe ?
- Zaho ô !
- Ehë, tsara zanako fö töngä.

13.Teo izy nidôko. Namonoanjareo akôho alin'iňy, efa naňano ôlo manamanam-boninahitry hely izy homby tamin'ny babany taňy. Satria ôlo koa miteratera böko,

faire ? Voilà ce que lui dit le notable du village.

- Je veux aller à l'école.
- Vraiment ?
- Oui, je veux chercher un peu de changement, dit le jeune garçon, parce que nous sommes vraiment trop isolés. Les parent tiennent à rester isolés. Mais moi, je veux me montrer au village.
- 9. C'est ainsi que le sous-préfet l'envoya à l'école. Quand le sous-préfet l'eut envoyé à l'école, il étudia une année, deux années, et puis il eut des vacances, suivant le calendrier des vacances. Et il partit rendre visite à son père et à sa mère.
- 10. Et quand il arriva tout près du village – vous savez, quand les gens vivent trop isolés, s'ils voient venir un individu bien habillé, ils s'envuent tout d'un coup. Alors, eux ils se sont enfuis, rouh rouh rouh..., brisant même les lianes dans leur fuite !
- 11. Alors, voyant cela, le jeune garçon dit :

 - Revenez, je suis votre fils.
 - Qui es-tu, dit sa mère ?
 - Je suis Kôto.
 - Ah ! Père-de-Kôto, reviens, c'est Kôto qui est là ! Il vient nous voir. Reviens donc, toi, son père, c'est bien lui.

- 12. Alors, ils revinrent sur leurs pas. Les voilà arrivés :

 - C'est bien toi qui es là, Kôto ?
 - Oui, c'est bien moi !
 - C'est bien toi ?
 - Mais oui.
 - Ah bon, c'est bien toi, c'est mon fils qui est de retour.

- 13. Il resta là. On tua un poulet pour son dîner. Il était déjà un peu considéré comme gradé, en arrivant chez son père. Parce que, vous savez, un individu

fa lehiben'ôlo taloha rö. Ary namonoaña vôroño izy nohanin-jareo izy tamin'ny aliñy. Teo eky izy nipetraka tao nañano *vacances* teo, leralera tôko hidiraña.

14. Ary añövan'iñy izy narian'iry babany kitapo anazy, i kahie jiaby ire efa voasaritaka niroanjare. Ka natao izy handeha hieriñy avy *vacances*, viñitry izy, zahany i raha tsy teo i raha aby ireo.

- E, ho izy, handeha hamono teña izy, ho izy, fö tsy tantiny tô, ho izy. Ny zavatra hely hivoahako, iñy edy ataonareo azy, ho izy. Iñy, ho izy, raha nambarambaran'ny ray aman-dreny an-tanàña ho izy, mianara, ho izy, ke zaho hianatra indraiky ataonare io, ho izy. Hamono teña , ho izy, zaho.

15. Nikirôtoko tamin'izay izy, nahazo añaty ala ire, niantöratöraka amin-draha izy, tôt tô... ! nefä tsy nety naty izy. Nataony eky, nahita tsiriry hely... ! nañembaña izy.

- Amin'ny tany misy i aña misy raja mamono foaña, ho izy, ke handeha harahiky izy, ho izy.

16. Mañembaña tsiriry i, harahiny avy afara mihazakazaka. Ar ro ro ro..., trôtraka tamin'ny farihibe teo izy, zahaña farihy midañadaña tsy hay edy e atsimo môho avaratra, atsiñanaña tamin'ny farihy. Natao, zahaña njedâna teo.

17. Zahaña indro kakabe, ho moa ! Geda eky kony izeny e ! Ny masonry, helihely tsy mitovy davöla bory iñy ! Nandeha taroy.

- I mahafaty fö i, ho izy !

Nilomaño izy nandeha tarý hañatoño i kaka i. I kaka io, hono, efa lany fañahy. Nandevy rano farihy be iñy itsapopan'ni kaka iñy.

- Aza mañan'i anà, ho izy !

Izeny ndraiky raha volañin'i kaka iñy.

-Zaho tô, ho izy, nde hamono teña, ho izy. Hoano zaho, ho izy !

18. Nitsapopoko tamin'izay i kaka i.

- Aza mañan'i anà, ho izy, i kaka i. Zaho tô kony hivinonà e !
- Zaho kony edy ny hamono teña, fa tsy anà e !
- Ehë, izikoa i, ho i kaka, aza mañan'i, fö, anà ameky völa e !

bien habillé, pour les gens d'autrefois, c'était déjà plus ou moins un chef. On tua une volaille en son honneur, qu'ils mangèrent ce soir-là. Il demeura avec eux pour toutes ses vacances, jusqu'à ce que ce soit le moment de la rentrée.

14. Mais, entre temps, son père avait jeté son cartable d'écolier, et tous ses cahiers avaient été éparpillés et brûlés. Et quand il voulut repartir, les vacances terminées, il se fâcha, quand il vit que ses affaires n'étaient plus là.

- Eh bien, je vais me suicider, dit-il, car je ne peux pas supporter cela. Le peu de choses qui me permettrait de progresser, voilà ce que vous en faites. Les notables du village me conseillaient d'étudier, d'aller à l'école. Et quand moi, je veux étudier, voilà ce que vous me faites. Je veux me tuer.

15. Il s'est précipité dans la forêt, et là il se jeta contre les arbres, pan, et pan... ! Mais il n'arrivait pas à se tuer. Et, à ce moment-là, il a vu des petites, petites, sarcelles qui prenaient leur vol.

- Là où elles vivent, il doit bien y avoir quelque chose qui me tue. Je vais le suivre, se dit-il.

16. Les sarcelles s'étaient envolées, il les suivit en courant. Ar rouh rouh rouh rouh..., il tomba dans un grand lac. A le voir, c'était un lac immense, on n'en apercevait pas les limites, ni au sud, ni au nord, ni à l'est... C'est là que les sarcelles s'étaient posées.

17. Alors surgit un grand monstre, un grand, oh la la ! Un monstre gigantesque ! Ses yeux, énormes, la pleine lune, ce n'était rien à côté ! Il va de ce côté. Il se disait :

- Celui-là pourrait bien me tuer !

Il nage en direction du monstre. Et le monstre, à ce qu'on dit, ne savait plus où donner de la tête. L'eau s'agitait, bouillonnait tant il se débattait.

- Ne fais pas ça !

Voilà ce que criait le monstre.

- Je veux trouver la mort, répondit-il. Mange-moi !

18. Le monstre se débattait davantage.

- Ne me fais pas ça, répétait-il. Tu vas me tuer !

- Zaho tsy mararim-böla, hoy izy, zaho te hamono teña, ho izy.
- Ka, izikoa mañan'iñy, ho izy, kaka i, ameky peratra hely akato izay anao, ho izy.
- Peratra karaha akôry, ho izy ?
- E, izany, ho izy, Perabölamenamahefa izeny añaaran'izeny, ho izy, ka Perabölamenamahefa añaaraný, ho izy. Izy ka, zay raha tianà angatahiñy aminazy, ho izy, azonà edy, ho izy.
- Oa rö, tsy lainga, ho izy gaoño hely i ? E, tsy lainga ?
Ho izy, i Môteny iñy.
- I zôvy añaaranà, ho izy, i kaka i.
- Ehë Môteny añaarako, ho izy.

Zahaña amparikesany i raha hely tô edy, ho izy e, ho izy k'i kaka i.

- Ià. Atanà aminazy, mivôlana anà, ho izy : Zaho Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry, mangataka Bakoperimy fô anò misy zavatra be ake, ho izy, manjaryohaniny.
- Ià.

19. Izikoa nañan'io, pare edy lay zalahy :

- Zaho Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry, mangataka Bakoperimy fô ano misy sakafô masaka be aketo fô zaho izeny tehhinaña, ho izy, k'i Môteny io.

Ka... Teky latsaka te sakafô, mö... ! sôsy jiaby petraka teo, latsalatsahany manafohely io teo, vôky.

- Iñy ny fandehany e, ho izy k'i kaka i. Zaho rö aza godañiny eky fô efa nahazo zavatra tôko hankasoa anao e ! Zaho aza godañiny fô, atahörako kony anao ake io, ho izy, i kaka i.

20. Nu ôlo andeha hamono teña izy, teo indraiky nanjary tsy naty izy, nahazo

- Mais c'est moi qui veux mourir, je ne veux pas te tuer !
- Oh, si c'est comme ça, dit le monstre, ne fais pas ça, je vais te donner de l'argent !
- Mais moi, je ne veux pas d'argent, je veux me tuer.
- Si c'est comme ça, dit le monstre, vois, je te donner cette petite bague.
- Qu'est-ce qu'elle a cette bague ?
- C'est la Bague-d'Or-Magique. Voilà le nom qu'on lui donne : la Bague-d'Or-Magique. C'est son nom. Tout ce que tu lui demanderas, tu l'auras.
- Oh, l'ami, ça n'est pas un mensonge, ça ? dit le garçon. Ca n'est pas un mensonge ?

Voilà ce que dit Chassieux¹⁶⁷.

- Et puis comment t'appelles-tu ? lui avait demandé le monstre.
- Eh bien, je m'appelle Chassieux.

Et, en la rapprochant, il montra la petite bague, tout en disant :

- Oui. Voilà ce que tu en feras. Tu lui diras : Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy¹⁶⁸ qu'il ait ici plein de choses qui se mangent.
- Oui.

19. Alors le garçon était tout prêt. Il dit :

- Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy que des nourritures cuites se trouvent là, parce que j'ai faim.

Et... Aussitôt il est tombé du ciel de la nourriture, en quantité, avec toutes sortes de sauces. Et le petit gars s'en est empiffré, jusqu'à ce qu'il n'ait plus faim.

- Voilà comment elle fonctionne, dit le monstre. Alors, toi, ne viens plus me tourmenter, car tu as gagné ce que tu devais faire ton bonheur. Va-t'en. Ne me

¹⁶⁷ On apprend ici que le garçon a pris en grandissant ce nom, qui convient bien à la situation de départ du héros, enfant élevé à l'écart de la société, qu'on suppose sale, mal débarbouillé...

¹⁶⁸ C'est le nom du génie de la bague, un nom qui a en malgache une sonorité étrangère (on croit y reconnaître le mot français « permis »).

zavatra hankasoa izy.

- A zaho, ho izy, Môteny, ho izy, ampanômpon'Andriamaniry, ho izy, mangataka Bakoperimy, ho izy, atôny mazava lalambe môdy amin'iry baba aňy, ho izy.
- là.

Ka antao, izy io nisava... ! atiala jiaby i.

- Mö ! Hôtry raha niteven'ôlo aby i atiala i, takatr'i Perabôlamenamahefa.

Nisava taňy, nandeha izy.

21.Izy hômby taňy, efa saiky handritaka koa ry babany nahita azy.

- Aza milefa, ho izy, fô zaho tô Môteny, ho izy.
- Aö ! Ho zareo.

Nidôko te. Ka nandry tamin'ny aliňy ry babany, nitôka tamin'ny Perabôlamenamahefa io izy.

- Zaho i Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry mangataka Bakoperimy, ho izy, ano mhisy traňo völamenabe aketo, ho izy, aminy zeny andevo tapatanâňa, ho izy, tomobily, ho izy...

Zay zavatra tiatiany jiaby io nangatahiny tamin'ny raha io teo, Perabôlamenamahefa io. Ka natao, azony i raha i jiaby io. Nandrainddraiňy, lany faňahy ilay baban'ôlo môho ninin'ôlo.

22.- A ! Môteny, anà moa raha naňino ?

- Ehë, ho izy, zaho ka tsy raha naňino, ho izy, fô tô zavatra azoko taňy, ho izy, zaho andeha hamono teňa, ho izy, e ! Tô zavatra hankandriaňa, ho izy.

23.Izikoa naňan'io, lany faňahy teo ry babany e ! Fa..., gagagaga hely zareo, satria raha tsary nisy tamin'ny tanâňanjare, ôlo nijôňo foaňa, ke lany faňahy zare, raha tsary hitahita. Ke andron'io edy ahitanjareo azy, la ny faňahy.

tourmente plus, parce que, tu sais, tu me fais vraiment trop peur.

20. Quelqu'un qui voulait se tuer ! Le voilà qui est encore en vie, et en plus il a gagné de quoi faire son bonheur. Chassieux dit :

- Moi Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy de me débroussailler le grand chemin pour retourner chez mon père.
- Oui.

Et voilà, toute la forêt est dégagée d'un coup !

- Oh la la ! On aurait dit que des gens sont venus défricher la forêt, et c'est le travail de la Bague-d'Or-Magique.

Le paysage était dégagé. Il partit.

21. Quand il arriva chez lui, ses parents, en le voyant, voulaient encore prendre la fuite.

- Mais ne vous sauvez pas ! C'est moi, Chassieux.
- Ah !

Ils se sont arrêtés. Dans la nuit, pendant que son père dormait, Chassieux invoqua la la Bague-d'Or-Magique.

- Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy qu'il y ait ici une grande maison en or, avec un lot d'esclaves qui remplisse la moitié du village, et une voiture...

Ainsi priaît Chassieux qui demandait tout ce qu'il voulait à la la Bague-d'Or-Magique. Et il obtenait tout ce qu'il demandait. Son père en était émerveillé, ainsi que sa mère.

22. – Ah ! Chassieux, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

- Oh, dit-il, il ne m'est rien arrivé du tout. C'est une chose que j'ai eue là-bas, alors que je voulais me suicider. C'est une chose qui est capable de m'enrichir.

23. Devant tout cela, son père était stupéfait. Il était bien surpris, car jamais encore pareille chose ne s'était produite dans leur village si isolé. Ils étaient stupéfaits : c'était une chose qu'ils n'avaient jamais vue. C'était bien la première fois ce jour-là qu'ils voyaient une chose comme ça. Ils étaient stupéfaits.

24.Teo izy io, « ela tsy araka ny mahery », ka natao, rirôroño tamin'ny tanàña maventiventy, nivôlaña koa izy :

- Zaho Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry mangataka Bakoperimy, ho iry, anò misy arabe mazava vita godrôño mirôroño amin'ny tanàna misy *sous-préfêt* aňy, ho izy.

Natao nazava riatra lalambe morôroño amin'ny *sous-préfêt* taňy. Ka batao ny tomobily efa mikararâka mirôroño aňy. Arý Randriambe izy e ! E. Tsy haiky tsy haha-Randriambe azy, satria raha jiaby efa misy aminazy sinity kale.

25.Ka natao, ilay zanak'i sous-préfet fô eky halainy. Ka izy izeny babany, ho izy, hala-biavy ke zanak'i patrôño anazy tatô izeny izy halainy e !

- Ià, iňy ataony, ho izy, ke, korankoraňiň aminareo ray aman-dreniny eky.
- Ehë, izikoa sitraka fônao tsarabe, ho izy, ilay baban'ôlo rö, alaintsika izeny. Izikoa tsy sitrakanao, ehë..., avela.
- Ehë, matô ivolaňako azy, izeny izy sitrako edy, ho izy.

26.Ke nikorokoro zareo nandeha taňy nalaka i viavy io. A mitöka izy aňovan'io e..., i raha io akeo :

- Ka anà tô Perabölamenamahefa, ho izy, mangataka Bakoperimy, ho izy Môteny, ke anò ho azoko i zanak'i *sous-préfêt* io, ho izy.

27.Ka ômby taňy tsi hidihidy hely böko ny *sous-préfêt*. Nalainy ilay zazavavy.

28.Ary aňovan'iň indraiky, Indriampôdimena indraiky avy aňy am-pitany, avy amin'ny tany Harabo aňy. Taňy indraiky nisy Indriampôdimena io. Ôlo kalazalahy koa zay amin'ny hariaňa taňy, misy vôle mipasâka, ndraiky foaňa. Mandeha malaza amin-tany amin-daňity ilay zalahy fô misy vôle.

29.Ka nandeha nalak'ilay viavy i Môteny ; nôdy zareo avy taňy, nitondra traňo

24. Chassieux resta là quelque temps, et puis, comme « le temps vient à bout des plus forts »¹⁶⁹, il se rendit dans un village plus important et dit :

- Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu,, je demande à Bakoperimy qu'il y ait une route goudronnée, bien tracée, qui conduise au village du sous-préfet.

Et une belle route fit apparition, qui allait au village du sous-préfet. Les voitures y circulaient nombreuses. Il était devenu Grand-Seigneur, un Richard¹⁷⁰. Je ne vois plus ce qui le distinguait d'un Grand-Seigneur, puisqu'il avait tout chez lui.

25. Alors, il décida de prendre pour femme la fille du sous-préfet. Il désirait prendre femme, confia-t-il à son père, et c'était la fille du patron qu'il avait l'intention d'épouser. Il dit à son père :

- Voilà mon projet. Alors il faut que je vous en parle. Vous êtes les sages de la famille.
- Eh bien, dit le père, si tu l'as décidé du fond de ton cœur, nous allons prendre celle-là. Mais si tu n'est pas décidé, il faut abandonner.
- Mais si j'en parle, c'est que je suis décidé.

26. Et ils s'en allèrent demander la main de cette femme. Chassieux invoqua la la Bague-d'Or-Magique pour que son projet se réalise :

- Ô toi, Bague-d'Or-Magique ! Moi, Chassieux, je demande à Bakoperimy que me soit accordée la fille du sous-préfet.

27. Quand on arriva là-bas, chez le sous-préfet, celui-ci ne s'opposa pas au projet. Chassieux emmena donc la jeune fille.

28. Pendant ce temps, voilà Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage¹⁷¹, qui vient d'outre mer, qui vient du pays arabe. C'était un homme célèbre pour sa fortune ; chez lui l'argent coulait à profusion ! La renommée l'accompagnait, sur la terre comme au ciel, ce jeune homme, tant il avait d'argent.

29. Donc, Chassieux était allé chercher la femme. Et ils étaient rentrés ensemble, et

¹⁶⁹ Proverbe. Il n'est rien que le temps ne puisse altérer.

¹⁷⁰ Randriambe est bien, étymologiquement, un Grand-Seigneur ; mais le caractère est plutôt celui du richard, du grand personnage, de l'homme d'importance.

¹⁷¹ C'est l'oiseau cardinal, dont le mâle a en effet le plumage rouge à la saison des amours.

tamin'ny tanànañ'i Môteny teo, i Môteny.

30.Ary am-pañanövan'iñy indraiky, avy Indriampôdimena fö andeha hañontany ilay zazavavy halainy. Tsara... ! böko zazavavy kalazavavim-biavy izy, amin'izay tany misy azy, hatsarany. Ka natao, avy Indriampôdimena iñy tañy, ferafera avy tañy. Tampoko mböla an-teñateñan-dranomasiñy tañy, efa nitöka ilay zazalahy teto, i Môteny :

31.-Zaho, Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry, ho izy, mangataka Bakoperimy, ho izy, anò lentiny are sambo io, ho izy, sambo fito io, ho izy.

Natao, tsy hay raha nañano azy, te nihitsoko ta i sambo fito i. Nihitsoko tañy i sambo fito io, zahaña lany fañahy indriampôdimena tañy amin'ny tany nisy azy, tamy Harabo tañy. Ka nalefany koa sambo fôlo koa avy tañy.

32.Korotoko efa marikidrikity amôron-tanety :

Zaho, Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry, ho izy, mangataka Bakoperimy, ho izy, anò mihitsoko aña koa sambo folo, ho izy.

Nihitsiko tañy i sambo i. Ka natao, efa lany hevity ilay zazalahy. Indriampôdimena io amin'ny tany Harabo tañy. Ka natao, nafaliny avy tañy nihoatra Canal de Mozambique avy tañy eky sambo anazy io, nikodidiñy Madagascar hizaha tany hitsahany handeha higödaña ilay zalahy Môteny io.

33.Ka nalefany avy tañy, i nininy foaña indraiky nasainy niditry asa amin'i Môteny io. Teo... ! i antiboavy io niditry asa amin'i Môteny teo, ino asan'ny antiboavy io ? Ampanome hanim-bôroño, ampañontany kabarin'ôlo an-draño. Ka natao, izy io avy teo, i antiboavy io koa fa zajatra, ify nahalaza völaña izy tamin'ilay vadin'i Môteny io teo :

- Ino fö zanako, ho izy, raha mankandriaña be areo, tsy mety lany völa, tsy lany hariaña, ho izy ? Aomby misôsoko isan'andro, misôsoko isan'andro, ho izy ? Ka mbö ino zavatra mankandriaña areo amin'izy io ?

34.-Ehë, ho izy, k'ilay zazavavy fö, izyio akà raha hely, ho izy, peratra hely, ho izy, zeny izay raha angatahiny aminazy azo fö, ho izy.

puis Chassieux avait installé leur ménage dans son village.

30. Sur ces entrefaites, arrive Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage, qui veut se renseigner sur cette femme pour la demander luiaussi. Et cette femme était belle... ! Elle était célèbre pour sa beauté, parmi toutes celles qui vivaient dans le pays. Et voilà Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage qui arrive, tout essoufflé. Mais comme il était encore en pleine mer, déjà, Chassieux avait invoqué son talisman :

31. —Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, dit-il, je demande à Bakoperimy que coulent ces bateaux, ces sept bateaux.

Alors, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, les sept bateaux ont sombré . Les sept bateaux ont sombré, et Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage en est bien stupéfait, là-bas, dans ce pays arabe qui est le sien. Il envoie encore dix autres bateaux de chez lui.

32. Dès qu'ils approchent de la terre :

Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy que ces dix bateaux sombrent aussi.

Et les dix bateaux sombrent aussi . Alors, cet homme, Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage, qui venait des terres arabes, le voilà bien embarrassé. Il fait faire à ses bateaux un détour par le Canal de Mozambique, pour contourner Madagascar, et chercher un endroit où mouiller pour attaquer Chassieux.

33. Et il envoie tout simplement sa mère pour qu'elle entre en qualité de servante ch Chassieux. Et voilà... ! Voilà la vieille engagée chez Chassieux. Et quel était son travail ? Elle donnait à manger à la volaille, et elle était chargée de l'accueil des visiteurs de la maison¹⁷². Alors, une fois accoutumée à la maison, c'est elle, la vieille, qui a trouvé l'occasion de parler à la femme de Chassieux :

- Comment se fait-il, ma fille, que vous soyez si riches, que l'argent ne vous manque jamais, que la richesse ne vous fasse jamais défaut ? Comment se fait-il que vos troupeaux augmentent de jour en jour ? Qu'est-ce qui peut bien être la source de toute cette richesse ?

34. —Oh, lui répond la jeune femme, ce n'est qu'une toute petite chose, une petite bague, mais tout ce qu'on lui demande, toujours on l'obtient.

¹⁷² Mot à mot « celle qui demande les nouvelles des gens ». A chaque visiteur la personne chargée de l'accueil doit demander l'objet de sa visite.

Ka natao, izikoa nañan'io nitöka ilay zazavavy.

- Zahà edy a mamà, ho izy, e ! Izy tô, ho izy, zaho Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry mangataka Bakoperimy ano misy sakafö be aketo !

Zahaña, zeky... ! latsaka teo sakafö tamin'ny antiboavy môho i tovovavy, vadin'i Môteny i. Zahaña, ehë, vôky zareo. Nihinaña, namboariñy lasety, vita fihinanaña.

35.Ka nandany misy telo töño koa izy teo antiboavy io :

- Iñy raha mankandriaña zahay e, ho izy.

Nandeha nisy efatra töño izy teo, fahaefatra töño, nitsaka i antiboavy io, azony peratra tsy manjaryhely i, lasa tamin-jay izy tamin'i Indriampôdimena tañy :

- Tô kony, ho izy, zanako, raha mankandrianña zare akà, ho izy, e ! Tsy eky, ho izy, tô peratra hely tô, tsisy eky, ho izy.
- I mamà, ho izy ?
- Là, ho izy, k'i.
- E mahita raha tsarabe i Môteny, ho izy, fö azoko i, hery anazy azoko, azo hery anazy, ho izy, ke andeha añy amin'izay zaho, ho izy.

36.Nikorotoko tamin'izay Indriampôdimena tany Harabo. Avy izy, nitondra sambo, farany be, feno sambo nihentiny avy tañy, zinetiky amy *port-n'i* Môteny teo. Töngä tamy *port-n'i* Môteny teo izy, zahaña, lany fañahy lay Môteny, izy tsinjo teo..., efa nitöka tamin'ny raha io añy, tsy hita.

- E, maty e !

Koa voatsirambin'Indriampôdimena tany Harabo izy, a, nitadiaña.

37.Ke nivölaña Indriampôdimena :

- Anà ake io efa tsy misy jery töhaña, ho izy, ke ino tiatianà ? Lehiben'andevo sa vinono rö ?
- E, avilay zaho lehiben'andevo, ho izy, rôñe e !

Et là-dessus, la jeune femme se met à invoquer la bague.

- Ecoute bien, maman ! C'est ça qu'il faut dire : Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu¹⁷³, je demande à Bakoperimy qu'il y ait force nourriture à manger ici !

Alors, hop... ! Des mets de toutes sortes tombent à côté de la vieille et de la jeune épouse de Chassieux. Elles en mangent tout leur soûl. Après avoir mangé, elles rangent les assiettes, le repas est fini.

35. Et la vieille était restée là trois ans. La femme de Chassieux lui disait :

- Voilà ce qui fait notre richesse.

Elle resta encore une année de plus, et quand ce fut la quatrième année, elle retraversa la mer. Elle s'était emparée de la mystérieuse bague. Et la voilà repartie chez son fils Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage :

- Voici, dit-elle, ce qui fait leur richesse. Il n'y a rien d'autre. C'est cette petite bague. Ils n'ont rien d'autre, dit-elle.
- C'est donc ça, maman ?
- Oui, c'est ça.
- Eh bien, ce Chassieux, il va voir, maintenant. Je lui ai pris sa force. Et puisque j'ai pris sa force, je vais y aller maintenant, dit-il.

36. Et alors, il partit, Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage des terres arabes. Le voilà qui vient, conduisant ses bateaux en grand nombre, qu'il avait amenés de son pays. Il accoste au port de chez Chassieux. Quand il arrive au port de chez Chassieux, voilà Chassieux bien embarrassé. En le voyant venir..., il veut invoquer l'objet, mais il ne le trouve plus. Il se dit :

- Hélas, tout est fini !

Alors Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage des terres arabes l'a capturé, oui, et ligoté.

37. Et Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage lui dit :

- Tu n'as plus ni sagesse, ni protection. Qu'est-ce que tu choisis ? Je te fais commandeur de mes esclaves, ou je te tue ?
- Oh, laisse-moi être commandeur de tes esclaves.
- Eh bien non, je n'y consens pas, dit Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage. Je te tue

¹⁷³ La femme invoque la bague au nom de son mari, qui en est le vrai propriétaire.

- Ehë, zaho tsy mañeky izeny, ho izy Indriampôdimena, fö vinono fö anà mañano mafoaka loatra.

38.-Ke zaho, ho izy, alöha ka hivinonà, ho izy, piso anazy, ho izy, zavatra nitariminy, ho izy, mañaja azy, ho izy, ihentiky, ho izy, röñe e !

- E, io ahoako ino moa boroboro-piso tsy manjary i ? Rohia edy, hivinono miaraka aminao e, ho izy Indriampôdimena tany Harabo.

39.Natao, nandeha zareo efa nihentiñy añaty sambo eky i Môteny e ! Nitsaka amin'ny tany Harabo amin'Indriampôdimena tañy. Ka natao, homby tañy, nilaza Indriampôdimena :

- Raha fa azo, afahintsika ao Andrañovatoboe i Môteny, ho izy, fö satria mañano kalazalahy loatra amin'ny tany misy azy aña, ho izy. Fö resintsika izy, ho izy, resin-tosiky, para-pamonaña azy ho izy, atôvo Andrañovatoboe akâ .

Nafahy tao añaty Andrañovatoboe tao i Môteny io, miaraka amin'ny piso anazy io. Tao izy... ! andro raiky tsy nameña haniñy.

40.Ma ! Izeny koa zalà mafimafy e ! Izikoa ôlombeloño tsy ameña haniniñy andro araiky, ehë izikoa hôtry ny teñako efa silöni tatôbe edy kony zaho e, ti-hihinaña i Môteny tao. Efa tsy aminazy ilay Bakoperimy, ilay peratra hely i. Tratranjareo tamin'ny pômôrô i Môteny.

41.A, tamin'ny aliñy nikararàka avy tañy, nitsapaiñy teo..., nitsoroaka valavo hely avy tañy, nitsoroaka valavo hely avy tañy, Ampanjakambalavo izeny, hony, voatsiray take, azon'i piso i. Raha fa azon'i piso i Ampanjakambalavo io, nitanany piso io tambany take. Nilaza ireo valavo aby ireo :

- Azafady, ho izy, k'i ny valavo, fa io ampanjakanay io an-tañanareo io. Amlefaso.
 - E, ho izy, i Môteny röñe ! Perabölamenamahefanahy koa tsy hitako, ho izy, tsy azoko, tsy alefako Ampanjakambalavonareo, ho izy. Ampanjakanareo tsy azonareo io, hohanin'i piso anahy io, ho izy, manjary sakafoka koa i niany. Am-pañanövan'iñy, andeha zahanareo peratra anahy, ho izy Môteny, fö alefako ampanjakanareo, ho izy.

42.Kiritoko tamin'izay zareo nandeha nizaha i raha fanaka tan-draño vatra valo

tu te croyais trop malin.

38. – Avant de me tuer, implore Chassieux, il y a mon chat, celui que j'ai élevé et qui me respecte, je voudrais l'emmener avec moi.

- Bon. Qu'est-ce que j'ai à faire de ce pauvre chat ? Attachez-le pour qu'on le tue avec lui, ordonne Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage des terres arabes.

39. Alors ils sont partis. Ils ont emmené Chassieux dans leur bateau pour gagner les terres arabes, le pays de Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage. A leur arrivée, Sire-Moinneau-Rouge-de-Plumage a dit :

- Puisque nous l'avons capturé, enfermons Chassieux dans la Grande-Maison-de-Pierre, dit-il, parce qu'il se croyait trop fort chez lui. Nous l'avons vaincu, nous l'avons défait. Aussi, en attendant de le tuer, jetez-le dans la Grande-Maison-de-Pierre.

On a enfermé Chassieux dans la Grande-Maison-de-Pierre, avec son chat. Il est resté là tout un jour, sans manger.

40. Que c'est dur ! C'est vrai, les amis ! C'est vraiment dur pour un être humain de rester toute une journée sans rien manger, et à sa place, moi-même, j'aurais senti la famine. Chassieux avait effectivement très faim là où il se trouvait.

Bakoperimy, la petite bague, il ne l'avait plus avec lui. Chassieux était battu à plate couture, écrasé¹⁷⁴.

41. Et puis, pendant la nuit, on entend courir, cra cra cra ! Il tâte autour de lui..., voilà un petit rat surgi d'où ne sait où, voilà un petit rat surgit d'où ne sait pas où.

C'était le Roi des Rats, à ce qu'on dit. Le chat l'a attrapé. Et une fois attrapé, ce Roi des Rats, il le gardait là, dans leur cachot. Tous les rats sont venus déclarer :

- Grâce ! C'est notre roi que vous détenez là. Libérez-le.

- Ah non, dit Chassieux ! Ma bague-d'Or-magique est introuvable. Je ne l'ai plus. Tant que je ne l'aurai pas, je ne libérerai pas votre Roi des Rats. Vous n'aurez pas votre roi, il sera mangé par mon chat, il lui servira de repas aujourd'hui. Allez, tout de suite, chercher ma bague, et je relâcherai votre roi.

42. Branle-bas général pour trouver la bague. Les rats sont allés inspecter tous les

¹⁷⁴ Mot à mot « ils l'avaient pris au point mort », métaphore automobile empruntée au français.

amin'ny folo, lanim-balavo, tömbatömbaka. Nandranga ilay faha sivy ambin'ny fôlo, nisy i Perabôlamenamahefa i eky.

43.Azon'i Môteny, alin'iñy izy, nilaza izy :

- Zaho Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry mangataka Bakoperimy, ano misy aviöño eto hitsahako aña aam-pitany, amin'ny tanin'i Môteny.

Nisy aviöño tönga teo miaraka amin'ny *pilote*, satria Môteny tsy raha ôlo pilote izy fö raha ôlo manaña zavatra fangatahaña azy foaña, amin'ny Perabôlamenamahefa i.

44.Nidavoko tamin'izay ilay aviöño, lasaña nitsaka tañy izy. Izy avy añaambo arô efa mitöka tany ijedañan'ny aviöño io.

- Zaho i Môteny ampanômpolahin'Andriamaniry mangataka Bakoperimy ano hisy tany ijedañan" aviöño tô aroy aña, ho izy.

Nazava ritry tarô garan'aviöño. Nijedaña teo izy.

45.Ka natao, badradrâka Indriampôdimena tañy, tsy hita koa i Môteny io. Ilay Perabôlamenamahefa efa azony.

46.Ka i koa nañan'iñy, narian'ny zalahy i viavy saiky hamorery azy io fö :

- Satria viavy raha misy ho izy, hizaha viavy hafa eky izaho fö, ariako io, ho izy, hamono, ho izy.

Ka nariany. Ka natao, i Môteny, efa kalazalahy fö manaña vôle izy. Randriambe ny añaarany.

47.Ka izeny momba ilay fijöñaña io. Misy ôlo ambitan'ny fijöñaña, misy ôlo tsy ambitan'ny fijöñaña. Ka iñy ataony ke, aza atao eky mijôñojôño herin'iñy, izikoa amin'ny ôlo tsy ambitany tsy azo atao. Amin'ny ôlo ambitany, mety anoñy. Ary iñy fandaharan'ilay fijöñaña.

meubles de la maison, et ils ont percé jusqu'à dix-huit malles. Toutes grignotées par les rats ! Toutes percées ! Quand ils ont attaqué la dix-neuvième, voilà que la Bague-d'Or-Magique était dedans.

43. Chassieux a repris la Bague-d'Or-Magique. Cette nuit même, il déclare :

- Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy qu'on avion vienne me chercher pour m'emmener outre-mer, dans mon pays.

Un avion arriva, avec un pilote, parce que Chassieux n'était pas pilote lui-même, simplement il avait ce qu'il fallait pour en demander un : il avait la Bague-d'Or-Magique.

44. L'avion décolla, et partit pour l'outre-mer. Arrivé là-haut, Chassieux invoqua la Bague-d'Or-Magique pour trouver l'endroit où l'on devait se poser.

- Moi, Chassieux, fidèle serviteur de Dieu, je demande à Bakoperimy que se présente un terrain où l'on puisse se poser.

Un terrain d'aviation se présenta au grand jour. L'avion s'y posa.

45. Alors, Sire-Moineau-Rouge-de-Plumage était médusé. Disparu, le Chassieux ! avait retrouvé sa Bague-d'Or-Magique...

46. Par la suite, Chassieux a congédié la femme qui avait failli le perdre.

- Parce que des femmes, dit-il, il y en a. Je vais en chercher une autre. Celle-là, je renvoie. Elle a failli me tuer.

Il l'a renvoyée. Et dès ce moment, Chassieux est devenu célèbre, à cause de son argent. On l'appelait Grand-Seigneur.

47. C'était l'histoire de l'isolement. Il est des gens à qui l'isolement porte chance, d'autres non. Donc, prenez garde de ne pas vous isoler comme ça, si vous n'êtes pas de ceux à qui cela réussit. Celui à qui cela peut réussir, qu'il le fasse. C'est la loi de l'isolement.

Annexe IV : « Lebokahely » (Petit-Lépreux), Angano 9.

1. Ke nisy zaiñy ilay Bokahely a..., vanalöhany edy malöha.

2. Nisy koa zaiñy Randriambe talöha. Randriambe talöha manaña zanaka tsara ... ! Marobe ny ampanjengy viavy.

3. Manjengy i viavy io, tsara io... ! Faravavihely ny teña añarany. Ke i Faravavihely io, zingen'ôloño mandalo, tsy mifidy i koa fa manjengy izy i. Tsy mandeha ilay viavy.

4. Ke asa indraiky amin'ilay zalahy ilay Bokahely :

- Mbö handeha izingeky indraiky, ho izy, i viavy tsarabe Faravavihely, ho izy, io.

5. Nandeha tañy izy. Izy nandeha tañy iñy.

- A..., zaho, ho izy, ameonareo asa, ho izy mivölaña i Randriambe.
- E, ny asa, ho izy Randriambe, misy, ho izy.
- Ino ny asa, ny hataoko ?
- Anao, ho izy, mañamy haniñy lambo, ho izy.

6. Ka name haniñy lambo ingahy, nijôño añaty ala. Izy mijôño... ! añaty ala. Izy mijôño añaty ala, tañy izy, hatra amin'ny gony aby ataon'ingahy amin'izaiñy lambanazy gony. Ke nataony lambanazy gony i tañy izy.

7. Teteky izy io vezivezy izy mandeha ake amin'ny zanak'i Randriambe. Nizingen'izy io teteky, nandeha.

8. Nandeha ilay Bokahely, sasak'aliñy izy mandeha amy viavy i. Izy töngä ake ampisehan'ilay viavy. Miseky izy, avy miseky izy mandeha mandry amy viavy io. Ke teteky izy io fantatr'izareo izy io vadin'i viavy io.

1. Tout d'abord, il y avait un Petit-Lépreux.

2. Et il y avait aussi un Grand-Seigneur d'autrefois. Et ce Grand-Seigneur avait des filles très belles. Beaucoup d'hommes venaient demander ses filles en mariage.

3. On venait demander en mariage la plus belle, qui s'appelait Petite-Benjamine. C'était son vrai nom. Cette Petite-Benjamine, tous les hommes qui passaient la demandaient, tous sans exception. Mais jamais elle n'acceptait.

4. Une fois, on ne sait comment, Petit-Lépreux se décide :

- Moi aussi je vais aller demander cette belle Petite-Benjamine là.

5. Il y est allé. Une fois arrivé, il s'adresse à Grand-Seigneur :

- Donne-moi du travail.

- Oui, dit Grand-Seigneur, du travail, il y en a.

- Quel travail me feras-tu faire ?

- Toi, tu donneras la nourriture aux cochons.

6. Alors, il donnait la nourriture aux cochons. Il vivait solitaire, au fond de la forêt... Et il est demeuré solitaire au fond de la forêt, longtemps, longtemps..., tellement délaissé que pour tout vêtement il n'avait qu'un sac de jute, oui pour tout vêtement un sac de jute.

7. Et après un certain temps, il a commencé à tourner du côté de chez la fille de Grand-Seigneur. Il l'a courtisée, et finalement elle a accepté.

8. Et comme la fille avait accepté, une fois, au milieu de la nuit, il est allé chez elle. Et là, la fille l'a lavé. Une fois lavé, et fort bien lavé, il a couché avec elle. Mais après un certain temps, on a fini par savoir qu'il était l'amant de cette fille.

9. Grand-Seigneur se dit :

9.-Ô, ho izy, Randriambe mampalahelo zaho, ho izy, ke lay ôlo ampiasa anahy, ho izy, manjengy zanako, ho izy, tsy ôlo vantaumbantaña, ho izy, fô ôlo Bokahely mañano raha karahan'io. Io, ho izy, zalà, mampalahelo zaho e, ho izy !

10.Take, ho izy, nisy ôlo manankariaña be, ho izy, mandalo ake, ho izy, manjengy azy, tsy mandeha izy, ho izy. Ôlo... ! Bokahely karahan'io indraiky, ho izy, andihanaña, mampalahelo e ! Ataoko foaña raha hevity hamono izy io, ho izy.

11.Tabe, indraiky andro izy io, izy Talañôlobe indraiky lalahibe, valilahin'i ilay zalahy Bokahely i.

- Tariharelao mandeha añaty ala izy io, ho izy Randriambe.

12.Tariharelao mandeha añaty ala. Nivölaña indraiky ny viavy :

- Anao izaiñy kony hivinonjarelao e ! Mañahia raha anà.
- Ie, ho izy, ilay Bokahely.

Tariharelao.

- Atsika valilahy andeha añaty ala e !

13.Nandeha izy. (Ary izy amin'nio mböla boka foaña.) Añy, mandeha añaty ala be, añaty ala veloño añy, tariharelao amy tany misy kaka izy. Angidingidin'ala... ! Tönga tañy. Homba tañy izy.

- Anao valilahy, ho izy, hoy zare, mandehana amin'ny tanety raiky rôho, zahay homba akatoho e !

14.Ary zare io indraiky mandeha mizaha tintely izaiñy. Take izy nandeha tamin'ny ala i tarô, fanjôko i tany misy fösa... ! zany, misy fösa zaiñy tany andihanayan. Ke nandeha izy nadeha, zahany, nañodidiñy jiaby take hatra amin'ny kakazo madiniky jiaby efa lanin'ny fösa ireo, tsy misy raha tavela izy

- Ah, c'est une chose qui m'attriste ! Voilà que c'est mon ouvrier qui a courtisé ma fille ! Pas quelqu'un de présentable, non, mais cette espèce de Petit-Lépreux ! Comme c'est triste...¹⁷⁵

10. Il y a eu des gens si riches, qui sont passés, et qui l'ont demandée, et elle les a refusés. Et quand c'est cette vilaine espèce de Petit-Lépreux, dit-il, elle accepte ! Comme c'est triste ! Je ferai tout pour le faire disparaître.

11. Et un jour, il parle au Grand-Aîné, au beau-frère de Petit-Lépreux. Grand-Seigneur lui dit :

- Emmène-le dans la forêt.

12. Donc, ils l'ont emmené dans la forêt. Mais sa femme lui avait dit :

- Toi, ils vont essayer de te tuer, sois prudent.
- Oui, dit Petit-Lépreux.

Ils l'ont emmené.

- Beau-frère, allons en forêt.

13. Il partent donc (et lui, il était toujours lépreux¹⁷⁶), ils l'emmènent dans une grande forêt, une forêt vierge, un endroit où il y avait des bêtes féroces. Et ils arrivent en plein milieu de la forêt. Une fois arrivés là, ils lui disent :

- Toi, beau-frère, passe sur cette montagne, et nous, nous allons passer par ici.

14. Et ils étaient partis pour récolter du miel. En parcourant la forêt, Petit-Lépreux tombe dans un endroit où il y avait des genettes, mais des genettes ! C'était plein de genettes. Et en regardant aux alentours, il voit que les genettes avaient tout dévasté, jusqu'aux petits arbres, il n'en restait rien, tout était dévoré. Rien !

¹⁷⁵ On notera que le Grand-Seigneur du conte ne paraît même pas songer qu'il pourrait interdire à sa fille cette liaison mal assortie. Faut-il en tirer des conclusions sur la liberté des filles dans la coutume *Betsimisaraka* ?

¹⁷⁶ Précision nécessaire, car dans d'autres contes analogues, le mari n'est qu'en apparence un misérable déshérité, et quand l'occasion se présente il se révèle bel homme séduisant. Notre conte aurait très bien pu bifurquer dans cette direction au moment où Petite-Benjamine lave son amant : à ce moment sa peau de lépreux aurait pu se détacher, et il aurait pu apparaître dans toute sa beauté... Mais ici le héros reste lépreux.

tsy raha kakazo maventy fanaoko hoaniñy. [...]

15. Ke homby tamin'ny vôdy kakazobe geda, homby tamin'i, avy i fösa aby ire avy tönga te. E, nañaniky lehy ôloño, an-teñanteñany kakazo io taény izy, i kakazo be fatiary io, nañaniky taény izy.

16. E ! Nанин'и fösa ire, nibidôko tsarabe tañ'efany izy. Ke i fösa ireo mañaniky iñy i koa fa töngä ake, iföhiny. Nañaniky koa araiky töngä ake, iföhiny.

17. Nañaniky koa araiky töngä ake, iföhiny, nañaniky koa araiky töngä ake, iföhiny, bôraka aliñy foaña ny andro, mböla mamango foaña ilay zalahy mamioko. Avy teo, bôraka kiaka foaña ny andro, mböla mamango foaña ilay zalahy mamioko foaña.

18. Bôraka nisasaka i kakazobe io amy fösa maty, efa niavôtro foaña, efa mivônto teñan'i zalahy i aila mamioko i fösa io, bôraka efa aliñy anron'io efa diavin'izy avy añefany ake i fösa ire niavôtro matiny.

19. Take efa voan-ti-hihinaña eky ilay zalahy, efa vitsivitsy tavela amin'ny fösa ire. Izy niandra hely nañan'io iñy, hitany tintelyake io marin y azy ambôny helin'i talandöhanaazy.

20. Ehë, efa tsy navavy eky izy nandrâhabe fö, raha afa nalaka eky foaña izy amin'ny tintely i. Nihinaña malöha avy ake eky elaela izy, a mböla avy koa ny sasany amin'ny fösa i, mböla mamioko izy, teteky tsisy eky fösa ireñy natiny, nandrôroño eky izy, töngany arô.

21. Nindôsiny tan-tanàña andro efa naiziñiziñy tamin'ny aliñy, [ôlo efa hoandry,] efa nisasak'aliñy ny andro avy ake izy töngä. Ary ny viavy an-tanàña ake mitomañy foaña io mikonty azy ho faty.

22. Avy teo, töngä teo, nikonkoñiny ilay traño.

- Zôvy moa zaiñy, ho izy, ny viavy ?

Arbustes, herbes, tout avait été saccagé par les genettes¹⁷⁷. [...]

15. Et comme il arrivait au pied d'un grand arbre, tout d'un coup, voilà les genettes ! Notre homme grimpe sur l'arbre, et c'était un arbre énorme... il grimpe dessus.
16. Eh bien, les genettes sont montées aussi, tandis que lui, il restait assis sur la fourche. Et au fur et à mesure que les genettes grimpaiient et qu'elles arrivaient à sa portée, il les tapait l'une après l'autre.
17. En voilà une qui monte ; à peine arrivée, il la frappe. En voilà une autre qui monte ; à peine arrivée, il la frappe. Et ainsi jusqu'à la nuit, sans interruption, il continue à taper, à frapper. Et quand le matin arrive, il continue encore à taper, à frapper...
18. Finalement les cadavres des genettes tuées arrivaient jusqu'au milieu du tronc du grand arbre, entassés les uns sur les autres. Ah, il était fatigué, notre homme, il souffrait de son bras enflé à force de frapper sur les genettes. Il a continué jusqu'à la tombée de la nuit. Les cadavres s'entassaient jusqu'à ce qu'il puisse poser le pied dessus...
19. Alors, le jeune homme finit par avoir faim, et il restait encore un certain nombre de genettes. En levant les yeux, il voit une ruche tout près de sa tête.
20. Bon, il n'hésite plus. Il cueille le miel, qui était dedans. Tout en mangeant du miel, il ne s'arrêtait pas de frapper sur les genettes qui venaient l'attaquer. Quelque temps après, il n'en restait plus : il les avait toutes tuées. Alors il est descendu. Il a emporté avec lui deux genettes.
21. Il les a emportées au village. Quand il est parti il faisait déjà un peu sombre, [c'était l'heure où les gens allaient se coucher,] si bien qu'il est arrivé au village au milieu de la nuit. Et la femme, au village, pleurait, elle le croyait déjà mort.
22. Il arrive. Il frappe à la porte.
- Qui est là ? dit la femme.

¹⁷⁷ La genette est un petit carnivore, en réalité peu dangereux pour l'homme, et en tout cas bien incapable de s'attaquer à des arbres ! Mais il s'agit ici de la Bête fauve de la forêt, une Bête de légende, qui n'a plus grand-chose de commun avec la vraie genette mangeuse de poulets.

- E, zaho e !
- Anà izy ake zaiñy ake ?
- E e, zaho e !

23.Nisokafin'ilay viavy traño iñy, voasökatra, niditry.

- Oa ! Zaiñy izy, mböla valilahy avy zaiñy e !
- E e !
- Mböla veloño ihany izy.
- Ha zalahy !

24.Natao izy io e ! Homby teo, ehë, namboahaña sakafô, nihinaña ake nandraindraiñy.

- E ! Zaho iñy a valilahy, ho izy ilay zalahy, saiky ivinonareo fö, tsy naty e !
Zaho mböla zaho tö. Ke zaho natölakinareo takañy, tö raha azoko takañy.

25.Nitarihany ôlo tany misy i fösa i, zahaña fö, amboambon'ikakazo i eky akañy i tany niazon'i fösa ireo matiny, miavôto avy avy ambodiny zisiky an-tendrony.

26.Ake homa tandro hafa koa indraiky zareo io, tsiefaefan'io koa ; hindôsinjareo handeha amy tany misy ranomanisñy koa, handeha amy nôsy, handeha halaka laoko zaiñy.

- Ke atsika handeha... (Nôsin'i fidolavany zana-Jañahary zaiñy.) Atsika handeha akañy, zay misy laoko e !

27.Nivölaña ilay viavy.

- Anao aza mandeha fö anao ho faty e ! Anao io hivinonjare añy.
- E ! Zaho handeha foaña, ho izy, aiza andrahabe ho faty, ho izy, handeha fö zaho, ho izy.
- Handeha anà ?
- E e !

28.Nandeha foaña izy, nandeha koa zare nandray lakaña, nandeha, nandeha,

- C'est moi.

- C'est bien toi ?

- Oui, c'est bien moi.

23. La femme ouvre la porte. Une fois la porte ouverte, il entre.

- Oh ! C'est beau-frère qui arrive là ?
- Oui, c'est bien lui, il n'es pas mort.
- Non ? Non ?
- Il est toujours bien vivant.
- Oh ça alors !

24. Et alors, le matin, on lui donne à manger.

- Eh bien, oui, beaux-frères ! Vous avez voulu me faire disparaître, mais vous n'avez pas réussi à me tuer ! Je suis toujours là : Et lorsque vous avez voulu me perdre, venez voir ce que j'ai eu là-bas !
- Il a conduit les gens de l'endroit où il avait les genettes. Alors on a pu voir le tas de corps de genettes gisant au pied de l'arbre les unes sur les autres, jusqu'au sommet de l'arbre.
- Une autre fois, comme ils n'étaient pas satisfait de leur premier coup, ils l'ont emmené en mer, dans un îlot, pour chercher des poissons. C'était ce qu'ils disaient...
- Allons là-bas... (Et c'était l'îlot où les fils de Dieu venaient jouer.). Allons là-bas, il y a beaucoup de poissons.
- La femme le met en garde :
- N'y va pas, tu y mourrais, ils veulent te tuer.
- Mais si, je vais y aller, tu crois vraiment que je vais mourir ! Il faut que j'y aille.
- Tu y vas ?
- Oui.
- Et il y est allé quand même .Ils sont partis en pirogue, et ils ont avancé, jusqu'à ce

nandeha baraka zisiky tañy.

- Atsika andrahabe fô, töngä atsika e ! Anao valilahy akà aña aila akañy fary atsimo aña, zahay fary atô.

Ary lakaña aminjare ake.

29. Ke ilay valilahiny io hoatra taila, ilay Bokahely i izy ka fô tañila tañy izy, ehë, nilahösanjare ilay Bokahely, nitavela tamy nôsy io tarô.

30. Take izy avy tañy, nizahany lakaña efa mañeriñery, efa tsy hay tsarabe izy ôloño arô an-dakaña arô.

- E ! Maty zaho e, ho izy, ilay Bokahely, nilahösanjare zaho.

31. Avy teo, nitomañy ilay Bokahely nitomañy izy, nitomañy izy, nitomañy izy. Reñin'i zana-Jañahary andeha hidöla amy tany fidolavajare io.

32.-Ino moa zaiñy, hoy zana-Jañahary io ?

- E ! Misy ôlo mitomañy akao e.
- Ôloño ino handeha ake, i,o raha andihan'an'ôloño ake, zôvy hahasahy haha-fantatra handeha ake tany fidolavantsika, zôvy ôlo hahafantatra handeha ake ? Ake tsy afak'ôloño ake.
- E ! Zaiñy akà ôloño foaña zaiñy e !

33. Nandeha takañy.

- Andeha zahà zaiñy, Kotolahifasaiñy.

Nandeha takañy i Kötolahifasaiñy.

- E ! Zaiñy akà kony ôloño e !
- Raha ôloño mañino ? Asay mangiñy eky zaiñy alà ake i ôloño zaiñy.
- 34. Avy te :
- Anà zaiñy mangiñy, fô ake tany fidolavan-jaza, anao mialà akeo e !
- Zaho tô tsy satriky mandeha ake fô nariany ry valilahy zaho e !

qu'ils arrivent là-bas :

- Nous allons nous répartir, maintenant que nous sommes arrivés. Toi, beau-frère, tu iras du côté du sud, et nous de l'autre côté...
- Oui.

Et leur pirogue était restée là.

29. Les beaux-frères étaient partis ensemble, et Petit-Lépreux de l'autre côté. Ils ont abandonné Petit-Lépreux sur l'îlot.

30. Lorsqu'il est revenu, il a vu la pirogue qui était loin, loin... On ne voyait même plus très bien les gens dedans.

- Je suis mort, se dit Petit-Lépreux, ils m'ont abandonné.
- 31. Alors Petit-Lépreux s'est mis à pleurer, à pleurer. Et les fils de Dieu qui allaient jouer à l'endroit habituel de leurs jeux l'ont entendu.

32. Les fils de Dieu se demandent :

- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est quelqu'un qui pleure.
- Quel homme a pu venir jusqu'ici, et pourquoi est-ce qu'il serait venu ici ? Qui est-ce qui oserait pénétrer à l'endroit de nos jeux ? Qui est-ce qui saurait venir jusqu'ici ? Non, ici, personne ne connaît.
- Mais si ! Mais si ! C'est un homme.

33. Ils y vont.

- Va donc voir, Petit-Coursier¹⁷⁸ !

Petit-Coursier y va.

- Mais oui, c'est bien un homme.
- Et quel genre d'homme ? Dis-lui de se taire et enlève-le de là.

34. Une fois transporté là, [Dieu l'interroge] :

¹⁷⁸ C'est le petit esclave des fils de Dieu, qu'ils envoient faire leurs commissions porter leurs messages.

35. Ke natao :

- Izy io narian'iry valilahiny izaiñy izy akà fö, tsy satriny zaiñy handeha akao e !
- Zahavo ke zodizodin'ôlo avy akañy kale andeha hizodizody ake amin'ny tany fidolavan-janako io, mampalahelo zaho raha mañan'izaiñy, asay mieñiñy izy amy tañy anazy zaiñy.

36. Ake nasainy nieñiñy izy amin'io zaiñy ; nahay nifeñy foaña izy.

- Zaho, ho iay, ho faty aketo, ho izy, kale mampalahelo zaho, zaho, ho izy, ariaña aketo, ho izy, kale tany tsary nidiran'ôlo, ho izy, ariaña aketo, ho izy, mampalahelo zaho e !

37.-E izikoa mañan'izaiñy, ho izy k'i Zañahary io, anao mangiñy fö, ino mö mahery mampitomañy anà ?

- E ! Zaho zaiñy ti-hihinaña.

38. Namin-kaniñy izy, teteky izy voky hely i haniñy iñy nitomañy koa izy, nitomañy koa izy, nitomañy e !

- Oa ! Mböla i ôlo iñy koa nitomañy zaiñy ?
- E, mb<ôla izy foaña kony e !
- Ino koa raha mampalahelo anao zaiñy akà ?
- Ehë, mampalahelo zaho tô kony, amba daradarà hely andriaña aby e ! Tsisy mampalahelo zaho e !
- Take izikoa mañan'izaiñy, atero añy darà tô.

39. Nateriñy aminazy darà i. Ke nahazo darà niforipority hely take i. Teteky namavatra koa izy nitomañy, nitomañy koa izy, nitomañy koa izy.

- E, mböla i ôlo iñy foaña kony mitomañy zaiñy ?
- Ino koa mampalahelo anao ?

- Tu n'as rien à dire ! Ici, c'est l'endroit réservé aux jeux de mes enfants. Va-t'en d'ici !

- Mais je ne suis pas venu ici de mon propre gré. J'ai été abandonné ici par mes beaux-frères.

35. Alors :

- Ah il dit qu'il a été abandonné par ses beaux-frères. Il n'est pas venu de son propre gré.
- Examinez bien si ce n'est pas un vagabond, qui vient ici vagabonder à l'endroit réservé aux jeux de mes enfants, une chose bien attristante pour moi : jamais personne ne s'y était introduit. Il faut qu'il arrête ses larmes.

36. On lui a ordonné de cesser de pleurer, mais lui, il pleurait de plus belle.

- Moi, je vais mourir ici, voilà ce qui m'afflige. On m'a abandonné ici, dans cet endroit où personne ne pénètre jamais. On m'a abandonné ici ! Comme je suis triste...

37. - Si c'est seulement pour ça, que tu pleures, dit Dieu, tais-toi. Ou bien y a-t-il autre chose qui te fait pleurer ?

- Oui, j'ai faim.

38. On lui donne à manger. Au bout d'un moment, alors qu'il était un peu rassasié, il se remet encore à pleurer.

- Oh ! C'est encore lui.

- Qu'est-ce qui t'attriste encore maintenant ?

- Ce qui m'attriste ? Donnez-moi au moins un drap pour dormir, si je l'ai, rien ne m'attristera plus.

- Si c'est comme ça, donnez-lui un drap.

39. On lui apporte un drap. Dès qu'il a le drap, il se blottit un moment dedans, et puis il se remet à pleurer encore davantage.

- Oh ! C'est encore cet homme qui pleure, là ?

- Qu'est-ce qui t'attriste encore ?

40.-E ! Zaho, ho izy, ambara traño örañ'andro diladila, ho izy, ke trañotraño hely hidöhaña, lampm-bato foaña aketo, mampalahelo zaho e !

- E ! Izikoa karahan-jeñy alefaso añy traño hely i.

Nalefa tañy traño. Avy ake nandeha koa izy i Zañahary nandeha takañy.

41.I koa lasaña hely Zañahary i, nitomañy koa izy, namavatra nitomañy koa, nitomañy, nitomañy.

- Oa, mböla i ôlo iñy koa mitomañy, zaiñy ?

- E, mböla izy foaña kony e !

- Ino koa raha mampitomañy anà ?

42.-Ehë, mampalahelo zaho tô, ho izy, diako tô avy tañy andeha hitady, ho izy, kale ho faty foaña aketo, ho izy, raha nitadiaviña, ho izy, diaña, ho izy, kale avy akeo ndraiky ho faty foaña aketo, amba raha hely tô na ariary, ho izy, tsy azo mampalahelo zaho, ho izy, e !

- E, izikoa mañan'izaiñy, ho izy, ame völa añy i ôloño i.

40. – Eh bien, je n'ai même pas une maison pour m'abriter, par ces pluies diluvienues, rien qu'en semblant d'abri dans les rochers, voilà ce qui m'attriste.

- Bon, si c'est comme ça, envoyez-lui une maison.

On lui a envoyé une maison. Ensuite, Dieu est reparti.

41. A peine Dieu était-il parti, voilà qu'il se remet encore à pleurer, à pleurer, à pleurer de plus en plus fort.

- Oh ! C'est encore cet homme qui pleure ?

- Oui, c'est encore lui.

- Qu'est-ce qui te fait pleurer encore ?

42. – Ce qui m'attriste, oui, c'est que je suis parti de chez moi pour chercher fortune, et voilà que je vais mourir ici, alors que j'étais parti chercher fortune. Je vois bien que je vais mourir sans rien gagner même une piastre, dit-il, ça me peine vraiment.

Si c'est comme ça donnez-lui de l'argent.

43. Nameñy völa iz, mahafa-pô azy völa azony. Ke i koa fa nahazo izy io izy :

- Anao, mangiñy eky e !
- Ià, ho izy.

44. Ke teteky izy, nitomañy koa izy, nitomañy koa izy.

- Ino koa raha mampitomañy anà ?
- E, zaho, ho izy, nitady zaho, ho izy, nahazo, ho izy, ke zaho indraiky, ho izy, mampalahelo zaho i völa azoko ireto, ho izy, hatra amy traño azoko, ho izy ; mampalahelo zaho, ho izy, hibidôko aketo, ho izy, zalahy amin'ny taninare tô, ho izy, amenare lakaña zaho hitsahako e !

45. Namianjare lakaña izy.

- Atero izy e, Kotolahifasaiñy !

Nateriñy nôdy izy. Nahazo izy tamin'ny fitadiavaña, lombolombony nihin'i Randriambe nihinazy, izy avy takañy nanjary.

46. Ke izay ny naniny kale, vita ny raharaha e !

Misaotra betsaka.

43. On lui a donné de l'argent, et il était bien content. Et une fois qu'il a obtenu ce qu'il voulait :

- Maintenant, reste tranquille.
- Oui.

44. Mais un moment après, il pleurait encore, il pleurait, pleurait...

- Qu'est-ce qui te fait encore pleurer ?

Il répond :

- C'est vrai, j'ai cherché fortune, et je l'ai trouvée¹⁷⁹, mais ce qui me peine malgré cet argent que j'ai, malgré cette maison que j'ai, c'est de rester ici sur votre terre. Donnez-moi une pirogue pour passer de l'autre côté.

45. Ils ont donné une pirogue.

- Ramène-le là-bas, Petit-Coursier !

On l'a ramené chez lui. Il avait bien gagné dans ses entreprises : il avait eu plus que Grand-Seigneur lui-même, il était revenu au pays, riche.

46. Et voilà comment cette affaire s'est terminée !

Je vous remercie beaucoup.

¹⁷⁹ On notera que le héros ne demande même pas à Dieu de la guérir de sa lèpre. Seule la quête de la fortune intéresse ici le conteur.

Annexe V : « Faravavy zanak'i Randriambe narian-dry zôkiny » (Benjamine fille de Grand-Seigneur perdue par ses sœurs), Angano 33.

1.Ka izy izeny, hony, nisy zanaka Randriambe izeny. Ireo zanaka Randriambe izeny, misy telo vavy izeny zareo io. Ka indray andro izeny, hony, zareo handeha hiala-drô.

2.Zareo handeha hiala-drô io, hizaha ilay farany tsara aminjareo izeny, aïfontanianjare ôlo. Ka nandeha izeny, hono, zareo, nandeha, nandeha. Ireo nandeha iñy, töngä talöhalöha, sendra lalahy nifira, maromaro karahan'io. Velom-panontaniaña eky zareo.

- Irô anareo mifira irô ! Izôvy eky ny tsaratsara aminay telo vavy tôy e ?

Nivôlaña ilay ôlo mifira irô :

- *Tsara, ho izy, Talañôlo, ho izy,*
- Tsara Fañivoivo, ho izy,*
- Tsisy manahitry Faravavihely e, ho izy !*

3.I koa karahan'io iñy, reñinjareo iñy, efa nandeha eky e, nandeha. Töngä talöhalöha, sendra ôlo hañôro ireñy koa zareo. Velom-panontaniaña :

- Irô nareo mañôro irô, hoy zareo ! Izôvy eky tsaratsara aminay telovavy tôy e !
- *Tsara, ho izy, Talañôlo, ho izy,*

1. Et voici donc : il était une fois, à ce qu'on dit, les filles d'un certain Grand-Seigneur. Et ces filles de Grand-Seigneur, elles étaient trois. Et un jour, elles sont allées ensemble chercher des brèdes.¹⁸⁰
2. Et tout en allant chercher des brèdes, elles voulaient découvrir, en interrogeant les gens, laquelle d'entre elles était la plus belle. Donc, elles sont parties, à ce qu'on dit, et elles ont marché, marché, marché... Elles ont déjà pas mal avancé, et voilà qu'elles rencontrent des hommes en train de défricher, plusieurs hommes qui étaient là. Aussitôt, elles leur demandent :
- Ô vous qui défrichez l'essart, dites-nous : de nous trois, laquelle est la plus belle ?

Et ils répondent, les essarteurs :

Elle est bien belle, Première-Née, disent-ils,

Elle est bien belle, Cadette, disent-ils,

Mais aucune ne l'emporte sur Petite-Benjamine !¹⁸¹

3. Alors, Ayant entendu cela, elles ont marché encore, elles ont marché... Ayant avancé un peu plus, voilà qu'elles rencontrent des gens qui allaient mettre le feu à leur essart. Aussitôt, elles leur demandent :
- Ô vous qui brûlez l'essart, dites-nous : de nous trois, laquelle est la plus belle ?

Elle est bien belle, Première-Née, disent-ils,

¹⁸⁰ Ici, des brèdes sauvages, diverses plantes de la brousse ou de la forêt, dont les feuilles, les bourgeons, ou fleurs entrent dans le bouillon qui accompagne le riz.

¹⁸¹ Chanté.

Tsara Fañivoivo, ho izy,

Tsisy manahitry Faravavihely e !

4.I koa karahan'io, reñinjareo tsaratsara Faravavihely io, niborianjareo viron-dôhany, nisoranjareo fôtaka. Nandeha, nandeha zareo. Tönga talöhälöha, sendra ôlo namboly. Velom-pañontaniaña koa zareo :

- Irô anareo mifira irô ! Izôvy eky ny tsaratsara aminay telo vavy tôy e ?

Nivôlaña ilay ôlo mifira irô :

- *Tsara, ho izy, Talañolo, ho izy,*

Tsara Fañivoivo, ho izy,

Tsisy manahitry Faravavihely !

5.Ka nandeha, nandeha, nandeha. Zareo tönga talöhälöha, hony, sendra i voangin-dRakakabe izeny. Ka nifañioa, hony, zareo, hihalaka i voangy iñy. Nasaiñy izeny i Talañolo.

- Andà Talañolo anà mañaniky i voangy io !

- Mmoà, ho izy Talañolo. Izaho tô kony misy Fañivoivo eky, izaho asainareo ! Andà Fañivoivo.

Nasaiñy Fañivoivo.

- Mmoà, ho izy Fañivoivo. Izaho tô kony raha misy Faravavy eky, izaho asainareo ! Andà Faravavy !

Nasaiñy Faravavy.

- Tsy töngako, ho izy Faravavy.

- Indiana anà, vinonay e !

- Tsy töngako io, zôky.

6.Zahaña, niserenjareo foaña i Faravavihely iñy, tafañaniky tamin'i voangy iñy. Izy nañaniky iñy, mivôlaña izy :

- Itô alaiñy, zôky ?

Elle est bien belle, Cadette, disent-ils,

Mais aucune ne l'emporte sur Petite-Benjamine !

4. Alors, ayant entendu que c'était Petite-Benjamine la plus belle, elles lui ont rasé les cheveux, et elles l'ont couverte de boue. Elles ont marché, marché... Avançant encore un peu, voilà qu'elles rencontrent de gens qui semaient . Aussitôt, elles leur demandent :

- Ô vous qui semez, dites-nous : de nous trois, laquelle est la plus belle ?

Elle est bien belle, Première-Née, disent-ils,

Elle est bien belle, Cadette, disent-ils,

Mais aucune ne l'emporte sur Petite-Benjamine !

5. Et puis, elles ont marché, marché, marché... Ayant avancé un peu à ce qu'on dit, voilà qu'elles trouvent le citronnier de Grand-Monstre. Alors, elles entreprennent de cueillir les citrons. On commissionne d'abord Première-Née :

- Vas-y, Première-Née, monte sur l'arbre !

- Fi donc, dit Première-Née ! J'ai une Cadette, et c'est moi que vous commissionnez ! A Cadette de monter !

- Fi donc, dit Cadette ! J'ai une Benjamine, et c'est moi que vous commissionnez ! A Benjamine de monter !

On commissionne Benjamine.

- Je ne peux pas, dit Benjamine.

- Vas-y ou bien on te tue !

- Mais je ne peux pas, grandes sœurs !

6. Alors, voyez-vous, elles ont forcé Petite-Benjamine à monter dans le citronnier. Ne fois là-haut, elle demande :

- Celui-ci, faut-il le prendre, grandes sœurs ?

- Oui, lui disent ses sœurs.

¹⁸² Le conteur fait réponse de plus en plus bas, imitant la voix des sœurs qui s'éloignent.

- Ie, ho izy, zy zôkiny ireñy.

I zaza iñy, mañano : « Itô alaiky » iñy, nilefa zareo amin’io iñy.

- Itô alaiñy, zôky ?

- Ie !

- Itô alaiñy, zôky ?

- Ie !

- Itô alaiñy, zôky ?

- Ie !

7. Ambaraka zareo fa milefa... ! tañy, milefa alaviry be tañy, i fö naniny.

- Itô alaiñy, zôky ?

- Ie !

8. Farany tsy reñiny eky mañano : « Itô alaiñy » fö. Ka ela, avy tañy nivovoko Kakabe navy tañy, vo... ! vo... ! tönga teo.

- Izovy mangalatra voangy anahy io ?

- Izaho, ho izy zaza iñy.

- Miroröña fö hohaniky, ho izy.

- E, izaho, ho izy, atahörako i vôlovôlo benao io.

- Fafafafâ vôlovôlo, fafafafâ vôlovôlo !

9. Nihintsaña izany vôlovôlon’i kakabe. Ary angôfon’i kaka iñy izeny hony efa jilajila lavabe, ary sômotro amin’izay efa karaha ino !

- Miroröña eky anao hohaniky.

- Atahörako i angôfo benao io, ho izy, i zaza iñy.

- Fafafafâ angôfo lava, fafafafâ angôfo lava !

Mais au moment où elle disait : « celui-ci, je le prends », elles se préparaient déjà à s’envirir.

- Celui-ci, faut-il le prendre, grandes sœurs ?

- Oui !

- Celui-ci, faut-il le prendre, grandes sœurs ?

- Oui !

- Celui-ci, faut-il le prendre, grandes sœurs ?

- Oui !¹⁸²

7. Tant et si bien qu’elles s’éloignent de plus en plus, et elles sont déjà bien loin là-bas, et elles continuent toujours pareil :

- Celui-ci, faut-il le prendre, grandes sœurs ?

- Oui !¹⁸³

8. A la fin, Benjamine questionne toujours, mais elle n’entend même plus leur réponse. Et, au bout d’un moment, voilà Grand-Monstre qui arrive. Fracas de l’ouragan, vounh, vounh... il est là !

- Qui est-ce qui me vole mes citrons ?

- C’est moi, dit la petite fille.

- Descends, que je te mange !

- Oh ! C’est que j’ai peur de tous tes grands poils, dit-elle.

- Envolés, envolés les poils, envolés, envolés les poils !

9. Les poils tombent comme feuilles mortes. Mais les griffes du Grand-Monstre qui étaient si raides, si longues..., et sa barbe, comme ça !

- Descends, que je te mange !

- Oh ! C’est que j’ai peur de tes griffes, dit-elle.

- Envolées, envolées les griffes, envolées, envolées les griffes !

¹⁸³ Presque inaudible : les grandes sœurs sont déjà loin.

Nihintsaña angôfo jiaby.

- Miroröña eky anao !
- 10.Nirôroño izeny, hony, i zaza i takañy, nirôroño, tönga tambôny tany.
- Akôry, ho izy : ino tiatianao, hohaniky anao, ho izy, vœ hotarimiko ?
- E, ho izy, i zaza io, fô izaho, ho izy, hipetraka aminao, tsy tôko ohaninao e.

Ka nipayraka aminazy izeny, hony, i zaza io. Tañy... ! tañy i zaza io.

Nañontaniaña, aiza Faravavy ?

- Ehë, izy iñy kony tsy hitanay...

Efa mikonty very aby, nizahaña tsy hita.

11.Ka farany avy takeo raha iñy, lasaña elaela mafanafana andro, ary io am-bodiny i..., amin' i kaka iñy, misy lavaka be... ! izay, izay vao misy kakazo boe izeny am-body lavaka ake, misy haramy. Ka andro nafanafana, nañaniky i zaza io, nañaniky... ! tañambo tañy. Zahaña, tönga tan-tampn'ny kakazo, ke tsinjôviny ôlo tan-tanàñan'ny papany take, fa nadiñy... ! ny sasany.

12.Niôsiky izy, nivölaéna izy :

- *Zareo indreo mañano sary mandry,*
- Zareo ndreo mañano sary mandry,*
- Narian-travaña e !*
- Ee dady e, mahamaimay ny andro ô.*

Nivölaña indraiky kakabe io :

- *Hihinan-kaniniñy a fy e !*
- Ee dady e, mahamaimay ny andrô.*

Les griffes tombent aussi comme feuilles mortes.

- Descends maintenant.
- 10. Alors la petite fille est descendue, à ce qu'on dit, elle est descendue. La voilà arrivée à terre.
- Eh bien maintenant, qu'est-ce que tu préfères : je te mange, ou bien tu seras ma fille ?
- Oh, dit la petite fille, je veux rester avec toi, il ne faut pas me manger.

Et la petite fille est restée chez le monstre. Elle y est restée longtemps. Et au village on demandait [à ses sœurs] où était passée Benjamine.

- Ah non ! Nous ne l'avons pas vue...

On la pensait perdue pour toujours ; on avait renoncé à la rechercher.

- 11. Et finalement, après cela, le jour commençait à chauffer un peu, et au pied de..., chez e monstre, il y avait une grotte profonde, avec un grand arbre à côté de la grotte, un *haramy*¹⁸⁴. Et, comme le jour commençait à chauffer, l'enfant s'est mise à grimper dans l'arbre, n'est-ce pas, elle est montée tout en haut. Et uns fois arrivée au sommet de l'arbre, voyez-vous, elle pouvait apercevoir les gens dans le village de son père ; il y en avait qui ne faisaient qu'attendre, tout tristes...
- 12. Et elle chantait, et voilà ce que son chant disait :

- *Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
- Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
- Mes sœurs m'ont abandonnées eh !*
- Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !*

Et le monstre répondait :

- Je vais manger, eh ma petite-fille !*
- Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !*

¹⁸⁴ Grand arbre du genre *Canarium*, qui fournit une résine utilisée comme encens.

13.Izay naniny. Teo foaña. Elaela nañano koa i zaza iñy. Nivölaña izy... Handeha akañy izy tsy afaka amin'ny Kakabe, mahita ôlo midöla ireñy, mivölaña izy :

- *Zareo indreo mañano sary mandry,*
- Zareo ndreo mañano sary mandry,*
- Narian-travaña e !*
- Ee dady e, mahamaimay ny andro ô.*
- *Hihinan-kaniniñy a fy e !*

(Hoy i kaka iñy.)

Ee dady e, mahamaimay ny andrô.

14..Zahaña teo i raha iñy..., i reñin'i Randriambe feony.

- Hô, ho izy, mangina dahôlo, ho izy, ny ôlo jiaby io fô misy feon-draha, ho izy, reñiky ake mañanoñano izaiñy, ho izy !

Ary hitan'i zaza io dahôlo raha jiaby ataonjareo io kele, hitany tsisy ôlo nihetsiky.

15..Zahaña, nivölaña i raha io, misy ho reñinjareo, ary tsy miöva fivolañany io :

- *Zareo indreo mañano sary mandry,*
- Zareo ndreo mañano sary mandry,*
- Narian-travaña e !*
- Ee dady e, mahamaimay ny andro ô.*
- *Hihinan-kaniniñy a fy e !*

(Hoy i kaka iñy.)

Ee dady e, mahamaimay ny andrô.

Ho izy. Zahaña :

- Hô, ho izy i Randriambe, andevo jiaby, ho izy, ôlo jiaby aketo, ho izy, mitondrasa izay raha marañitry, ho izy, na filo, na ino...

13. Et elle répétait toujours ces mêmes paroles, la jeune fille, et ainsi pendant assez longtemps. Elle disait... Elle aurait bien voulu aller au village, mais elle ne le pouvait pas, à cause du Grand-Monstre ; et en voyant les gens qui s'amusaient, elle disait :

- *Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
- Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
- Mes sœurs m'ont abandonnées eh !*
- Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !*
- *Je vais manger, eh ma petite-fille !*

(Voilà ce que disait le monstre.)

Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !

14. Alors..., après bien longtemps, Grand-Seigneur a fini par entendre ce chant.

- Oh ! Faites silence, tout le monde, dit-il, parce que j'ai l'impression d'entendre comme une musique par ici, qui fait comme ça...

Et la fille, de là-haut, elle voyait tout ce que les gens faisaient. Et elle a bien vu que tout s'arrêtait, que plus personne ne bougeait.

15. Alors, elle répétait toujours son chant, pour qu'ils l'entendent. Et elle ne changeait jamais les paroles.

- *Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
- Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
- Mes sœurs m'ont abandonnées eh !*
- Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !*
- *Je vais manger, eh ma petite-fille !*

(Voilà ce que disait le monstre.)

Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !

Alors, Grand-Seigneur a ordonné :

16.Nivôry ôlo jiaby, nandeha, nitöndra karazan-draha izay zavatra fô nahafaty. Nandeha, nandeha, nandeha, nandeha, nitandriñesiny feo anazy io. Nivôlaña i zaza io :

- *Zareo indreo mañano sary mandry,*
Zareo ndreo mañano sary mandry,
Narian-travaña e !
Ee dady e, mahamaimay ny andro ô.
- *Hihinan-kaniniñy afy e !*
Ee dady e, mahamaimay ny andrô.

17.Zahaña, ambaraka zareo efa nariny, niôsiky foaña zaza viavy iñy, nataony foaña i raha iñy. Zahaña i olo iñy takeo... Ary i basin'i Randriambe tô koa efa nifahañaña. Tönga dia nidonanjareo tifitry tañaty lavaka takao, nivoamboaña i kaka io avy takao, nivoaña avy takañy, nampianjareo fioko izay vao samby nanôto..., ny sasany nanomboko saböha..., karazan-draha zavatra fô hahafaty io koa, nitombotombohijnareo kaka i. Naty kakabe, izay vao nasaiñy nirôroño i zaza viavy iñy.

18.Zaza viavy iñy nirôroño avy takao efa naimbo kaka. Naimbo kaka i zaza viavy io. Izay vao nihentiñy nôdy. I tönga tan-tanàéna takeo nañano fety be izeny, hony, zareo io, izy tönga tan-tanàña tañy. Ilay arovavy, ilay nañary ananjy io, nariaña izeny, tsy natao zanaka Randriambe io.

19. *Angano, arira,*
Izaho ampitantara,
Anareo ampitsentsiry.

- Oh ! Vous tous, les esclaves, et vous tous, le peuple qui est ici ! Apportez-moi tout ce qui peut piquer et trancher, depuis les aiguilles, et tout le reste...
- 16. Tous se sont rassemblés, portant toute pièce de chose qui peut faire passer de vie à trépas. Ils ont marché, marché, marché... Et ils écoutaient la voix. La petite fille disait :
 - *Elles, vois-les, elles feignent de dormir,*
Elles, vois-les, elles feignent de dormir,
Mes sœurs m'ont abandonnées eh !
Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !
- *Je vais manger, eh ma petite-fille !*
Eh eh, grand-mère, le jour est bien chaud !
- 17. Alors, jusqu'à ce qu'ils arrivent tout près, on entendait toujours la petite fille qui hantait, elle chantait toujours sa chanson. Alors les gens, là... Les fusils de Grand-Seigneur étaient chargés. Sans hésiter, ils ont tiré à l'intérieur de la grotte, et le monstre a bondi hors de la grotte, il a bondi, oui, mais on s'est mis à le harceler à coups de bâtons, tout le monde s'est mis à le taper..., les uns le perçaient de leurs sagaies, les autres de..., on le perçait de tout ce qui pouvait servir à le faire passer de vie trépas. Et, une fois le monstre tué, c'est alors qu'on a pu dire à la petite fille de descendre.
- 18. Et quand la fille est descendue de là, elle était empuantie par l'odeur du monstre. Elle puait le montre, cette petite fille¹⁸⁵, une fête énorme, à ce qu'on raconte, pour célébrer son retour au village. Et les deux autres filles, celles qui l'avaient perdue, on les a rejetées, rayées du nombre des enfants de Grand-Seigneur.
- 19. *Conte, sornette,*
Moi, je ne fais que conter,
A vous de vous délecter.

¹⁸⁵ La fête se prépare sera donc en même temps un rite de purification, marquant le retour de la fille dans le monde des humains.

Annexe VI : « Mandriangödra » (Couche-dans-la-Fange), Angano 32.

1.Nisy, hony, ôloño, Randriambe, Randrimabe io tsy manaña anaka fô araiky zanany ke añaaraña zanany io Laza. Ka, añaatin'ny telopôlo taoño nivadianjareo, zay Laza teraka.

2.Taňatin'izany tamin'ny naха bikibo ranin'i Laza, ho izy, añaaty kibon-dreniny, raha efa feno enim-bölaña anäty kibo, nivölaña izy :

- Oa nin ! Anà koa teraka, ataovo Laza añaaraña anahy. Raha zaho teraka, fôlo taoño iterahanao zaho, maty anà. Dimy taoño nahafatesanao, malaka viavy hafa i ada, malaka viavy tsara !

Zany koraňan'ilay gaño io mböla taňaty kibo.

- Tandremo niny, tandremo niny, zany koraňa anahy ambaranà i ada !

Ravoravo zany reniny.

3.-Eka, zaho tô hiteraka, zaza mariňy añaaty kibo anahy tô, ôloño foaňa maňano izy tô aretiňy. E, misaotro Zaňahary : na dia maty aza zaho, zanako, tsy raharahiky zaiňy, zaho efa hiteraka anà efa misy handimby zaho izaiňy.

Zaiňy tenin'i viavy io.

- Tsy ambarako babanà izaiňy fô koraňantsilka roy e !

4.Telo völaña avy, teraka viavy io. Laza nataony añaarany. Zaza tsara, karaha

1. Il y avait, dit-on, un Grand-Seigneur. Ce Grand-Seigneur n'avait eu qu'un enfant, un seul, et cet enfant s'appelait Gloire. Et c'est seulement après trente années de mariage, que Gloire était né.

2. Et quand la mère de Gloire était enceinte de lui, qu'elle était enceinte de six mois, l'enfant s'est mis à pleurer, dans le ventre de sa mère :

- Ô maman ! Quand tu auras accouché, appelle-moi Gloire. Après ma naissance, dix ans après ma naissance, tu mourras. Et cinq ans après ta mort, mon père prendra une autre femme, une très belle femme !

Voilà ce que disait l'enfant dans le ventre de sa mère.

- Fait bien attention, mère, fais bien attention, mère, ne dis rien à mon père !

Sa mère était ravie.

3. – Bon ! Je vais avoir un enfant, c'est vraiment un enfant que j'ai dans le ventre. Ils racontent des histoires, ceux qui disent que c'est une maladie. Oui, je rends grâce au Créateur : même si je dois mourir, mon enfant, ça m'est égal, du moment que je t'aurai mis au monde, il y aura quelqu'un pour me remplacer.

Voilà ce que disait cette femme.

- Je ne dirai rien à ton père, c'est un secret entre nous deux !

4. Trois mois après, la femme accoucha. Elle appela l'enfant Gloire. Et, au moment où il sortit, il était beau, comme un vrai ange¹⁸⁶. Il était là, il était là... Et son

¹⁸⁶ La conception de l'ange, et aussi bien la métaphore exprimant la beauté de l'enfant, sont des emprunts aux idées occidentales.

anjely aby izy niboaka avy ta. Te zio, te zio... Ary babany koa mö, nony izy tsy niteraka io, ravoravo koa izy tiany tokoa lay gaño io. Raha jiaby mö, hitanà mö raha talöha, völamena tóy raha natà hariaña. Rójo foaña amin'ilay kely io, ary nameny savaly araiky letry izy mböla vöho teraka. Malandibe, zany añaraña savaly io. Satria böka hariañan'i Randriambé, savaly teña ankabeazany.

5.Teo. Feno fôlo taoño Laza, maty nininy. Te Laza kamboty. Tarimin'i babany te izy, tarimin'i babany teo izy. Dimy ambin'ny fôlo taoño i Laza.

6.Nala-biavy iadany, viavy tsaratsara sady koa mböla tañöra. Ary viavy io tsy manaña anaka koa. Ary Laza mö, zana-drafy. Zaza nampikebiñy i Laza, ary feno rôjo völamena aby lay kely io. Ke, nibifözany koa zaza io. Halany, raha efa fito ambin'ny fôlo taoño Laza. Laza mö efa geda.

7.Ary lay kely io, amin'ny maha zanak'ampanjaka azy, ampianariñy miady. Afa misy mampianatra azy, saböha zany, basy zany, sabatra zany, ino, ianarany aby. Mböla zaza dimy amin'ny fôlo taoño izy, zaza koroiñy amin'ny fahaizaña miady lay gaño io tamin'izany.

8.Ke nony reniny io befô azy, tsy höman-kaniñy. Misy atà marary, tsy hömaña. Raha afa ampanjaka io mandeha mitsapa maramilanazy añy, mandry foaña izy. Farany añatin'ny heriñandro izy, nahia hely viavy io. Lany fañahy mpanjaka.

- Ino raha marary aminà, vadiky ?
- Ay, ay, marary ato.

Tsapatsapainy tahezañanazy ao. Nefa tsisy raha marary azy fö izy tsy höman-kaniñy foaña, falaiñan'i zaza io. Ke alainy môfo reñy, atapiny, avy ake atañy ambanin'ny fandriaña akà, amin'ñy izikoa efa mivadiky, mihetsiketsiky izy ; izikoa efa mihetsiketsiky izy ; mipôkôpôko môfo akà. Raha afa mipôkôko môfo maiñy ambanin'ny rahabe akà ;

- Ay, ay, marary ato zany, io foaña atàny isan'andro.

9.E, lany fañahy ampanjaka, raha mö tsara ke tiany viavy io. Ke mandeha

père, tu sais, c'était son premier enfant, il était ravi aussi, il aimait beaucoup le petit garçon. Il lui donna tout. Vois-tu, autrefois, c'était l'or qui était la richesse des gens : l'enfant avait des colliers partout, et dès sa naissance on lui avait donné aussi un cheval¹⁸⁷, et le nom du cheval, c'était Grand-Blanc. Car il faut savoir que la fortune de Grand-Seigneur se composait surtout de chevaux.

5. Ils demeurèrent. Et quand Gloire eut dix ans, sa mère mourut. Gloire devint orphelin de mère, et ce fut son père qui l'éleva. Son père l'éleva ainsi, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de quinze ans.
6. Alors son père se remaria, il se remaria avec une femme assez belle, et encore jeune. Et cette femme n'avait pas d'enfant non plus. Ainsi, Gloire devint le beau-fils, le fils de l'autre femme. Et Gloire était un enfant gâté, toujours avec des colliers d'or partout. Et sa marâtre le jalouxait, elle le détestait, même. Et Gloire a maintenant dix-sept ans. Il est déjà grand.
7. Et cet enfant, en tant que fils de roi, on lui avait appris les arts de la guerre. Il avait ses instructeurs : sagaie, fusil, sabre, on lui avait tout appris. A l'âge de quinze ans, il était déjà célèbre dans les arts de la guerre, cet enfant.
8. Or, sa marâtre, parce qu'elle était jalouse de lui, elle ne voulait pas manger. Elle se privait de manger, au point de tomber malade. Quand le roi partait pour passer en revue ses soldats, elle restait couchée tout le temps. Finalement, au bout d'une semaine, elle était devenue très maigre, cette femme. Le roi commençait à s'inquiéter.
- Où as-tu mal, mon amie ?
- Aïe ! Aïe ! J'ai mal ici.

Elle se tâtait le dos. Et en réalité elle n'était pas malade du tout, simplement elle ne mangeait pas, à cause de sa haine pour l'enfant. Et elle prenait du pain, elle le faisait sécher, et elle le glissait sous son matelas. Comme ça, dès qu'elle se retournait sur son lit, qu'elle remuait un peu, on entendait les pains secs qui craquaient là-dessous. Et quand les pains craquaient sous les matelas, chaque fois elle disait :

- Aïe ! Aïe ! J'ai mal ici.
9. Oh, le roi était bien inquiet. La femme était belle, et il l'aimait. Alors, le roi est allé consulter les devins. Mais s'il allait consulter un devin, il lui disait une chose,

¹⁸⁷ On donne ici à l'enfant un allié un animal. Dans Trésor Amedlon (conte 39) il en a deux, qui sont ses frères, nés comme lui par opération d'un talisman.

ampanjaka mañatoño ampomoasy. Mandeha amin'ny mpomoasy araiky, tsy mitôvy raha korañiny, mandeha aila, hafa raha korañiny... Efa hain'i viavy io koa i Randriambe mandeha amin'ny ampomoasy. Izy mandeha mitsapa maramilanazy Randriambe iñy, nivölaña koa vaiavy io. Nijeky izy nañaoño ampomoasy aby re, satria zare tsy mandeha amin'nt dokotera zany fô ampomoasy foaña mañodidiñy lapanjare, reo mitaha zare izikoa misy marary. Nantsôviñy ampomoasy re :

- Tandremo are mivölaña amin'ny ampanjaka fô, ameky völa roa arivo are, raha öhatra mañontany are izy.

Fôntry völa roa arivo zany talöha !

10.-Zaho tô tsy raha marary fô halako zanany io. Raha ampanjaka mañontany are, volaño izy fô : io misy savaly Malandibe io am-balanare akà, ke io koa tsy vonoinà amin'ny jomoa ho avy io, ehë maty vadinao e !

- Ie, ho izy ampomoasy aby re, sady nanefatefaka nahazo völa roa arivo zany.

11.Avy ampanjaka. Nivadibadiky izy, tsy mivölaña sady tsy hömaña viavy tsy manjary io. Nandeha ampanjaka nañatoño ampomoasy anazy re.

- Mboa zahanare hely edy vadiky io marary, ho izy ampanjaka.
- A ! Ampanjaka, raha misy savaly malandy tôho am-balanare akà, raha tsy vonoinà zio, ehë vadinao io maty e !

Zany natàn'ny ampisikidy re. Mandeha amin'ny araiky, io miboaka : mandeha aila, io miboaka. Miasa löha ampanjaka. Zanaka mö tiaña, sady tökaña añaty traño ; ny vady koa mö tiaña ! Lany fañahy ampanjaka.

- E, zany zalahy, tsaraha zanako vonoky fô savaly ke vonoky foaña io amin'ny

et s'il allait en consulter un autre, il lui disait autre chose de complètement différent... Et la femme savait bien que Grand-Seigneur allait consulter les devins. Un jour que Grand-Seigneur était parti passer en revue ses soldats, la femme a parlé. Elle est partie trouver les devins, parce que, n'est-ce pas, ils ne se faisaient pas soigner par des médecins, ils avaient toujours des devins qui fréquentaient la Cour, et c'étaient ces devins qui les soignaient quand ils étaient malades. Donc, elle a appelé les devins :

- Prenez bien garde de ne rien dire au roi, s'il vous demande quelque chose ! Je vous donnerai deux mille piastres.

Et deux milles piastres, à cette époque, cela faisait énormément d'argent¹⁸⁸.

10. - En réalité, je ne suis pas malade du tout. Mais je n'aime pas le fils du roi. Si le roi vous interroge, dites-lui simplement ceci : vous avez un cheval dans votre parc¹⁸⁹, qui s'appelle Grand-Blanc. Si tu ne le sacrifies pas dès vendredi, hélas, ta femme est morte !

Les devins dansaient déjà de joie à l'idée de recevoir les deux mille piastres. Ils répondent :

- Oui.
- 11. Le roi revient. Et elle, elle se tournait et se retournait dans son lit, refusant de parler, refusant de manger, la méchante femme. Le roi est allé consulter ses devins.
- Examinez un peu le cas de ma femme. Elle est malade.
- Oh, Sire roi, il y a ici, dans votre parc, un cheval blanc. Si tu ne sacrifies pas ce cheval, hélas, ta femme est morte !

Voilà ce que disait les géomanciens. Le roi en consultait un : c'était cela l'oracle. Il allait en consulter un autre : même réponse. Le roi était bien embarrassé. Il aimait son fils unique. Mais il aimait aussi sa femme ! Voilà le roi bien perplexe.

¹⁸⁸ Deux mille piastre, si on se réfère au compte ancien de la monnaie à l'époque précoloniale. Mais en 1977, la même expression s'emploie pour dire dix mille franc malgaches, une somme relativement modeste (200 francs français). D'où la remarque du conteur.

¹⁸⁹ Le cheval, animal exotique, est ici représenté comme une variété de bœuf, logé dans un kraal ou parc à bœufs. On projette d'ailleurs de l'employer comme victime sacrificielle – comme on le fait classiquement avec les bœufs dans la coutume malgache. C'est une réinterprétation malgache d'un motif d'origine étrangère.

jomoa.

12. Ary Laza efa mahay raha jiaby, hatra amin'ny niniheliny nañano sary marary io, hainy, izy tsy höman-kaniñy io hainy, môfo maiñy aby atan'ny niniheliny ambanin'ny fandriaña io hainy. Aminjany, töngä jomoa. Ndi-hivonoñy zany Malandibe. Namôry ampomoasy anazy reo ampanjaka.

- Oa, zalahy, atsika andeha e, andeha hamôno Malandibe mañeno akôho !

13. Raha afa nañano io raha io... Nalaky völañanahy ! Nivölaña Laza tamin'ny savaly anazy :

- Malandibe ! Ary baba hamôno anà, ke raha zare hômby am-bala akà, na amin'ny firy na amin'ny firy antsôvo zaho.
- Là.
- Zare koa hômby am-bala, mikaiky anà : raha alavonjare anà, mikaiha, raha didianjare ambôzonao, alôhaka handidianjare ambôzonao, mikaiha anà. Intelo zany anà mikaiky.
- Ia, ho izy Malandibe.
- Fö atsika andeha e, ndi-hilefa atsika roilahy.
- Là, ho izy Malandibe ;

14. Tamin'ny aliñy zy malöha, nalefa Laza nandry amin'ny zamany aña. Zare ndraiky ôloño samby tanân-draiky fö mañano lavidavitrity hely leha misy zamamny. Nandeha nampandreñy tany i Laza io :

- Aña anà mandry e.

Raha io afa hainy, nandeha izy. Nefa na dia aña izy, tsy maintsy mahareñy Malandibe mikaiky.

15. Mañeno akôho tökaña, mikaiky Malandibe. Taña. Reñin'i Laza zio.

- Zama ! Zama ! Marary kibo anahy, sokoafy tamiaña, marary kibo anahy. Nahareñy io leha zamany, nisokoafiny tamiaña. Niboaka Laza. Tsy hita nomboany.

- Oh mais au fond, ce n'est pas mon fils que je vais mettre à mort, c'est son cheval ! Vendredi, je vais le tuer.

12. Or Gloire était au courant de tout. Que sa marâtre faisait semblant d'être malade, il le savait... Qu'elle refusait de manger, il le savait. Qu'elle cachait du pain sec sous son matelas, il le savait. Et entre temps, le vendredi arriva. On allait tuer Grand-Blanc. Le roi a réuni ses devins :

- Mes amis, allons-y. AU chant du coq nous allons tuer Grand-Blanc !
- 13. Alors, après cela... Non, je suis allé un peu trop vite. D'abord, Gloire avait parlé à son cheval :
- Grand-Blanc ! Mon père veut te tuer. Alors, quand ils viendront au parc, appelle-moi, à n'importe quelle heure.
- Oui.
- Dès qu'ils arrivent au parc, tu cries. Quand ils voudront te renverser à terre, tu cries. Et juste au moment où ils voudront te couper le cou, tu cries.
- Oui, dit Grand-Blanc.
- Nous allons fuir, tous les deux.
- Oui, dit Grand-Blanc.

14. Et, cette nuit-là, on avait envoyé Gloire dormir chez son oncle maternel, qui habitait dans le même village, mais un peu plus loin. On avait fait dire à Gloire d'y passer la nuit :

- Tu vas aller dormir là-bas.

Et lui, il savait déjà. Il y est allé. Mais, même là-bas, il fallait qu'il entende l'appel de Grand-Blanc.

15. Au premier chant du coq, Grand-Blanc appelle. De là-bas, Gloire l'entend.

- Mon oncle, mon oncle, j'ai mal au ventre, ouvre-moi la porte, j'ai mal au ventre.

Entendant cela, son oncle lui a ouvert la porte. Gloire est sorti. Et on ne l'a plus revu...

- Où est-il donc passé ce garçon ?

- Aiza eky nomboany lay gaño iñy ?

Ay izy io efa nihazakazaka, nipitsa am-bôdy vala teo izy. Afa homby am-bala ôloñø aby re. Misy enin-dahy zare, fitolahy mboan'ny ampanjaka zany. Mañeno akôho tökaña io. Tsy hitanjare Laza mipitsa, mipitsa. Nalavonjare savaly, i, i, i, mikaiky koa Malandibe. Lay gaño amin'io efa akeo, mipitsa foaña izy, Randriambe, ampanjaka baban'i Laza lahate hanapaka am-bôzoño Malandibe.

16. Izikoa hambiky meso amin'ny tendan'i Malandibe Randriambe, mihazakazaka Laza avy amin'ny zôrom-bala iñy, nantsilañy nañaniky amin'ny tendan'i savaly io.

- Didià tendanahy, iada, raha vononà savaly anahy

Nangitakitaka ampanjaka, latsaka meso anazy sady tomoañy.

- E, zanako, ho izy, zaho tsy mahafaty anao zanako.

17. Nivahaña zany savaly io.

- Zao izy iada : raha tia zaho anà, savaly tô mö hivononà, sitrapônà nañame azy zaho, sitra-pônà amonoanà azy, ambilà zaho hiôdiñy impito mañodidiñy tanàñantsika.

Nitikininy savaly anazy. Oloñø aby re napetrany te...

18. Naraindriañy andro. Ay zy afa nañamboatra entaña jiaby, löva anazy tamin'i nininy, reñy natany añaty valizy aby jiaby : völamenan'i nininy, akanjon'i nininy, akanjo anazy giradin'i babany sasany, satria babay baka ampanjaka eniñy amin'ny fôlo voninahity.

19. Handeha izy, handeha amin'ny tany tsy hay, zay tondroan'ny löhany foaña. Nihôdiny izy sady nanöratra. Mihôdiñy izy amin'ny savaly anazy. Ravahiny völamena aby savaly anazy io. Nihôdiñy tanàña io izy. Nahavita intelo izy. Nalaïny taratasy io napetrany ambônin'ny latabatr'i babany. Napetrany ambônin'ny latabatr'i babany, lôsoñø tamin-ajy. Laza nandeha eraka ny aiñy e,

Eh bien, il avait couru se cacher au pied du parc. Tous les gens étaient déjà arrivés dans le parc. Ils étaient six hommes, et le roi faisait le septième. C'était au premier chant du coq. Ils n'avaient pas vu Gloire qui était là, bien caché. Ils essayaient de renverser le cheval à terre. Hi hi hi ! C'est Grand-Blanc qui appelle. Le garçon est là, bien caché. Et dans un instant, Grand-Seigneur, père de Gloire, va couper le cou de Grand-Blanc.

16. Comme Grand-Seigneur lève le couteau pour trancher la gorge de Grand-Blanc, Gloire sort en courant du coin du parc, pour se coucher en travers de la gorge de son cheval.

- Coupe-moi le cou, père, si tu veux tuer mon cheval.

Le roi se met à trembler. Il laisse tomber son couteau en pleurant.

- Oh ! Mon fils, je ne peux pas te tuer.

17. Alors on a détaché le cheval.

- Voilà, père : si tu m'aimes, ce cheval de toutes façons tu vas le tuer, c'est toi qui as décidé de me le donner, tu peux décider de le tuer. Mais laisse-moi faire d'abord avec lui sept fois le tour de notre village.

Il monte sur son cheval. Et tous les gens, il les laisse là...

18. C'était le petit matin. Il avait préparé toutes ses affaires, tout ce qu'il avait hérité de sa mère, il avait tout mis dans une valise : l'or de sa mère, les vêtements de sa mère, et ses propres vêtements, et une partie des galons de son père, car son père était *ampanjaka*, il avait le grande de XVI honneurs¹⁹⁰.

19. Il va partir, partir pour les pays inconnus, droit devant lui. Il fait un tour, et en même temps il écrit. Il fait un tour avec son cheval. Le cheval était tout harnaché d'or. il fait un tour de village... Il a déjà fait trois tours. Alors il prend la lettre qu'il a écrite, et il la pose sur le bureau de son père. Une fois la lettre posée sur le bureau de son père..., il part ! Gloire part, de tout le souffle de son cheval, de toute la vitesse de son cheval. Course effrénée, vers le sud...

¹⁹⁰ Les « honneurs » étaient les anciens grades de l'armée et du gouvernement du royaume de Madagascar précolonial. Ils ont été maintenus à l'époque coloniale comme décoration attribuée aux fonctionnaires et aux chefs indigènes. Plutôt qu'un « roi » à proprement parler, notre Grand-Seigneur serait donc ici plutôt un de ces notables à qui l'administration coloniale attribuait des titres de « chefs de canton à titre politique », pour essayer de profiter de leur influence sur les populations.

eraka zay vita. Nihazakazaka tamin-jay, nihazakazaka tamin-jay nañatsimo.

20.Randriambe avy nizha maramilanazy, niditry. Izy niditry iñy, zahaña ndre taratasy ambônin'ny latabatra. Nivakiñy. Ho izy taratasy :

21. – Oa iada, vadinà tianà, zaho halanà. Ke raho iada handeha e, zaho handeha e, zaho handeha, halako savaly anahy vononà. Io vadinao io, vadinao tianao io, zio tsy marary, iada, fö tsy fitiavany zaho añanövany marary, amonoany savaly anahy. Ampomoasy re nikaramainy roa arivo raha maty savaly anahy. Tamin'ny anà nandeha tañy voalöhany, tsy nahita raha teo ampisikidinà re, tsisy raha hitanjare : dikan'izany tsy marary izy. Ke tato afara zare nañano nahita : komiberaka zare jiaby zio. Raha io reñiky, hitako zare nivôry, nikorañin'i ninihely zy. Ke raha mipôpôko volañiny io : « Ato marary, andilañanahy marary... », raha mipôpôko io, intano kidoro ao, baba, akà misy môfo maiñy apetran'i ninihely akà, avy ake izy mivadibadiky iñy, mipôpôko raha io akà. Ke zaho lôsoño, iada e, veloma iada, ary mandrakizay.

Zany vakin'ny taratasin'ilay gaño io.

22.Raha afa nañano io izy Randriambe :

- Aiza, ho izy, savaly farany matanjaka ?

Ary tam-balanjare ta tsisy hôtry Malandibe mahery matanjaka, avy ake mañaraka azy Tombolôhabe.

- E, Tombolôhabe matanjaka.

- Alà malaky, ho izy.

23.Nalaiñy Tombolôhabe. Namango ampanjaka nihazakazaka nañatsimo. Ary Tombolôhabe io, hitanà mö biby io, mahay mañara-pôfoño dian-draha. Nañaraka tamin'izay Tombolôhabe, nañaraka dian'i Malandibe, katrak, katrak, katrak ! Hômby taloha, zahaña iñy jôfon-tany, afa maintiñy hely tazaña lavity arô. Jofontany foaña hita afa hely. Namely ampanjaka, namely ampanjaka, tsy takatra

20. Comme Grand-Seigneur revenait de passer en revue ses soldats, il entre à la maison. En entrant dans la maison, il voit la lettre sur le bureau. Il la lit, et voici ce qui y était écrit :

21. – Père, ta femme, tu l'aimes, et moi, tu me détestes. Eh bien, je vais partir, père, oui, je vais partir, parce que je ne veux pas que tu fasses mourir mon cheval. Cette femme, ta femme que tu aimes, elle n'est pas malade, père, c'est par la haine de moi qu'elle fait semblant d'être malade pour pouvoir faire mourir mon cheval. Et les devins, elle les a payés deux mille piastres pour faire mourir mon cheval. La première fois que tu étais parti, souviens-toi, tes géomaciens n'avaient rien trouvé : la raison en est qu'elle n'est pas malade du tout. Pourtant, la fois suivante, ils avaient trouvé : la raison en est qu'ils sont tous complices. J'ai tout surpris, je les ai vus se réunir, et converser avec ma marâtre. Et pour ce mal dont elle parle, qui cause tous ces craquements, qui lui fait crier qu'elle a si mal, qu'elle a si mal au dos, soulève donc le matelas, père, tu y trouveras les morceaux de pain sec que marâtre y a mis. Quand elle tourne et se retourne, c'est ça qui craque, et craque... Alors, je pars, père. Adieu père, adieu pour toujours.

Voilà ce qui était écrit dans la lettre du garçon.

22. Alors Grand-Seigneur a demandé :

- Quel est le plus fort de mes chevaux ?

Et dans le parc, il n'y en avait pas de plus fort que Grand-Blanc, et après lui c'était Grand-Brun. [Les serviteurs du roi répondent :]

- Eh bien, c'est Grand-Brun.

- Allez vite me le chercher.

23. On est allé chercher Grand-Brun. Course effrénée du roi vers le sud. Et ce Grand-Brun, tu sais comme sont les bêtes..., pas leur pareil pour flairer une trace. Voilà Grand-Brun lancé sur les traces de Grand-Blanc, tagada, tagada, tagada ! Arrivés un peu plus loin, ils voient comme un nuage de poussière noire, tout petit là-bas dans le lointain. Un nuage de poussière, mais tout petit. Le roi presse l'allure, il

Laza, jôfon-tany foaña hita.

24.Kivy izy. Najanony savaly. Töraña izy latsaka avy tambônin-tsavaly anazy. Te ampanjaka io töraña. Tampodiaña avy tao izy, tomoaňy.

- E, Zaňahary, ho izy, fitiavako zanako zay, zanako tökaña ; ho izy, viavy io haňariako zanako, hevity anazy foaña ? Lôsoňo zanako iňy tsy hitako mandrakizay.

25.Tomaňy izy. Nimpôdy izy, nimpôdy niaraka amin'ny savaly anazy. Tsy nitikiniň eky savaly anazy avy lavitry be aňy sady tomaňy foaña izy an-dalaňa. Izikoa efa nimpôdy izy, Laza io nitôndra masolavity, masolavitr'i babany nihentiny, nipindiny babany, zahany nimpôdy.

26.Nijanoňo izy nangala disaka, nadriandry tsarabe izy ndraiky Malandibe. Tetek :

- Ndahy atsika e, ho izy tamin'i Malandibe.

27.Lôsoňo zare naňatsimo ; tany tsy hay nandihananjare io. Lôsoňo zare, lôsoňo zare, lôsoňo zare, hômby taloha, i, i, i, hozy Malandibe.

- Ino koa zany, hozy Laza ?

Zahaña raha io misy fandrefiala. Raha tahölaña foaña naňodidiň azy ake, ary tahölaña reo, tahölaña raha hoaniny. Hômby te Laza zahany iňy andrefana afa mihodiň foaña. Tifiriny tamin-jay fandrefiala io amin'ny löhany edy, latsaka.

28.Izikoa maty fandrefiala iňy, nisy papango be naňatoňo azy, avy ake, naňome finarity. Tsy nitifitry i Laza nefä izy te afa pare hitifitry nahita azy naňatoňo. Naňontany sahao izy :

- E, mahaveloňo are lahy e, tahölaña raha hitanà re, tahölaña zanako aby ny

presse l'allure, mais jamais il ne rattrape Gloire : le petit nuage de poussière est toujours loin là-bas...

- 24. Le roi est découragé. Il arrête son cheval, et il s'effondre, sans connaissance. Le roi reste là, sans connaissance, et puis finalement il revient à lui et il pleure :
- Oh, mon Dieu, de la manière dont j'ai aimé ce fils, mon fils, mon unique, et c'est pour cette femme que je le perds, pour les idées de cette femme ? Mon fils est parti, et jamais plus je ne le reverrai.
- 25. Il pleure. Et il s'en retourne, il s'en retourne, avec son cheval. Et il ne montait plus son cheval, il marchait, tout au long de la longue, longue route, pleurant toujours tout au long de la route. Donc, il s'en retournait, et Gloire, en s'en allant, avait emporté la longue-vue de son père. Il dirige la longue-vue du côté de son père, et il le voit de loin, qui s'en retourne.
- 26. Il s'arrête pour se reposer. Il se repose tranquillement, avec Grand-Blanc. Au bout de quelque temps il dit à Grand-Blanc :
- Allons-y.
- 27. Ils partent vers le sud ; ils marchent vers un pays inconnu. Ils marchent, ils marchent, et arrivés un peu plus loin, voilà Grand-Blanc qui pousse un cri, hi hi ! Gloire lui demande :
- Qu'est-ce qu'il y a encore ?
- Il regarde, et c'est un arpenteur-de-la-forêt, un long et gros serpent¹⁹¹. Autour de lui, rien que des os, les os des êtres qu'il avait dévorés. Arrivé là, Gloire voit que l'arpenteur-de-la-forêt est là, déjà lové. Il vise l'arpenteur-de-la-forêt à la tête, le monstre tombe.
- 28. Une fois l'arpenteur-de-la-forêt abattu, voilà un grand milan qui s'approche de lui, et qui le salut. Et Gloire ne tire pas sur lui. Pourtant il était tout prêt à tirer au moment où le milan s'approchait. Il lui demande ce qu'il vient faire là.
- Je te remercie, dit l'oiseau. De tous les os que tu vois ici, la plupart sont les os de mes petits. Mes petits sont sur cet arbre, et cet être venait encore de m'en dévorer

¹⁹¹ Un serpent-monstre. Selon la légende, l'arpenteur-de-la-forêt lorsqu'il voulait attaquer quelqu'un, « projetait vers lui une feuille ; si celle-ci l'atteignait, il se précipitait alors sur l'importun et, de sa gueule effilée, le frappait jusqu'à la mort. Il ne s'éloignait de sa victime qu'après s'être assuré qu'elle ne respirait plus. Si, en se précipitant, il manquait son but, sa tête s'enfonçait profondément dans le sable, ainsi qu'une partie de son corps. » (G. Julie, 1928.).

ankabiazaña izy ake re. Zanako reo arô añambo rôho, efa misy araiky laniny zy. Ravoravo zaho ary aza vonoñy zaho fô zaho ndeha hañome mahaveloño anà. Izikoa tianà, ameky zanako araiky anà hentinà miaraka aminao añy mboa namanà miady añy an-dalaña añy.

- Ehë, ho izy Laza, fô izikoa foinà hentiky, izikoa amenà zaho edy zany.

29.Nalain'ny papango be zanany avy tañambo tañy, napetrany ambônin'ny havain'i Laza. Namelatra elany be io zana-papango io nañalokaloko lôhan'i Laza aby. Nakatra ambônin-tsavalys Laza, lôsoño nanôhy dia, katrak, katrak, katrak ! Hômby talöha koa, i, i, i, hozy Malandibe nihaiky.

- Ino koa zaiñy zalahy ?

Nitoditodiky Laza, nitoditodiky izy, zahaña ndre misy kakabe mandry. Nañatoño Laza, nañatoño möramôra.

30.Hitan'i biby io Laza, nankôhiny lôha anazy. Ay zio elefaña.

- Marary zaho, hozy kaka io. Añatin'ny heriñandro tsy nihinan-kaniñy, voa kakazo hongotro anahy tô tsy afaka, misy sitriky akâ. Avy akâ, nitsoahin'i Laza mesopiky benazy, nididiaña hongotro elefaña, nididiaña, zahany nisy sitriky hôtry tôndro ta. Nitsoahany kakazo io.

- A, ho izy, elefaña ! Misaotra anà fô veloño zaho. Izikoa tianà zaho mboa hañaraka anà.
- Anà koa afaka, ndahy. Zaho tô tsaraha malaiñy anà, anà koa handeha, ndahy.

31.Nandeha zare miaraka.

- Andà anà alôha, ho izy i Laza, fô, anà tsy afaka, anà marary hongotro ke, anà tsy afaka. Raha zahay mandeha alôha, tsy rarakâ dianay.

32.Nandeha elefaña mitringo mitari-dalaña. Hômby ambônin'ny tanety araiky, misy lava-bato be.

- Eto atsika hatory e, hozy Laza, satria anà tsy afaka, tamin'i elefaña, fô sady andro koa efa aliñy.

un. Je suis bien content. Ne me tue pas, je suis venu te donner un présent en reconnaissance. Si tu veux, je te donne un de mes petits. Il sera ton compagnon dans les combats que tu livreras sur ton chemin.

- C'est bien dit Gloire, si tu me l'offres de bon cœur, si tu me le donnes, je l'emmène.

29. Alors le grand milan a pris son petit sur l'arbre et l'a posé sur l'épaule de Gloire. Et le petit du milan a déployé ses ailes pour faire de l'ombre sur la tête de Gloire. Et Gloire est remonté sur son cheval, et il a continué sa route, tagada, tagada, tagada. Un peu plus loin, voilà Grand-Blanc qui pousse un cri, hi hi hi !

- Qu'est-ce qu'il y a encore, l'ami ?

Comme Gloire se tournait de côté et d'autre, il a vu un monstre qui dormait là. Il s'est approché, tout doucement.

30. L'énorme bête, en voyant Gloire, a redressé la tête. C'était une éléphante¹⁹².

- Je suis malade, dit la bête, je n'ai pas mangé depuis une semaine, je suis blessée à la patte par un bout de bois qui ne veut pas sortir, une écharde qui est là.

Alors, Gloire prend son gros canif, et il incise la patte de l'éléphante. Il l'incise, et il y trouve une écharde grosse comme le doigt. Il l'enlève.

- Ah, je te remercie, dit l'éléphante, je suis guérie. Si tu veux, je vais te suivre.
- Si tu veux, viens. Je ne refuse pas ton amitié. Si tu veux venir, viens.

31. Ils partent ensemble. Gloire dit à l'éléphante :

- Marche devant, parce que tu ne peux pas marcher vite. Si c'est nous qui passons devant, tu ne pourras pas nous suivre.

32. L'éléphante part : c'était elle qui ouvrait la marche, en boitant. Ils arrivent au sommet d'une montagne, et ils y trouvent une grande grotte.

- Dormons ici, dit Gloire à l'éléphante, tu n'en peux plus, et d'ailleurs la nuit va venir.

¹⁹² Le texte malgache ne permet pas ici de savoir s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle. Mais un peu plus loin, il sera question du lait de l'animal.

33. Te zare nantôtry. Afa lavitry zany. Nantôtry te zare. Nalefany savaly Malandibe nandeha nihinaña, nalefany koa elefaña nandeha nihinaña. Vôroño hely amin-jany afa geda. Satria nandihiananjare io mivôlan-draha zany mōra fô, afa elaela nandihiananjare io. Te zare nandry an-dava-bato, tsy leñy. Elaela, nandeha Laza nihazahaza, zahany ta nisy tahötahölan-draha.

- A, izy tô dönko misy kaka e, ho izy.

34. Tateky avy Rakakabe koa niboaka iñy, tifirin'i Laza, maty.

- Akory, ho izy, tsy anà maty iñy mö !

Nalainy hoditr'i Rakakabe, nindahiny, avy ake natapiny. Afa haniñy papango be edy fatin-kaka io e, satria baka papango raha hömaña nôfon-kena, io haniñy anazy. Ary elefaña ndraiky Malandibe mandeha hömanköman-draha añy.

35. Tateky avy zare tañy, nandry tañaty vato ta zare. Naraindraïny :

- Atsika handeha, hozy Laza.

36. Nakatra tambônin'ny tanety tañy zare. Zahaña ndrô misy tanañña lavitry atsimo añy. Tanàñan'ampanjaka hafa koa zio. Nandeha zare, nandeha. Tandrify tanañña io zare, nijanoño. Te Laza nañamboatra vala tsiky, nañamboatra traño añaty ala izy. Añaty alan-kininy be, eo izy mitoby. Natany vala tseky mafy. Izy amin-jany elaela izy vao nahavita azy satria izy raiky. Kakanazy re mandeha hömaña añy.

37. Tateky izy, lany vatsy.

- Ino hevitry, ho izy, fô, lany vatsy anahy tô ? Zaho, ho izy, handeha amin'i tanañan'ôloño rô.

38. Izy handeha añy iñy, nariany aby lamba anazy jiaby re, nañno lamba malotoloto helu izy. Alöhaka izy hiditry an-tanañña – misy rano fangalan'ny ampanjaka re rano – niôsitry gödram-pötaka malöha izy. Nisörany gödram-pötaka aby aiñy anazy jiaby. Nandeha izy, hômby yeo, izy Mandriangödra natan'ôloño te añañany satria izy feno gödram-pötaka. Ka zaiñy natany leha

33. Ils se sont installés là. Ils étaient déjà bien loin. Ils se sont installés là. Gloire a lâché le cheval blanc pour le laisser pâturer, ainsi que l'éléphante. Et à ce moment-là, le petit du milan avait grandi. Parce qu'ils avaient marché depuis si longtemps... C'est bien vite raconté, mais cela faisait bien longtemps qu'ils marchaient... Ils ont passé la nuit au sec dans la grotte. Au bout d'un moment, Gloire est parti voir un peu les environs, et il a vu qu'il y avait là des os. Il se dit :

34. Au bout d'un certain temps, arrive un Grand-Monstre. Dès que ce Grand-Monstre se montre, Gloire lui tire dessus. Il est mort.

- Et alors ? Tout ça pour se laisser tuer comme ça !

Il prend la peau du Grand-Monstre, il l'écorche il la fait sécher. Et ça a fait beaucoup à manger pour le milan, toute la viande de ce monstre, parce que, n'est-ce pas, les milans, ça se nourrit de viande, c'est ça leur nourriture. L'éléphante et Grand-Blanc de leur côté, sont allés à la pâture.

35. Au bout d'un certain temps, ils arrivent à une autre grotte, et ils s'y installent pour dormir. Au petit matin :

- Allons-y, dit Gloire.

36. Ils ont escaladé la montagne, et en regardant..., voilà un village tout au loin, vers le sud. C'était le village d'un autre roi. Ils ont marché, marché, et, arrivés à la hauteur du village, ils se sont arrêtés. Gloire a préparé une palissade solide, il a construit une maison dans les bois. Ils ont leur camp au milieu d'un bois d'eucalyptus. Gloire l'a entouré d'une palissade solide. Et pour le faire, il lui avait fallu beaucoup de temps, parce qu'il était tout seul. Et ses bêtes étaient parties à la pâture.

37. Au bout d'un certain temps, ses provisions étaient finies. Il se dit :

- Qu'est-ce que je vais faire ? Mes provisions sont finies. Je vais aller au village des gens.

38. Mais avant d'y aller, il s'est débarrassé de ses vêtements, et il a mis juste un petit pagne tout sale. Avant d'entrer dans le village – et il y avait là une source, où les gens de la famille du roi venaient prendre l'eau – là, il a commencé par s'enduire de fange. Il s'est enduit tout le corps de fange. Et puis il est parti, et quand il est arrivé au village, les gens lui ont donné me nom de Couche-dans-la-Fange,

tantara : mandriangödra ny añaarany.

39. Lôsoño izy nitety traño, nandeha nizaha raha hoaniñy. Nandeha antanàñan'ampanjaka aña izy.

- Ndao aña, zôvy koa tô ôloño maloto be tsy manjary tôho ! Tô tsisy raha ilàna azy, ndao aña. Ame haniñy zy zaza aby re fô misy andihianany aña, mahakamo aby mizaha azy ndre, hozy ampanjaka re.

40. Avy te izy nahazo varifôtsy, nahazo hena, lôsoño. Eñy izy mandidy ahitry iñy, ahitry mahitsositso reñy hentiny amin'ny savaly anazy.

41. Ary lalaña amin'ny tôby hely anazy mijôño aña mandalo amin'ny zaridainan'ampanjaka re. Isaka izy mandalo ake, hitany foaña zanaka ampanjaka, mañidin-draho añaña, miriaria añañy zaridaiñy be io, afà misy fantenteraña aby am-bôdy tsöha reñy ndraiky am-bôdy manga reñy. Harivariva ndraiky maraindraiñy zanaka ampanjaka re mandeha miriaria io.

42. Ary Laza, izy hôdy iñy, eo amin'ny falohan-drano eo izy misandry, miseky izy. Miseky izy, madio izy, miboaka amin-jay eky hatsarañanazy e. Ary zio isaka izy miseky harivariva iñy, alöhaka handianany môdy iñy, tsary tsy hitan'ny zanaka ampanjaka Faravavy. Gaga izy :

- Mandriangödra io, raha ôloño tsarabe karaha io aviky izy.

43. Nanjary tia azy be te zaza hely zanaka ampanjaka io. Avy eo mañano akanjo Mandriangödra, lôsoño nôdy an-tôby anazy aña izy. Isan'andro io foaña atâny.

44. Farany, harivariva andro, nandeha izy niriaria an-jaridain'ny ampanjaka. Hitany Faravavy zanak'ampanjaka. Nanöratra taratasy izy, nanöratra. Avy take taratasy io, napetrany am-palohan-drano. Raha avy miseky Mandriangödra, nôdy. Avy te Faravavy io namaky taratasy io.

- Avia aketo anà amaraiñy harivariva, zany vakin'i taratasy io.

45. Amaraïnin'i zy, harivariva, avy viavy hely io, fankahita zare avy te. Te zare, fampisakaiza te zare. Ela, bikibo zaza hely zanaka ampanjaka io. Tsy voavony kibo io farany. Avy iadany nañano ankety azy :

puisqu'il était tout plein de fange. C'est l'histoire : on l'a appelé Couche-dans-la-Fange.

39. Il part, passant de maison en maison pour chercher à manger. Il va à la Cour du roi.

- Eh, va-t'en ! Qu'est-ce que c'est que ce typer si sale, si dégoûtant ! Vraiment on n'avait pas besoin de ça ! Va-t'en ! Donnez-lui à manger, les enfants, qu'il s'en aille, c'est écoeurant de le voir là, disent les gens de la famille du roi.

40. Alors, i la eu du riz et de la viande, et il est parti. Il s'est installé un peu à l'écart, et il s'est mis à couper de l'herbe, de l'herbe verte, pour son cheval.

41. Or, le chemin qui conduisait à son petit campement, ce chemin passait par le jardin de la famille du roi. Et chaque fois qu'il passait là, il voyait les filles du roi qui arrosaient leurs brèdes¹⁹³, et qui se promenaient dans leur grand jardin. Il y avait là des sièges au pied des citronniers et au pied des manguiers. Chaque soir et chaque matin, les filles du roi venaient là pour se promener.

42. Et Gloire, avant de rentrer, se baignait à la source, il s'y lavait. Il s'y lavait, et une fois qu'il était bien propre, sa beauté réapparaissait. Et ainsi, chaque fois qu'il se baignait le soir, avant de rentrer, Benjamine, la plus petite des filles du roi ne manquait jamais de le remarquer. Elle était étonnée. Elle se disait :

- Ce Couche-dans-la-Fange, quand même, quel bel homme !

43. Et elle commençait à l'aimer beaucoup, cette petite fille, la fille du roi. Et ensuite, Couche-dans-la-Fange changeait de vêtements, et il revenait à son campement. Et c'était la même chose tous les jours.

44. Enfin, un soir, en allant se promener dans le jardin du roi, il a vu Benjamine, la fille du roi. Il lui a écrit une lettre, et une fois écrite, il l'a déposée près de la source. Puis, après s'être baigné, Couche-dans-la-Fange est rentré chez lui. Benjamine est venue aussitôt pour lire la lettre. Et la lettre disait :

- Viens ici, demain soir.

45. Le lendemain soir, la petite jeune fille est venue. Ils se sont rencontrés là. Et là, ils sont devenus très amis. Et il n'a pas fallu longtemps pour qu'elle soit enceinte, la petite jeune fille, la fille du roi. A la fin elle ne pouvait plus cacher son ventre. Alors son père l'a interrogée :

¹⁹³ Les plantes potagères, dont les feuilles entrent dans le bouillon qu'on mange avec le riz.

- Zovy naha bikibo anà ?

Tsy nivölaña zaza viavy hely io ;

- Zôvý naha bikibo anà ? Lefaka, tsisy fañahy !

Nitihitihin'ny ampanjaka te zanany io. Atà akôry mö, anteña efa bikibo !

46. Te zaza io.

- Izikoa efa nañan zio, hento ato vadinà zany mipetraka atô...

Nalainy Mandriangödra nipetraka aminjare. Traño ratsiratsy hely karaha trañon'akoho namitrahaña zare roy. Ary vinanton'i Randriambe mö, misy telolahy. Zare telolahy reo, efa mahazo traño aňy amin'ny laan'ny ampanjaka aňy zare. Ke maramila afa koroňy mahay miady koa zare. Laza mö mangiňy foaňa. Entañanazy, elefaňa, ndraikypapango be, aňy an-toby anazy aňy. Isan'andro izy mandeha aňy.

47. Tateky, nisy iraka ampanjaka avy aňy andrefaňa, hômby teo amin'i ampanjaka rafözan'i Mandriangödra.

- Ho avy ampanjaka avy andrefaňa halaka tanànanare tô, hiady atsika amaraiňy, hozy iraka io.

48. Sahira,-döha ampanjaka rafözaňa Mandriangödra. Navôry maramila :

- Ady amaraiňy, pare jiaby.

Samby nañomaňa savaly anazy, fiadiana anazy, maramila jiaby. Ary io ampanjaka io mböla tsy nahita basy zany. Mandriangödra rö manaňa. Mböla saböha ndraiky foaňa hntinjare miady.

49. Izikoa maňano io, maraindraiňy, maramila re lôsoňo ndi-hiady.

Mandriangödra tsy nahazo savaly. Savaly tombolôha gila maso sady marary kibo hely namian-drafözany azy. Nitikibib'i Mandriangödra zio, mipuritsiky aby tainy, feno hôngotro Mandriangödra.

50. Farany zio napetraka Mandriangödra tanaty valatseky hely anazy ta savaly

- Qui est-ce qui t'a engrossée ?

Mais la petite fille ne disait rien.

- Qui est-ce qui t'a engrossée ? Imbécile, idiote !

Le roi tarabustait sa fille. Mais, qu'est-ce qu'il y pouvait ? Puisqu'elle était déjà enceinte !

46. La fille était là. Finalement :

- Puisque c'est comme ça, amène-le ici, ton mari, qu'il habite ici...

On est allé chercher Couche-dans-la-Fange, pour qu'il habite chez eux. On les a mis dans une vilaine petite maison, qui était comme une poulailler. Et Grand-Seigneur avait trois autres gendres, qui tous trois avaient déjà leurs appartements à la Cour du roi. Et c'était aussi des soldats, des guerriers d'excellente réputation. Gloire, lui, ne disait rien. Tout son équipage, son éléphante, et son milan, qui était déjà grand, tout était au campement. Il y allait tous les jours.

47. Au bout d'un certain temps, arrive un émissaire d'un roi de l'ouest, qui se présente au beau-père de Couche-dans-la-Fange :

- Demain, le roi de l'ouest viendra attaquer votre village. Demain, nous livrerons bataille.

48. Le beau-père de Couche-dans-la-Fange était bien embarrassé. On réunit les soldats :

- Demain, c'est la guerre. Que tout le monde soit prêt.

Chacun de préparer son cheval, ses armes. Mais, ce roi, jamais il n'avait vu de fusil. Le seul qui en avait, c'était Couche-dans-la-Fange. Ils ne connaissaient pas d'autres armes que les sagaies.

49. Alors, au petit matin, les soldats partent pour la guerre. Couche-dans-la-Fange n'avait pu avoir, en fait de cheval, qu'un vilain petit cheval brun, borgne, et qui avait la courante. Voilà le cheval que son beau-père lui avait trouvé. Quand Couche-dans-la-Fange a voulu le monter, il s'est mis à faire du crottin sans arrêt, si bien que Couche-dans-la-Fange en avait plein les jambes.

50. Finalement, Couche-dans-la-Fange est allé remiser le cheval malade dans son

¹⁹⁴ Apparaît ici une nouvelle fois l'ange ; mais au lieu de l'angelot, figure de la beauté enfantine, que nous avions rencontré au début du conte (§4) nous avons maintenant plutôt affaire à un archange guerrier : dans les deux cas, on notera la pénétration des notions chrétiennes dans le conte.

marary io. Tsisy ôloño mahita valatseky anazy io. Napetrany akà savaly io.

- Ale Malandibe, Papangobe, avy ake Elefaña, ndi-hiady atsika, hozy Mandriangödra.

51.Hômby tañy, afa mirafitry ny ady. Afa maro miaramilan'ny ampanjaka rafözaña Mandriangödra maty, zay vôho avy Mandriangödra. Izikoa avy iñy, izy ndraiky tsy nañano lamba, fô hôditry kakabe nivonony iñy, io nisikininy.

- Anjaranà, hozy Mandriangödra tamin'ny elefaña !

52.Giahin'ny elefaña amin-jay rano, apofony amin-jany rano iñy, voa-difiky amin-jay maramila fahavalonjare.

- Anjaranà, ho izy, papango !

Rahôfiny amin-jay talandöhanjare, avy amin-jay Mandriangödra, nitifitry, nitifitry, farany resy maramila tandrefaña.

53.Nimpôdy Mandriangödra, pinoakany sabatra tamin-jay bôn-tañany rafözany, nivalan-dy. Lôsoño zare efa-dahy.

54.Teo antilahy io nitomoañy fô fôntry maramila anazy maty. Nefa izy naharesy.

- Ö, ho izy, ravoravo izy homby tan-tanàña tañy, nañano fety. Naharesy zaho, ho izy, na dia maro maramilanahy maty, fô zaho naharesy, ho izy. Nisy anjely ta nañampy zaho hiady. Anjely foaña niady, resy miaramila fahavaloo anahy re.

55.Hômby tan-tanàña, ôloño jiaby afa avy aby, iñy Mandriangödra voho avy miaraka amin'ny savaly gila hely anazy, sady mangeringery an-dalaña, feno taintsavy sintaka Mandriangödra.

- E, izikoa rangahy be rôho tsara maso e, ho izy !

56.Natà avy te, nañantso koa ampanjaka avy antsifanaña :

- Avy zahay e, mañantso pare are, hanafiky are zahay !

Sahiraña koa lôhan'ampanjaka rafözani'i Mandriangödra.

petit parc. Et personne n'était au courant de l'existence de ce parc. Il a laissé là ce cheval. Et il a dit :

- Holà, Grand-Blanc, et toi Grand-Milan, et toi l'Eléphante ! Nous allons à la guerre.

51. Quand ils sont arrivés là-vbas, la bataille était déjà engagée. Beaucoup de soldats du beau-père de Couche-dans-la-Fange étaient déjà morts avant que Couche-dans-la-Fange apparaisse sur le champ de bataille. Et lui, il n'avait rien sur lui, aucun vêtement ; juste, serrés autour des reins, la peau du monstre qu'il avait tué. Il dit à l'éléphante :

- A toi !

52. L'éléphante s'est mise à avaler de l'eau, et à la lancer sur les ennemis. Ils en étaient complètement aveuglés.

- A toi maintenant, Milan !

Alors le milan se jette sur les crânes des ennemis, pendant que Couche-dans-la-Fange tire, tire... Finalement, l'armée de l'ouest est battue.

53. En repartant Couche-dans-la-Fange donne au passage un coup de son sabre sur l'avant-bras de son beau-père. Le sang coule. Les quatre guerriers ont le champ de bataille.

54. Le vieil homme restait là à pleurer : il avait vu mourir tellement de ses soldats. Mais il était vainqueur. En arrivant au village il se disait :

- Oh ! Je suis content !

Et il a fait une grande fête. Il disait :

- Je suis vainqueur, même si j'ai vu mourir tant de mes soldats. Je suis vainqueur. C'est un ange¹⁹⁴ qui est venu m'aider dans cette bataille. C'est l'ange qui a combattu, et les soldats de mes ennemis ont été vaincus.

55. Au village, tous les hommes étaient déjà là pour voir arriver Couche-dans-la-Fange avec son petit cheval borgne qui semait du crottin tout le long du chemin. Couche-dans-la-Fange avait les chevilles pleines de crottin. Son beau-père disait :

- Eh ! Voyez-le ce gars-là, comme il a fière allure !

56. Après quoi, le roi de l'est a envoyé à son tour son défi :

57. Maraindraiñy, lôsoño niady, niady. Mandriangödra amin-jany mböla nandeha amin'ny toby hely anazy añy, nandeha nañapetraka savaly tombolohô gila be sady marary kibo io. Mböla io foaña baka amen'ny rafözany azy isaka mandeha miady.

58. Lôsoño koa izy nisikiny hôdirtr'i kaka be nindahiny io. Niaraka koa zare efa-dahy : Elefaña, Papangobe izy ndraiky Malandibe.

59. Izikoa hômby tañy iñy, zahaña maramilan'i Randriambe zany maro afa voa. Izikoa nañano io :

- Anjarako, hozy Elefaña !

Nitsôfiny tamin'izay rano. Rahôfin'ny papangobe amin-jay. Mandriangödra amin'izany manibitribiky foaña amin'ny sabatra, manibitribiky foaña, raha mahay miady raha io, letry nahahely azy, raha hainy io !

60. Resy koa miaramila avy antiñanaña fahavalon'ny rafòzañ'i Mandriangödra. Izikoa nimpôdy avy tañy Mandriangödra iñy, nirahesiny mosoaran'i Randriambe ; satria baka izy nitomañy, maro loatra maramila anazy maty mböla Mandriangödra tsy avy. Nirahesiny mosoara, lôsoño koa zare efaèdahy nôdy, namonjy toby. Hômby tañy, napetraka koa leha telolahy nangala disaka. Lôsoño izy nandeha an-tanàña.

61. Oloño jiaby efa hômby an-tanàña, iñy Mandriangödra voho avy. Izy amin-jany feno tain-tsavaly kaka. Avy teo ravoravo koa ampanjaka io. Nañano fety, naharesy zany.

- Zao, ho izy ampanjaka, ny sarvety anahy, ho izy, very, tamin'ny ady farany iñy, ke zay mahita azy ameky gadô.

62. Nahareñy zany vadin'ny miaramila aby reo, namôroño sarvety, asiaña añaraña ampanjaka aby. Avy akà navôry tamin-jay mosoara re.

- Ambilay zahako azy, hozy ampanjaka.

Nizahaña tsiraikiraiky mosoara, nizahaña, tsisy ndra raiky. Mosoara io amin'io

- Nous arrivons. Préparez-vous, nous allons vous attaquer.

Le beau-père de Couche-dans-la-Fange était encore embarrassé.

57. Au petit matin, départ pour la guerre... Alors, Couche-dans-la-Fange est reparti à son petit campement remiser son cheval brun, celui qui était borgne et qui avait la courante. Chaque fois qu'il fallait aller en guerre son beau-père lui donnait toujours le même cheval.

58. L'est parti encore avec pour seul vêtement la peau du monstre qu'il avait écorthé. Il étaient quatre : l'Eléphante, Grand-Milan, Grand-Blanc et lui.

59. Une fois arrivés là-bas, voilà : il y avait déjà beaucoup de morts parmi les soldats de Grand-Seigneur. Alors l'Eléphante dit :

- C'est à moi !

L'eau gicle. Et Grand-Milan se jette sur les crânes, pendant que Couche-dans-la-Fange ferraille du sabre, ferraille du sabre... ah, il savait se battre, depuis son plus jeune âge, oui, il savait se battre !

60. Les soldats de l'est sont battus, les ennemis du beau-père de Couche-dans-la-Fange. Mais au moment de s'en retourner, Couche-dans-la-Fange arrache le mouchoir de Grand-Seigneur, parce que n'est-ce pas, Grand-Seigneur pleurait : il avait vu mourir tellement de ses soldats, avant que Couche-dans-la-Fange vienne sauver la situation. Il lui arrache son mouchoir, et les voilà partis tous les quatre, pour rejoindre leur campement. Là, Couche-dans-la-Fange laisse les trois bêtes pour qu'elles se reposent, et lui, il repart au village.

61. Tout le monde était déjà réuni au village quand Couche-dans-la-Fange est arrivé, tout plein de crottin de son cheval. Et le roi était ravi, il fêtait sa victoire. Et il dit :

- J'avais un mouchoir¹⁹⁵, qui a été perdu pendant la bataille. A celui qui le retrouvera, je ferai un cadeau.

62. Quand elles ont entendu cela, toutes les femmes des soldats se sont mises à coudre des mouchoirs, et le roi a dit :

- Montrez un peu, que je les voie.

Il les a examinés un par un, il les a examinés..., mais non, le sien n'y était pas. Ce

¹⁹⁵ Le mouchoir (*mosoara*) est devenu ici une serviette (*sarvety*) ; mais le conteur va s'apercevoir de son erreur, et reprendre dans la suite le premier mot. On a donc rétabli partout le terme exact dans la rédaction.

amin'i Mandriangödra, aňy amin'ny toby anazy aňaty ala aňy, satria izy nalaka azy.

63.Tateky koa naňantso koa ampanjaka avy atsimo, hanafiky koa. Nirafitry koa ady. Zahaña ampanjaka ato afa tomoaňy :

- Maty miaramila anahy e, ho izy !

64.Ary Mandriangödra, nony izy mandeha malaka namany re, tsary tsy tara hely foaňa. Efa miantomboko elaela ady avy ake izy avy.

- Anjarako, hozy Elefaňa !

Piriatiny amin-jay rano, gilan-drano ôloňo re. Rahôfn'i Papangobe amin-jay.

Mitifitifitry foaňa Mandriangödra, ripaka maramila avy atsimo.

Nimpôdy avy taňy Mandriangödra, nalaín y satroko rafözany, lôsoňo izy.

65.Nijanoňo ny ady, ary Randriambe tsaraha nahita raha amin'ny ranomaso anazy io. Resy ampanjaka avy atsimo. Zay izy niboaka avy ta ampanjaka, ravoravo izy, lôsoňo nôdy e. Hômby taňy nisy fety.

66.Avy avaratra mö, iadan'i Mandriangödra, ampanjaka aňy, nefä lavity, tsy avy nanafiky zare na ndraiky.

67.Izikoa io nanony zio, afa nahazo traňo boriky ratsiratsy tafony hely zay Mandriangödra, satria efa teraka vadiny. Efa teraka tera-dahy. Izy efa tsy karaha traňon'akoho, nefä mböla misy tsy efa tafony aila. Mböla tsy voalalotro, traňo mböla tsy efa...

68.Teo, naharesy baka ingahy be tamin'ny ady farany. Lazainy fô misy anjely zany foaňa maňampy azy miady. Tsy hainy fô i mandriangödra efa-dahy izy mitahy azy io. Ary Mandriangödra amin'io tsisy maňano ahaizaňa azy, vangony izy maňano hôdity kakabe io.

69.Ary te zio, narary mafy i ampanjaka rafözaňa Mandriangödra. Raha efa marary izy, narary maso. Tsy nahita. Taloha mö hitanao ampomoasy foaňa nihinjare...

- Ô, hozy ampomoasy, fô izikoa tsy mahita ronônon'ny elefaňa tsy mahita

mouchoir c'était Couche-dans-la-Fange qui l'avait, dans son camp de la forêt, parce que c'est lui qui l'avait pris.

63. Quelque temps après, le roi du sud a envoyé à son tour son défi. Il allait aussi attaquer. La guerre était engagée. Et le roi pleurait :

- Mes soldats vont mourir !

64. Et chaque fois Couche-dans-la-Fange allait d'abord chercher ses compagnons de combat, si bien qu'il arrivait toujours un peu en retard. La bataille était déjà commencé depuis un moment quand il arrivait. L'Eléphante dit :

- C'est à moi !

L'eau gicle. Les ennemis sont aveuglés, Grand-Milan arrache les têtes, et Couche-dans-la-Fange tire, tire... Voilà l'armée du sud exterminée.

En repartant, Couche-dans-la-Fange arrache le chapeau de son beau-père, et il s'en va.

65. La bataille avait cessé, et Grand-Seigneur ne voyait plus rien tellement il avait les yeux pleins de larmes. Le roi du sud était battu. Alors, le roi s'est montré en public. Il était ravi. Il est reparti au village, où on a fait une grande fête.

66. Et, du côté du nord¹⁹⁶, c'était le père de Couche-dans-la-Fange qui était roi là-bas. Mais comme c'était très loin jamais ils sont venus attaquaer [son beau-frère].

67. Ensuite, on a donné à Couche-dans-la-Fange une petite maison de briques avec un toit un peu percé, parce que sa femme avait accouché. Elle avait accouché d'un garçon. Alors, ce n'était plus la baraque qui ressemblait à un poulailler, mais c'était quand même une maison où il manquait un côté du toit ! Et puis elle n'était pas crépie, c'était une maison qui n'était pas finie...

68. Voilà. Le patriarche avait été vainqueur dans la dernière guerre. Et il se disait que c'était un ange qui était venu l'aider. Il ne se doutait pas que c'étaient Couche-dans-la-Fange et ses trois compagnons qui l'avaient secouru. Et il était impossible de reconnaître Couche-dans-la-Fange parce qu'il se dissimulait sous la peau du monstre.

69. Ensuite, le roi, le beau-père de Couche-dans-la-Fange, est tombé gravement malade. Et son mal, c'était un mal des yeux. Il était devenu aveugle. Et, tu sais, autrefois, ils n'avaient que les devins pour les soigner... Le devin lui dit :

- Oh, si tu ne peux pas te procurer du lait d'éléphante, jamais tu ne recouvreras la

¹⁹⁶ Le conteur devance une objection de l'auditoire : si les armées de l'ouest, de l'est et du sud ont attaqué, pourquoi celles du nord ne se manifestent-elles pas ?

masonao io.

70. Ke, nahareñy zany ampanjaka navôry aby ary zalahy vinantony telolahy.

- Are mizahà ronônon'ny elefaña, izikoa tsy zany, tsy mahita maso anahy tô.
- Ary mandriangödra mö ake ?
- Ehë, antsôvo atô izy tsaha mba mahita.

Nantsôviñy.

- Are koa nahita ronônon'ny elefaña, zany hony mankahivaña zaho tôy e !

- Ià.

71. E, izikoa zio, nitsakaraka leha efa-dahy.

- E, ho izy, Mandriangödra fô hitanare rôy atiatiala rô, alan-kininy io, ho izy ?
- Ià, ho izy leha telolahy.
- Ao, ho izy, misy ôloño zay ao manaña elefaña zay, akà dönko azahoantsika ronôno e ! Izy ndraiky aña atsimotsimo be aña lalaña mandeha aminy.
- Ià.
- Andà are manampôno fô zaho mböla hañano raha hely.

72. Nandeha nanampôno ary zalahy telolahy, nalefany amin'ny lalaña lavitry. Izy mañano lala-mahitsy, nitsôfotro akà izy. Nañano lamba tsara izy, ià. Nantôtry ambônin-tsezy, mariny latabatra avy tañy, nañano satroko izy, karaha atsikilany hely aby satroko anazy. Avy tañy leha telolahy, namepeky.

- Mandroso, ho izy.

73. Niditry avy tañy.

vue.

70. Ayant entendu cela, le roi a réuni ses trois gendres :

- Cherchez-moi du lait d'éléphante, sinon mes yeux ne verront plus la lumière.
- Et Couche-dans-la-Fange, il n'est pas là ?
- Bon, faites-le venir, sait-on jamais, peut-être qu'il en trouvera ?

On l'appelle.

Si vous trouvez du lait d'éléphante, c'est cela, paraît-il, qui pourra me guérir !

- Bien.

71. Alors, là-dessus, les quatre gendres se mettent en quête.

- Eh bien, dit Couche-dans-la-Fange, vous connaissez le petit bois là-bas, le bois d'eucalyptus ?
- Oui, répondent les trois autres.
- Il y a quelqu'un là qui a une éléphante. Nous pourrons peut-être y avoir du lait. Et pour y aller, il faut prendre le chemin qui passe du côté sud.
- Oui.
- Allez-y donc, commencez à chercher, moi, j'ai encore une petite commission à faire.

72. Alors les trois gendres ont commencé leur quête. Il les avait envoyés sur un chemin qui faisait un long détour, et pendant ce temps, il a pris tout droit, et il s'est retrouvé chez lui. Il a mis ses beaux habits. Oui. Il est là, assis sur un fauteuil, auprès d'une table, et un chapeau sur la tête, un peu incliné, le chapeau... Voilà les trois autres qui arrivent. Ils frappent.

- Entrez.

73. Ils entrent.

- A, dianay tôy, sôsoko famangiaña tsy mahatökaña, fô marary ampanjaka, rafözanay, ka izikoa tsy ronônôny elefaña anasaña maso anazy tsy mahita ; ke are korañin'ôloño manaña ?
- Ehë, ho izy, fô zaho ake io avy nitery edy fô raha zany, itahaña aretiñy ka misy akeo ô !

74.Nefa Mandriangödra io, tsy hainy ary zalahy re.

- Fô alöhaka are ameñy azy, zalahy, hasiaña mariky e, atà mariky hely arô.

75.Nalain'i Mandriangödra vy mahamay, iñy napetany amin'ny bakilam-poriny ary zalahy telolahy, ary zy misy söratra « F ». Avy ake, nameny ronôno afa naharony rano.

- Tô, ho izy, hento ronôno tôho, samby minday tavoangy araikey are, anasan'ny rafözañare maso, amin-jay are samby mahita.

76.Namby nitöndra tavoangy raiky zare telolahy, lôsoño. Zare koa lôsoño, nañöva akanjo koa i Mandriangödra. Nandeha izy. Hômby tan-tanâña izy, mböla tsy naboakany ronôno anazy. Satria nihinazy teña ronôno tsisy raha miharo azy, tsisy rano fô izy foaña.

77.Nisasaña tamin'ilay fa nihentin'ileha telolahy mason-drafözanjare, hanita manjavozavoño hely. Izikoa nañano io zio, nandeha Mandriangödra nitöndra ronôno anazy. Izy hômby tañy, izikoa nisandry tamin'iñy rafözany iñy, biaã maso anazy mahita.

78.- Zôvy nitöndra tô, ho izy ?

- Zaho, ho izy, Mandriangödra.

- La raison de notre venue, outre la visite, qui – selon le dicton – jamais ne va seule¹⁹⁷, c'est que le roi, notre beau-père, est malade. Si on ne lui baigne pas les yeux avec du lait d'éléphante, plus jamais il ne verra la lumière. Et on nous a dit que vous avez de ce lait ?
- Oui, justement, je viens de le tirer. Si c'est pour soigner un malade, oh, bien sûr, il y en a !
- 74. Et c'était Couche-dans-la-Fange qui leur parlait, mais aucun des trois ne l'avait reconnu.
- Mais, avant que je vous en donne, les gars, il faut que le vous fasse une petite marque. Oui il faut vous faire une petite marque.
- 75. Alors Couche-dans-la-Fange a pris un fer rouge, et il le leur a appliqué sur les fesses à tous les trois, et la marque, c'était la lettre « F ». Ensuite il leur a donné du lait, mais mélangé d'eau. Il leur dit :
- Voici, prenez ce lait, emportez chacun une bouteille, pour laver les yeux de votre beau-père. Comme ça, vous en aurez trouvé tous les trois.
- 76. Ils en emportent tous les trois, chacun a sa bouteille. Ils s'en vont. Dès qu'ils sont partis, Couche-dans-la-Fange se change, et il s'en va à son tour. Une fois arrivé au village, il se garde de montrer le lait qu'il avait, parce que le sien était du lait pur, sans mélange, sans eau, rien que du lait.
- 77. On a lavé les yeux du beau-père avec le lait qu'avaient apporté les trois gendres et le beau-père a commencé à y voir, mais sa vue était encore un peu floue. Alors Couche-dans-la-Fange est venu à son tour apporter son lait. Il arrive, et le beau-père se lave avec son lait. Et tout de suite, ses yeux s'ouvrent, et il voit !
- 78. – Qui a apporté ce lait, demande le beau-père ?¹⁹⁸
- C'est moi, dit Couche-dans-la-Fange.

¹⁹⁷ C'est-à-dire : nous avons la joie et l'honneur de te rendre visite ; mais rendre une visite n'est jamais le seul motif qu'on a de venir voir quelqu'un : on a toujours plus ou moins quelque chose à demander, quelque avantage à espérer...

¹⁹⁸ Ce motif d'apparence exotique se rencontre dans le conte des deux frères, publié par A. Dandouau, et dans celui de Tandrokomana, receuilli par J.-C. Hébert. Dans le premier cas il s'agit de lait d'ânesse (*faras*, qui pourrait être aussi une jument), et dans le deuxième de lait de lionne (*simba*), mais toujours les rivaux n'obtiennent que du lait frelaté, étendu d'eau, et à condition d'accepter de se laisser marquer au fer rouge. Hébert rattache de manière bien convainquante ce motif à une source indienne (A. Dandouau, 1922, pp. 196-197, J.-C. Hébert, 1963, pp. 17-18).

- Tsara, ho izy. Mahazo traño mariñy anao ndraiky Faravavy, ke amin'ny jomoa ho avy rö atsika – jomoa mö andron'ny ampanjaka, raha tianjare taloha baka zy – hañano fanambadiañanareo e, hañano tsaboraha. Atômboko jomoa maraindraiñy tsaboraha zany .

79.Afa nampakariñy amin'ny lapa i Mandriangödra. Io nanon'ni raha io. Ara afa nañomañomaña Mandriangödra.

- Atsika, ho izy tamin'ny vadiny, mionjoño maraindraiñy mañeno akôho atsika mandeha. Atsika handeha halake fanañana hely anahy fô atsika tô raha atà ampanjaka zany, hipetraka amin'ny trano lapa be, atsika handeha aña.

80.Ary rafözaña Mandriangödra io valo vononahitry foaña z'io. Mböla antsasaka nihin'ny baban'i Laza nihentiny io. Ke izikoa nañan'iñy maraindraiñy jomoa lôsoño zareo telo moanaka, Mandriangödra, Faravavihely zanaka ampanjaka ary zanakanjare. Nañeno akôho hômby tañy iñy, nisokafin'i Mandriangödra vatra :

- Io alà zay akanjo tianà akà.

(Satria akanjon'ny reniny, löva anazy nihentiny).

81.- Zay rôjo tianà ake, babanà tsary nisy io aby. Zaho tsy Mandriangödra zany añañañ anahy fô : Laza petit-Jean. Zaho zanak'ampanjaka avy añañ avaratra, eniñy amin'ny fôlo vononahitry zaho. Babanao valo voninahitry.

82.Satria Laza, giradiny, reñy raha nihentiny aby ke ! Izikoa nañan'io tomoaña viavy hely io teo.

- Ay, ho izy, anà tò ôloño ampanjaka ? Kanefa ampijalin'ny babako !

83.Avy teo, nañano sembon'ny ampanjaka, ampanjaka e, afa apetraka girady reñy, añañ avay aila aila, ô ma ma, raha mavesatra ! Avy ake nampañanövaña akanjo zaza hely io, akanjon'ny ampanjaka vavy. Legaño hely io, io tsisy akanjo anazy te fô, mböla izy foaña...

84.Ke, nitikiñy savaly Malandibe zre telo mianaka, Elefaña mañarakaraka azy

- C'est bien. Tu seras marié à benjamine selon les coutumes, et vendredi prochain – vous savez que c'est le vendredi qui est le jour des rois, le jour qu'ils préféraient au temps jadis – vendredi prochain nous ferons les noces, nous ferons la fête. La fête commencera vendredi matin.

79. Alors Couche-dans-la-Fange a pu monter à la Cour. C'est ainsi que cela s'est passé. Et il a fait tous ses préparatifs. Il a dit à sa femme :

Demain nous nous lèverons au premier chant du coq, et nous partirons. Nous irons chercher mes petites affaires, puisqu'on va attribuer la dignité royale, et que nous allons demeurer à la Cour ; il faut que nous y allions.

80. Or, le beau-père de Couche-dans-la-Fange n'avait que le grade de VIII honneurs seulement. C'était juste la moitié des galons du père de Gloire, qu'il avait apportés avec lui. Alors, au petit matin du vendredi, ils sont partis tous les trois, Couche-dans-la-Fange, la petite Benjamine, fille du roi, et leur fils. Ils sont arrivés là-bas au chant du coq, et Couche-dans-la-Fange a ouvert sa malle :

- Voilà, prends les habits qui te plaisent.

(Parce qu'il avait apporté avec lui les habits de sa mère, qui étaient son héritage.)

81. – Prends tout ce que tu veux comme colliers, jamais ton père n'en a eu de pareils. Mon vrai nom, ce n'est pas Couche-dans-la-Fange ; je m'appelle Gloire, et mon prénom c'est Petit-Jean¹⁹⁹ ; et je suis le fils du roi du nord, et j'ai le grade de XVI honneurs, alors que ton père n'en a que huit !

82. Et en effet, Gloire avait apporté toutes les décorations de son père. En voyant cela, la jeune femme pleurait de joie.

- Ah, donc, tu es roi ? Et mon père qui te persécutait !

83. Après cela, il a mis ses vêtements de roi, c'était vraiment un roi, avec tous ses galons, il en avait sur les épaules, des deux côtés, bien lourds, vous auriez vu ça ! Et ensuite, on a habillé la petite femme avec des vêtements de reine. Il n'y a que le petit garçon, pour qui rien de spécial n'était prévu ; alors, il est resté comme il était...

¹⁹⁹ Le héros a maintenant un nom « moderne » de structure occidentale, avec nom et prénom. On notera aussi que Petit-Jean est le héros bien connu de tout un cycle de contes créoles.

afara, Papangobe mipetraka ambônin'ny havain'i Laza mañalokaloko zare.

86.Zahaña, amin'ny valo tsy mety avy zare.

- Ôloño lefaka, tsisy fañahy, ho izy ampanjaka. Ôloño tsisy... Ôloño atà tsaboraha nilefa ? Fa-baraka atska tô ! Ôloño efa vôry, ny raha jiaby efa maty ! Ino dikan'itô ?

Tateky, nizahaña amin'ny maso lavity ampanjaka :

- A, rô, ho izy, misy ôloño, ôloño hanafiky dönkô rô fô ôloño manamboninahitry be avy rô...

86.Nahay nañatoño Malandibe, avy töngä zare, katrik, katrik ! Afa mariny hely nañomañomaña aby ôloño jiaby, maramila, salañinjare ôloño hanafiky, nañomañomaña aby ôloño jiaby. Tateky hitan'ny ampanjaka legaño hely zafiny.

- Oà, ary karaha zafiky, zalahy ?

Izy homby teo iñy, nivölaña Laza :

- Avy vinantoko, zanako, ho izy ampanjaka.

87.Ha ! Gaga aby ôloño jiaby.

- Ô, ôloño eniñy ambin'ny fôlo voninahitry, zalahy, Mandriangödra ; Mandriangödra ôloño eniñy ambin'ny fôlo voninahitry !

Gaga aby ôloño jiaby. Nandongality ampanjaka. Rafözany nandongality, nandongality koa Laza.

- Tôkony zaho, ho izy, baba, mandongoality fô tsy anà. Anà iadako sady rafözako ary ampanjaka.

88.Natà ny tsaboraha fanambadiaña. Vita tsaboraha namaky kabary ampanjaka. Izy afa avy nivölaña ampanjaka :

- Ie, iada, ho izy, mboa mahazo mivölaña zaho, ho izy ?

84. Alors, ils sont montés tous les trois sur le cheval Grand-Blanc, et l'Elephante les suivait par derrière, et Grand-Milan se tenait sur l'épaule de Gloire, et leur faisait de l'ombre avec ses ailes.

85. Mais il était déjà huit heures, et ils n'arrivaient toujours pas.

- Quel idiot, disait le roi, il n'a pas un grain d'intelligence ! Il n'a pas... C'est lui le héros de la fête, et il ne vient pas ? Nous sommes déshonorés ! Tous les invités sont là, toutes les bêtes ont été tuées pour le festin ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Au bout d'un moment, on se décide à regarder avec la longue vue du roi :

- Oh ! Les amis, voilà des gens, mais on dirait que c'est une armée qui vient nous attaquer, ce sont des officiers de haut grade qui arrivent...

86. Ils approchaient, au pas de Grand-Blanc. Les voilà qui arrivent, tigidi, tigidi ! Ils étaient déjà tout près, mais tout le monde se préparait encore, avec les soldats, parce qu'on croyait que c'était une armée qui venait attaquer. Tout le monde se préparait. Mais, au bout d'un moment, le roi a reconnu son petit-fils.

Oh, il semble que c'est mon petit-fils ?

Et, en arrivant sur place, Gloire prit la parole.

- C'est mon gendre qui arrive, c'est mon fils²⁰⁰, dit le roi.

87. Ah ! Tout le monde était stupéfait.

- Eh bien ! C'était donc un officier à XVI honneurs, ce Couche-dans-la-Fange, les gars ! Oh ! C'était n officier à XVI honneurs, ce Couche-dans-la-Fange !

Tout le monde était stupéfait. Le roi se jette à genoux. En voyant son beau-père à genoux, Gloire se jette à genoux aussi :

- C'est moi, père, qui devrais me mettre à genoux, et non toi. Tu es mon père, tu es mon beau-père, et tu es le roi.

88. On a célébré les noces. A la fin de la cérémonie, le roi a parlé le premier. Puis, après le roi, Gloire a demandé à parler aussi :

- Père, est-ce que je peux parler ?

²⁰⁰ Par courtoisie, le gendre est aussi appelé « fils ».

- E, mahazo mivölaña anao e.

89.- Ià, zaho zanak'ampanjaka avy aňy avaratra aňy. Ary nandihanako tatô, ho izy, mö nisy raha tsy fañarahaña hely ta. Ka zaho eto tô, Laza aňarako fô tsy Mandriangödra zany, manomboko niany. Zany aňarako natàn'iadako zaho. Ke teo anà niady, intelo niady te, nisy ôloňo nanafiky anà naharesy, zaho ôloňo natânao anjely nanohitry fahavalonao reňy, tô, Elefañanahy, tô Papangobe anahy namako miady, azy raho nisikiňy hôditry biby iňy, misy zaho tsy hainao. Nifiraiky taňanà tamin'ny sabatra anahy. Mariňy mö tsy mariňy ?

- Mariňy, hozy ampanjaka.

90. Mosoaranà very anà tomoaňy, nalaiky, mariňy mö tsy mariňy ?

- Mariňy.
- Tô mosoaranà, ampanjaka.

91. Nalain'ny ampanjaka raha io.

- Satrokona very, tamin'ny ady iňy, anà tomoaňy iňy, nalaiky satrokona. Tô satrokona, baba. Teo narary masonà, nandeha nalaka ronôno ary zalahy re, nandeha nalaka ronônôny elefaña, nasiako rano. Ary zaho tômpon'ny elefaña io tsy hainjare zaho. Avy zaho nitöndra izy, nameky anao iňy, nankahivaña ano iňy. Ke raha mifamâtra zany are, avy eto leha vinantonà telolahy, ôloňo nahajaina lettry ela.

92. Naboaka leha telolahy.

- Ampandrôňo hely foaña lamabanare io.

Nampandroroňy iňy, zahaña nisy mariky « F ».

- Zaho naňano mariky io, ho izy.

93. E, izikoa naňano io, nandady ampanjaka tômpin-traňo.

- Mais oui, tu peux parler.

89. – Voici ce que j'ai à dire : je suis le fils d'un roi du nord. Et si je suis venu ici, c'est parce qu'il y avait une petite mésentente entre nous. Et sachez bien, à compter de ce jour, que je m'appelle Gloire et non plus Couche-dans-la-Fange. Gloire est le nom que m'a donné mon père. Il y a quelque temps, tu as fait la guerre, tu as fait la guerre par trois fois, parce qu'on est venu t'attaquer. Et trois fois tu a été vainqueur. Eh bien, celui que tu prenais pour un ange, celui qui repoussait tes ennemis, c'était moi ! Voici mon Eléphante, voci mon Grand-Milan, ce sont mes compagnons de combat. Et moi, je m'étais habillé d'une peau de bête, pour que tu ne me reconnaises pas. Et je t'ai blessé au bras, avec mon sabre. Est-ce que c'est vrai, oui ou non ?

- C'est vrai, dit le roi.

90. – Et ton mouchoir que tu as perdu, au moment où tu pleurais, c'est moi qui te l'ai pris. Est-ce que c'est vrai, oui ou non ?

- C'est vrai.
- Le voilà, ton mouchoir, Sire roi.

91. Le roi le prend.

- Ton chapeau aussi s'était perdu pendant le combat. Au moment où tu pleurais, c'est moi qui te l'ai pris. Le voilà, père. Ensuite, quand tu avais les yeux malades, les autres sont allés chercher du lait, du lait d'éléphante, mais j'y avais mis de l'eau. Et c'était moi, le maître de la bête, mais ils ne m'ont pas reconnu. Et puis je suis venu en porter moi-même, et je t'en ai donné, et tu as été guéri. Et si vous avez encore des doutes, qu'ils viennent donc ici, tes trois gendres, ceux que tu as tellement honorés depuis tout ce temps.

92. On les a fait sortir les trois.

- Baissez donc un peu vos pagnes !

Ils ont baissé leurs pagnes. Et on a pu voir qu'ils étaient marqués de la lettre « F ».

- C'est moi qui leur ai fait ces marques.

93. Oh, en voyant cela, le roi maître du lieu se jette à plat ventre par terre :

- Eh bien ! A partir d'aujourd'hui, que mes trois gendres quittent la Cour. C'est

- A, manomboko niany, ho izy, izy vinanto telolahy, miala eto aňaty lapa. Ary Laza, izy ampanjakanare, izy mifehy are, are jiaby ato aňatin'ny fanjakana anahy, aňatin'ny faritany anahy. Laza ampanjakanare fô tsy zaho, izy eniňy ambin'ny fôlo voninahity, zaho valo. Ke, manomboko niany ameky fahifaňa Laza.

Ô..., lemarobe, nanefatefaka lemarobe, ela veloňo..., misaotro e !

94. Natà tamin-jay fety, raha io avy te baka nitôhy. Niripardipaka ombin'ny ampanjaka, niripadripaka, hoaniň. Ôloňo jiaby maňodidiňy faritany anazy iňy raha nantsôviňy aby ke, haňano fety io. Tsaboraha be nangotrokotroko ô ma ma ma, raha naresaka.

95. Ka iňy natân'i raha io, tsy zaho mavandy fô ôloňo be talöha. Io angano io, angano nataon'i Tilahy Jean Edouard taminahy mböla zahay nianatra ao amin'ny C.E.G. Antsohihy tamin'ny taoňo 1968. Ka zao izy tantaraiky aminare.

Gloire, qui sera votre roi, qui vous commandera tous, vous qui appartenez à mon royaume, qui appartenez à mon territoire. C'est Gloire qui est votre roi et non plus moi. Il a le grade de XVI honneurs, quand moi, je n'en ai que huit. Donc, à partir de ce jour, je remets tous mes pouvoirs à Gloire.

Oh, de la foule montent les acclamations, et les vivats, et les mercis !

94. On a donné alors des fêtes, qui se sont prolongées longtemps. Et des bœufs du roi, on a fait un vrai massacre, un vrai massacre, pour que tous mangent de la viande, car les gens de toutes les terres à la ronde avaient été invités à ces fêtes. Une cérémonie grandiose, vous auriez vu ça ! Des fêtes éclatantes !

Et c'est ainsi que cette affaire s'est terminée. Ce n'est pas moi qui ai menti, ce sont les grands hommes d'autrefois. Et ce conte, c'est un conte qui m'avait été raconté par Tilahy Jean Edouard, quand nous étions encore élèves du C.E.G. d'Antsohihy en 1968. Et je vous l'ai raconté à mon tour.

Annexe VII : « Ravētahely sy Randriambe nampiady aomby » (Pauvre-Hère et Grand-Seigneur font un combat de taureaux), Angano 44.

- 1.Ka i tantara hilazaiky eto io izao, momba ny tantaran'i Ravētahely zaren'i Randriame. Ke toeraña misy zareo moa : i Randriambe taloha ary Ravetahely tañava. Ka zareo io mö ôloño niteraka. Ka zareo niteraka mö matetiky miaraka midöla zanakanjareo, na zanak'i ravetahely avy tañava zaiñy, na zanak'i Randriambe taloha. Ka nivölaña zareo zaza madiniky reo am-pidolavaña akeo :
- 2.- Nañino moa rö, iry nininareo miharo babanareo io, ho izy Ravetahely tañava, zareo andriaña be, zahay akao kony rö mijaly ? Akondro Maherihery foaña ohaniña. Raha vangavangaiñy, sahiraña izikoa fa misy zavatra vangaiñy. Ka ino mbö nampandriaña zareo io teo e, ho izy zabak'i Ravetahely avy tañava ?
- 3.- E, izy io kony tsy fantako, ho izy zanak'i Randriambe fö zany hoe izahay tō zaza madiniky ary mahalaña mañontanintany raha ; fö raha korankorañnjareo matetiky edy, mahay mifañaraka hevity zany zareo hony. K'ary zaho indreky, ho izy zanak'i Randriambe io, mbö hañontany aminareo, asa ino ndreky raha mbö nahatönga i babanareo môho nininareo veta io rö ?
- Ehè ! Izy io mä rö mbö tsy haiky koa fö, izany, ho izy, asa raha fitondran-Jañahary, asa raha mañano akôry, asa vintañanjareo izy io. Zahay tō akao koa any rö sahiraña e !
- 4.Ka zahaña i koraña io mandeha. Ary indraindray mbö reñiny gao-madiniky re amin'ny ray amann-dreninjare, zare miññoño, ray aman-dreninjare miññoño mivölambölan-draha miankiñy amin'i raha io. Ka zahaña, tsy andro be tsy andro masay, ho izy ny ampañangana, nahita hevity i Ravetahely avy tañava.
- Zaho, ho izy, asa raha mbö vintaña anahy izy tō, asa raha tsy mbö mañano hevity hely an-drahabe mbö mahatönga zaho sahiraña be tō. Ka mbö hitaha amin-Jañahary zaho.
- 5.Ke tamin'ny andro aliñy izy, hôtry ny azo nôfy, nahita hevity izy.
- Ehè, zaho, izikoa fa mbö mivôry indraiky ando, misy lañonaña, mbö hilaza amin'ni Randriambe zaho, ho izy, hitady hevity.
- 6.Ka zahaña i raha io tamin'ny fivoriaña indraiky andro, nivölaña i Ravetahely,

1. L'histoire que je vais raconter est une histoire de Pauvre-Hère et de Grand-Seigneur. Leurs demeures se disposaient comme ceci : Grand-Seigneur habitait en haut du village et pauvre-Hère en bas. Et ils avaient des enfants. Et souvent leurs enfants jouaient ensemble, les enfants de Pauvre-Hère d'en bas avec ceux de Grand-Seigneur d'en haut. Et tout en jouant, ces petits enfants parlaient :
2. – Comment se fait-il que vos parents soient riches, demandent les enfants de Pauvre-Hère d'en bas, alors que nous sommes si malheureux ? Nous n'avons à manger que des bananes dures. Les petites choses qu'il faut acheter, nous avons bien du mal à les payer. Qu'est-ce qui a bien pu les rendre si riches, demandent les enfants de Pauvre-Hère d'en bas ?
3. – Eh, ne n'en sais trop rien, dit le fils de Grand-Seigneur, et nous, les enfants, nous ne possons pas souvent des questions ; mais ce que nous les entendons souvent se dire, c'est que c'est à cause de leur bonne entente. A moi maintenant de vous retourner la question : Comment vos parents sont-ils devenus si pauvres ?
- Oh ! Je ne le sais pas si bien non plus. Mais peut-être est-ce par la volonté du Créateur, sait-on jamais ? Ou bien par le fait de leur propre destin. Toujours est-il que nous sommes bien malheureux.
4. On revenait souvent sur ce sujet. Et, de temps en temps, les enfants entendaient leurs parents parler à voix basse entre eux, et discuter toutes ces choses-là. Et un beau jour, un jour où on s'y attendait pas (comme dit le créancier), voilà que Pauvre-Hère d'en bas eut une idée :
- Je ne sais, dit-il si c'est là mon destin, ou si c'est parce que je ne me prends pas en mains, que je suis si malheureux. En tout cas, je vais demander l'aide du Créateur.
5. Cette nuit-là, comme par songe, lui est venue une idée :
- Bon. Quand il y aura une grande assemblée, un jour de fête, je parlerai à Grand-Seigneur, à propos de cette idée-là.

ho izy :

- Zaho, ho izy, rö, indraiky andro mbö hiangavy anà, hampiady aomby atsika mbö hataontsika ny fampiadivaña aomby.

7.Ka ho izy Randriambe :

- A rö ! Ino ndreky möa rö ahafantaranao hevity karahan'izaiñy ? Ary mbö aiza aomby hampiadivinao amin'ny aomby anahy ? Aomby anahy ake izay rö maro ny maventy ary maro ny lahiny, ka io koa hiady amin'ny aombinao mety tsy hatahotro loatra zaho.

Izaiñ nanin'i Randriambe.

8.Ka nivölaña ôlo niaraka nikoraña taminjareo takeo tamin'io lañonaña io :

- Aha, avy öla ndraiky i Ravetahely io, aiza mbö aomby hampiadiviny amin'ny aombin'i Randriambe ?
- E, izikoa karahan'izañy, rö, hañano atsika, ho izy Randriambe. Ary raha misy aomby anà, ka resin'ny aomby anahy aombinà, ino fantoko ?

9.Nivölaña i Ravetahely :

- Izikoa resin'ny aombinà edy, rö, aomby anahy, ehë, hiasa aminareo zahay mianakavy ka mandra-pahafatinay, hiasa aminareo zahay, hataonareo andevo tahaka andevonà aby reo. Ary raha ohatra ndraiky resin'ny aomby anahy aombinà, ho izy Ravetahely kale, akôry ?
- E, ho izy Randriambe, ameky anà antsasaky fanaña anahy !

10.Ka zahaña io raha io, namôño andro zareo aroilahy :

- Amin'ny andro karahan'izaiñy, ho izy, ataontsika ny raharaha.

11.Ary ny ôlo moa izikoa fa nahareñy lazan-draha karahan'io, ehë, liaña ary tia-hahita ary tia-hahafantatra raha fisehon-draha akeo. Satria raha hitanjareo andavan'andro i Ravetahely tsy manaña aomby, ary Randriambe mö manaña rökarökan'aomby maro be.

12.- Ka asany eky raha hitranga amin'i Ravetahely io izikoa fa hañano i raha zaiñy e !

Izaiñ nanin'ôlo amponiñy mañodidiñy. Ka zahaña nañano peky andro zareo

6. Et puis, un jour, en effet, il y eu une assemblée, et Pauvre-Hère a entrepris Grand-Seigneur :

- Moi, un de ces jours, je vais te demander de faire battre nos taureaux. Nous ferons un combat de taureaux.

7. Grand-Seigneur lui ad demandé :

- Oh toi ! Comment as-tu eu une idée aussi bizarre ? Et où sont les taureaux que tu pourras opposer aux miens ? Dans mon troupeau je connais plus d'un puissant taureau, alors s'ils doivent affronter les tiens, je ne crains rien.

Ainsi a parlé Grand-Seigneur.

8. Et les gens qui les entouraient et qui participaient à leur conversation en ce jour de fête se disaient :

- Oh, à quoi pense Pauvre-Hère ? Où va-t-il trouver un taureau à opposer à ceux de Grand-Seigneur ?
- Eh bien, s'il en est ainsi, je relève le défi, dit Grand-Seigneur. Mais si tu en présentes un et que le mien le terrasse, qu'auras-tu à me donner ?

9. Pauvre-Hère dit :

- Si ton taureau terrasse le mien, je m'engage avec toute ma famille à te servir jusqu'à la mort. Nous te servirons comme esclaves, au même titre que tes esclaves. Et si c'était ton taureau qui était vaincu par le mien, ajoute Pauvre-Hère, qu'est-ce que tu ferais ?

- Eh bien, dit Grand-Seigneur, je te céderais la moitié de mes biens !

10. Alors, les deux hommes ont fixé le jour de l'affrontement :

- Tel jour, nous ferons l'affaire, disent-ils.

11. Et quand l'assistance a entendu cette étrange nouvelle, oh, quel émoi ! Tous attendaient le dénouement de cette affaire. Parce que tout le monde voyait bien que Pauvre-Hère n'avait pas de bêtes, alors que Grand-Seigneur en avait à foison.

12. – Que va-t-il advenir de Pauvre-Hère s'il se lance dans cette affaire ?

Voilà ce que se demandaient les gens alentour. Et le jour que les deux adversaires

aroilahy, tōnga ilay peky andro iñy, nivôry zareo tamin'ny toeraña araiky.

13.Ary izy io mö efa hevi-petsifetsy lahateo nondôsiñ'i Ravetahely, ka nandeha amin'ny tany misy tendrombohitry izy, ary raha fantany ilay toeraña hañanövanjareo ilay zavatra.

14.Ka zahaña i raha io, nivôry zareo indraiky andro. Ke tafavôry tañy ny vahoaka, tōnga tañy iry Randriambe mianakavy, ary nivôry tañy ny aombilahy maro maventy. Ka zahaña izikoa fa tafavôry teo somary taratara ndraiky iry Ravetahely tōnga tamin'ny toeraña io.

- Aiza lahy izy Ravetahely iñy e ?
- Ehë, zareo kony mbö ela e !

15.Elaela, avy ry Ravetahely avy takao.

- Akôry, pare anao ? Mivôlaña i Ravetahely Randriambe.
- Ehë, pare zaho.
- K'ary aiza mö, rö, aombinao ?
- Ehë, ake zaho mahita anazy fô, ake anareo mahita anazy, fô haboakako ake aombinahy zaiñy.

16.Nakatra zareo mianakavy, nakatra io tanety io, nakatra bôraka tōnga tan-tampony ke...

- Pare anareo vö, ho izy, Ravetahely tan-tampony ?
- E, pare zahay e ! Aiza mö a rö aombinao zaiñy ?

17.Avy an-tanety akao.

- Là, ho izy.

18..Zahaña, tan-tampony tanety io ndraiky misy vato maventiventy, vato maventy lahate. Ka nañozoño izy tamin'ilay vato. (Ke raha talöhahÖha mö tsy raha haintsika avahizo fô tao ny fomba ilay nañanövany anazy...)

- Itô anao Vato tô, ho izy, anao tô Vato masiñy, masiñy ny Tany, masiñy ny Lañitry, ho izy, kale, izikoa tsy raha voaôzoño ho veta mandrakizay zaho, miaraka anao Vato misondröta !

avaient fixé finit par arriver. Tout le monde se réunit.

- 13. Mais Pauvre-Hère avait déjà préparé une ruse. Pour le combat, il attira son adversaire dans un endroit montagneux, un endroit qu'il connaissait parfaitement.
- 14. Le jour dit, il y avait une grande assemblée. Le peuple s'était réuni à l'endroit indiqué, Grand-Seigneur était venu avec toute sa famille, et il avait amené ses plus beaux taureaux. Et, comme tout le monde était réuni, Pauvre-Hère s'est présenté avec quelque retard.
- Où sont donc passés Pauvre-Hère et sa famille ?
- Oh, on dirait qu'ils vont être en retard !
- 15. On a attendu un bon moment, et puis, enfin Pauvre-Hère parut :
- Es-tu prêt, lui demanda Grand-Seigneur ?
- Oui, je suis prêt.
- Et où sont tes taureaux, mon ami ?
- Oh ! Je les vois déjà. Vous allez les voir bientôt, je les fais sortir, mes fameux taureaux.
- 16. Grand-Seigneur monte avec toute sa famille, il monte, il monte jusqu'au sommet de la montagne, et...
- Vous êtes prêts, demande Pauvre-Hère du haut de la montagne ?
- Oui, nous sommes prêts ! Mais où sont donc tes taureaux ?
- 17. Ils sont arrivés en haut de la colline.
- Nous y sommes, dit Pauvre-Hère.
- 18. Or, tout en haut de cette montagne, il y avait un amas de grosses pierres, de très grosses pierres, même. Alors, Pauvre-Hère s'est mis à conjurer ces pierres. (Et, les choses d'autrefois, nous n'en savons pas trop les raisons, mais de fait il connaissait le moyen de le faire...) Il dit :
- Ô toi, Pierre, tu es Pierre sacrée, la Terre est sacrée, le Ciel est sacré, s'il n'y a pas sur moi une malédiction qui me condamne à être pauvre éternellement, alors, Pierre, soulève-toi immédiatement !

19.Zahaña nisôndro tro mörämöra ilay vato.

- Zaho, ho izy, mangataka hasiñy aminao, satria hampiady aomby zahain'i Randriambe. Ka zaho efa fantatra tsy manaña aomby, ka anao tô edy aomby, ho izy kale, hanondro tro ôsiky zaho mbö angatahaña fitahaña amin-Jañahary, ho izy, hampiady anà amin'ny aombin'i Randriambe. Ka izikoa fa manondro tro ôsiky zaho, gao-madiniky, arahonareo e !
- E, ho izy gao-madiniky reo.

20.Nilaza tamin'izay izy :

- Nambiribiry vato nampiady e !*
- Ny ombilahy, njôvy e ny mahery ?*
- E, ninahy e ny mahery !*
- Nambirimbiry vato nampiady e !*
- Ny ombilahy, ninjôvy e ny mahery ?*
- E, ninahy e ny mahery !*

21.Tamin'izay nivoño i vato io avy akañy nibiribiry vö nirôroño.

- Mbö avy raha rö, ho izy ôlo aby nañodidiñy takeo !
- Io möa lahy aombin'i Ravetahely zaiñy, ehë, maty eky ninahy, ho izy !

Indray niparipariaka dahôlo...

22.Naroson'i Ravetahely ndraiky i ôsiky iñy, zareo mianakavy :

- Nambiribiry vato nampiady e !*
- Ny ombilahy, njôvy e ny mahery ?*
- E, ninahy e ny mahery !*
- Nambirimbiry vato nampiady e !*

19. Alors la pierre a commencé à se soulever tout doucement.

- Je fais appel à ta force sacrée, parce que je vais engager un combat de taureaux contre Grand-Seigneur. Et on sait bien que je n'ai pas de taureaux, aussi c'est toi qui sera mon taureau ! Et je vais par mon chant implorer l'aide du Créateur, pour que tu puisses affronter les taureaux de Grand-Seigneur. Et vous, les enfants, dès que je commencerai, vous chanterez avec moi !
- Oui, disent les enfants.

20. Alors il a prononcé ces mots :

- Roule, roule, pierre, au combat !*
- Les taureaux, à qui est le plus fort ?*
- Eh, c'est le mien, le mien est le plus fort !*
- Roule, roule, pierre, au combat !*
- Les taureaux, à qui est le plus fort ?*
- Eh c'est le mien, le mien est le plus fort !²⁰¹*

21. Alors, la pierre s'est ébranlée, elle s'est mise à descendre en roulant sur elle-même. Les gens qui étaient là tout autour se disaient :

- En voilà un prodige, qui arrive !
- Si c'est ça le taureau de Pauvre-Hère, eh bien, les miens sont morts, se disait Grand-Seigneur !

Déroute générale...

22. Pauvre-Hère lance à nouveau son chant, et sa famille avec lui :

- Roule, roule, pierre, au combat !*
- Les taureaux, à qui est le plus fort ?*
- Eh, c'est le mien, le mien est le plus fort !*
- Roule, roule, pierre, au combat !*

²⁰¹ Chanté.

Ny ombilahy, ninjôvy e ny mahery ?

-E, ninahy e ny mahery !

23.Zahaña, nidalavoko avy takao io vato io, aombin'i Randriabe jiaby ilay takatr'i vato io indraiky fôlapôlaka dahôlo, nilefa..., ôlo jiaby ireo nilefa dahôlo.

24.Ke zahaña :

- Ehë, zalahy, naharesy lahy i aombin'i Ravetahely iñy, möa lahy aomby anazy ?
- Zaho tô, ho izy ny sasany, tsary nahita raha karahan'iñy eky, aiza möa, rö, vato kale bekoin'i ôlombeloño kale nivoño, ehë mbö hanjary i Ravetahely eky !
- Ehë, resy lahy aombin'i Randriambe e, aomby manaña heriny !
- Ny omby anazy zareo hita zalahy, mbö resy aiza zalahy, mbö resy ny aombin'i Ravetahely iñy rö ?
- Ehë, tsisy.
- Ehë, resy i Randriambe, ho izy ôlo jiaby reo, naharesy i Ravetahely.

25.Ka zahaña i raha io aña, raha moa ifañikiaña.

- Akôry rö tsy resin'ny aomby anahy aombinao ?
- E, izy iñy rö resiny edy e, ho izy Randriambe !

26.Ka tamin'izay nitsarain'ny fôkonôloño sanany fa tsy aomby :

- Tanteraka ilay vato fô fahagagaña niboaka tamin'ôlo takeo jiaby.
- Ary tsisy ôlo nahabeko vato karahan'io izikoa tsy Ravetahely, ke sahala amin'ny anjara anazy ilay antsasaky hariañan'i Randriambe.

Les taureaux, à qui est le plus fort ?

-Eh c'est le mien, le mien est le plus fort !

23. Alors la pierre s'est élancée en ronflant, et tous les taureaux de Grand-Seigneur qu'elle atteignait, elle les broyait tous. Tous ont pris la fuite... tous les gens qui étaient là, ils se sont enfuis.

24. Alors, ils disaient :

- Oh, les gars, c'est bien le taureau de Pauvre-Hère qui est le vainqueur, n'est-ce pas, c'est vraiment son taureau ?
- Moi, dit quelqu'un, je n'ai jamais vu une chose comme ça. Comment ? Une pierre qui se soulève sur l'ordre d'un homme ? Ah, il va devenir puissant, ce Pauvre-Hère !
- Oui, ils sont bel et bien battus, les taureaux de Grand-Seigneur, pourtant ils avaient de la force !
- Son taureau, on l'a vu les gars, comment est-ce qu'il pourrait être battu ? Vous croyez que le taureau de Pauvre-Hère pourrait être battu ?
- Jamais !
- Eh bien, Grand-Seigneur est vaincu, c'est Pauvre-Hère qui a gagné.

Voilà ce que tout le monde dit.

25. Et dans une affaire de ce genre, il faut que tout le monde soit d'accord :

- Alors, mon ami ? Est-ce que mon taureau a battu les tiens ?
- Oui, il les a battus, convint Grand-Seigneur.
- 26. Mais, parmi l'assemblée du village, quelques-uns ont contesté que le vainqueur ait été un taureau :
 - La transformation de cette pierre, c'est un prodige qui est arrivé devant tout le monde.
 - Jamais personne d'autre que Pauvre-Hère n'a pu se faire obéir d'une pierre. Aussi c'est comme si le destin lui offrait la moitié des richesses de Grand-Seigneur.

Dia namian'i Randriambe i Ravetahely antssasak'i hariaña anazy.

27.Fa zaiñy moa angano, fa izany hoe ny tsara hokotrahaña aminazy dia izao : izany hoe ny Zañahary, hono, tsy mitahy ny kamo, satria izay mikôfoko dia ampiany ihany. Tsy hanampy amin'ny politiky na hafitsiaña izy fô, izany hoe raha öhatra mbö mikôfokôfoko anao, anony sahintsahiraña, aña andro, aña völaña tsy maintsy hampian'i Zañahary foaña.

28. *Anganoko zaiñy, anganoko,*

Mahiña io andro io,

Tsy anganoko zaiñy, tsy anganoko,

Mañorâna anao io andro io.

Tapatapahiko farim-bazahaohanintsika jiaby, izay no anganoko.

Et Grand-Seigneur a dû donner la moitié de ses richesses à Pauvre-Hère.

27. Tel est le conte. Et voici la morale qu'il faut en tirer : le Créateur, comme on le dit, ne soutient pas les paresseux, son aide va seulement à ceux qui font effort. Il n'aidera pas les politicien²⁰², ni le mystificateur. Si par toi-même tu secoues le poids de ta misère, arrivera un jour, arrivera un mois où le Créateur viendra à ton secours.

28. *Si c'est mon conte, si c'est mon conte,*

Puisses-tu être sec, toi, le temps !

Si ce n'est pas mon conte, si ce n'est pas mon conte,

Puisses-tu donner de la pluie, toi, le temps !²⁰³

Je débite en petits morceaux la canne à sucre blanche, pour que nous en mangions tous. Et c'est ça mon conte.

²⁰² Dans le texte on a ici un emprunt au français : *politiky*, qui a pris en malgache sens de « ruse malhonnête », et qui est renforcé par *ha fîtsiaña* « ruse, mystification, fraude ». Remarquons que cette conclusion contredit en fait le récit, puisque la victoire de Pauvre-Hère était attribuée plus haut (§ 13) à une ruse, *hevi-petsifetsy*.

²⁰³ Pour cette formulette de conclusion, cf. contes 5, 21.

Annexe VIII : « Zanak'i Randriambe sy ny voangy » (La fille de Randriambe et le citron), Angano 27.

- 1.Teo izaiñy hono... Mitanoa edy areo viavy e, fô mbö hivölaña eky zany io rahafantariñy.
- 2.Ka taloha izaiñy böka, mböla avy böka i Randriambe iñy, izy tsy raha mety lany, am-paritanintsika akato. Tantara faha taloha tañy böka izy iñy.
- 3.Teo izaiñy, hono i Randriambe io, zanak'izy io akà, böka, izikoa Faravavy mahalaña foaña izy tsy tsara, raha tsara lasiteo...
- 4.Ka niteraka i Faravavihely i Randriambe, izy niteraka Faravavihely, ka natao i tariminy tao i zaza io, tômbo. Ka ela izy tômbo, ehë, izy kony efa tsy zaza efa tômbo ka tian'ilay tia azy. K avy koa ny ampanjengye. Raha tsary miala amin'ny tany lasiteo böka io, sady fomband-raha lahateo, viavy izingen-dahy.

1. Il était une fois... Ecoutez donc, vous les femmes, car je vais dire une énigme.
2. Donc, il était une fois un Grand-Seigneur, car autrefois dans notre région il y avait des Grands-Seigneurs... Et cette histoire est une histoire d'autrefois.
3. Donc, ce Grand-Seigneur était là, et il avait une fille, une Benjamine. Et ces Benjamines, filles de Grand-Seigneurs, il est bien rare qu'elles ne soient pas belles. Oui, elles sont toujours très belles...
4. Or donc, ce Grand-Seigneur avait une fille, une Petite-Benjamine. Et cette Petite-Benjamine, il l'éleva, et elle grandit. Et au bout de quelque temps, comme elle avait grandi, eh bien, elle n'était plus une enfant. Et l'aimèrent ceux qui l'aimèrent. Et vinrent les prétendants. C'est une chose qui ne peut manquer d'être en ce monde, une loi de la nature, que les filles voient venir à elles des

²⁰⁴ C'est une idée qui s'exprime fréquemment dans les discours de demande en mariage, p. ex. :

*Zana-piso somôrin 'am-pítirahaña,
tôvolahy tsy anari-manjengy.
Aômbilahy marim-tañana tsy lavo arôso,
Tôvolahy marangitra tsy tanin 'ny « Avilay zaho ! »
Vody rafia tsy fôha-drivotra,
Tôvolahy feno taoña tsy meñä-biavy.*

« Le petit chat en naissant a déjà de la moustache,
au jeune homme on n'enseigne pas à faire la cour.
Le taureau bien campé sur ses pattes n'est pas facile à renverser,
le jeune homme bien trempé ne se lasse pas pour un « Laisse-moi ! »
L'arbre à raphia ne se laisse pas abattre par la tempête,
le jeune homme mûr n'a pas honte devant les filles. »

Et encore : *Mañara-dian 'aômby mitety kijany,*
 Ny manan-tôvolahy vahin'in 'ny nitera-bavy.
 « Celui qui suit ses bœufs à la trace doit parcourir les pâtures,
 et celui qui a un garçon doit venir en hôte chez les parents de la fille. »

5.Teteky tañy izy io. Ka nizingen'ôloño i Faravavihely, izy nizingenjareo. Ehë fô, alöhak'izaiñy malÖha voatsitohiñy hely ny anahy iñy, hadiño helyraha betibety : misy voangy indraiky an-tanàñan'i Randriambe..., misy voangy an-tanàñan'i Randriambe io, izy io tsy mety raraka samba taoño moôsotro ririniñy miteteky tsy mety raraka voangy aro hambaña izay.

6.-Ka anao koa Faravavihely, ho izy, anao koa zingen'ôloño, ho izy, anao koa zin,gen'ôloño, ho izy, ôlo koa mahalatsaka izy io am-pofoaña anao akeo, ho izy, mandeha anao e, ho izy. Na kombo, ho izy, na ôlo manan-draha, ho izy, mandehana anao, ho izy. Fô, izikoa ôlo tsy mahalatsaka izy io, am-pofoaña anao ake, fô izy io indraiky tsy azo balabalaña, tsy azo kitroñy edy e, fô raha alatsaka möramöra foaña, masoko izaho mbö mizaha.

- E, izikoa mañan'izaiñy, ho izy Faravavihely, ià e.

7.Nirôtro , ny ampanjengy. Nandeha ny tôvolahy malaza, nanjengy ny saidilahy lava tañaña, baroko nahavian'ny öhabölanjareo avaizo io : « Antidahy manamböla, höman-draha tsara i. » Ehë e, mbö nandeha nanjengy. Ehë, mböla tsy nahita i plaña andatsahaña i voangy i am-pofoañan'i Faravavihely.

8.Ela, nihazakazaka i Laikôtovilavila. Aminazy zanaka angano tsy atao koraña tsy ela. Ehë, nitsatsaka avy takao izy, avy aminazy lay gaoño araiky mahilaka, töngä take, nanjengy ilay viavy.

- Izaho tô, ho izy, Randriambe, aza mahafady fô ampañontany ilay viavy mitôvo aminareo akato. Ampanjengy, ke tia, izaiñy izy edy izy diany tô, andeha hanjengy viavy, hañontany viavy mitôvo sabe koa misy.

9.-Ià, avak'i Randriambe, izaho, avak'i Randriambe tsy mahidy, fô izaho amin'izy io tsy malaiñy, fô, izaho amin'izy i, tsy miriry ôloño, fô, izikoa, ho izy, misy voangy aminahy ake izay, ho izy. Ehë e, ataoko mahazo azy e, ary mavila i zanako handeha.

préteurs²⁰⁴.

5. Bientôt, donc, vinrent les préteurs, pour demander Petite-Benjamine. Mais, faites excuses ! Il y a une chose que j'avais oubliée de dire : il y avait un citronnier dans le village de Grand-Seigneur, un citronnier qui portait deux citrons jumeaux. Et passaient les années, passaient les saisons, mais jamais les citrons de ce citronnier ne tombaient.
6. – Si quelqu'un te demande, Petite-Benjamine, lui avait dit son père, Grand-Seigneur, si quelqu'un te demande, et qu'il est capable de faire tomber un de ces citrons sur ton giron, alors seulement tu accepteras. Que ce soit un infirme, avait-il dit, que ce soit un richard, tu l'accepteras. mais s'il n'est pas capable de faire tomber le citron sur ton giron tu ne l'accepteras pas. Et il n'aura pas le droit de les faire tomber en y lançant des bâtons, ni en les gaulant, il faut que le citron tombe de lui-même, et que je le voies, de mes yeux.
- Oui, dit petite-Benjamine. C'est bien.
7. Les préteurs vinrent en foule. Vinrent les jeunes gens les plus illustres, et les hommes mûrs aussi vinrent faire leur cour, car le proverbe reste toujours vrai : « Le vieillard riche mange des bonnes choses. » Tous, enfin, vinrent demander la main de Petite-Benjamine. Mais aucun, non aucun, ne trouvait le moyen de faire tomber le citron sur le giron de Petite-Benjamine.
8. Ensuite, accourut Bel-Astucieux. Et là, c'est le cas de le dire, « dans un petit conte, tout va très vite ». Oui bien, le voilà, tout fringuant, un garçon déluré, qui vient demander la jeune fille.
- Me voici, dit-il à Grand-Seigneur, mille excuses, mais je viens demander la main de votre fille. Si l'on est demandeur, c'est qu'on aime, et c'est là l'objet de ma quête, de demander une fille à marier – si toutefois il est bien vrai qu'il y en a une ici !²⁰⁵
9. – Eh bien, dit Grand-Seigneur, je ne suis pas avare de ma fille, je ne la retiens nullement, je ne suis pas difficile sur le choix de l'élu, mais voilà : j'ai là un citronnier, eh bien, celui qui fera tomber le citron de ce citronnier, je lui donne

²⁰⁵ Formule traditionnelle dans ce genre de demande : alors même que, évidemment, le jeune homme sait fort bien quelle jeune fille il vient demander, il prétend venir au hasard et s'enquérir si, par aventure, il n'y aurait pas chez son hôte respectable quelque fille à marier... On pousse parfois cette petite comédie jusqu'à prétendre hésiter entre plusieurs des filles de la maison.

10.Ehë, lany fañahy ilay zazalahy :

- Akôry möa atao fomba fandatsahaña azy ?
- E fandatsahaña azy, ho izy, Randriambe, izy io tsy kitroñy, izy io tsy alatsaka fö, atao ake foaña, am-pofoaña ake, izaho mö, masoko tô, mahita.

11.E, niheriñy ilay zalahy, nizahazahaña i raha i fö an'ambo tsy takatra rangasiñy, hikitroñy izy io tsy hikehiny, balabalaña izy io tsy hikehiny, ary raha alatsaka möramöra am-pofoaña'i zanany, izay vao mahazo zanany. Tsy mahazo, miheriñy. Natao, lany fañahy.

12.Nitsoroaka koa raiky avy takañy, gaoñolahy tsara tarehy, nandeha nanjengy izy i, izy nanjengy izy io töngä takeo izy navy tamin'i Randriambe, añañan'i zalahy, izaiñy böka zandriky izaiñy, zandrin'i Tiozara böka izaiñy, i Rabetsara böka izaiñy.

13.I Rabetsara nandeha nanjengy i viavy i, töngä takeo :

- Izaho tô, azafady Randriambe fö, izaho, ho izy, andeha hanjengy viavy, ka izaho handeha hanjengy viavy, manam—pitiafaña ke andeha hañontany viavy mitôvo aminareoo akato e. mila zaho ary mangetaheta ti-hahazo.
- Io avak'i Randriambe, izaho, ho izy, tsy mifidy, sambaha kômbo izy ake, sambaha aminazy, manamböla,, ho izy, kandrefa, ho izy, ny anjara samby miady ny anazy fö, fomba fandatsahaña i voangy röho, ho izy. Izikoa ke nahalatsaka izy io am-pofoaña anazy, ho izy, mahazo zanako edy, ho izy.

14.-Aiza moa i voangy izaiñy avik'i Rabetsara ?

- E, ho izy fö, irôho.

Niboaka, nalaka tsihy madio, nampanterña i Faravavihely zanaka Randriambe te izy. Nitambolim-pöza i Faravavihely.

ma fille. Et ma fille est toute prête à le suivre.

10. Voilà le garçon bien embarrassé :

- Comment faire tomber ce citron ?
- Et pour le faire tomber, ajoute Grand-Seigneur, il ne faut pas le gauler, il doit tomber de lui-même, juste sur le giron de ma fille, et que je le voie de mes yeux.

11. Le jeune homme revint, et il observa bien : le citron était très haut, il ne pouvait pas l'attraper ; le gauler, c'était interdit ; le faire tomber en y lançant un petit bâton, c'était interdit aussi. Il fallait qu'il tombe doucement, de lui-même, dans le giron de la jeune fille. Telle était la condition. Rien à faire. Il s'en retourna, bien troublé.

12. Après lui, il s'en présenta un autre, un très beau garçon, qui demandait la main de la jeune fille. Pour demander la main de la jeune fille, il se présenta chez Grand-Seigneur. Et le nom de ce garçon c'était..., c'était mon petit frère, le frère de Tiozara, c'était Rabetsara²⁰⁶.

13. Donc ce Rabetsara vint demander la fille. En arrivant, il dit :

Fais excuse, Grand-Seigneur ! Je suis venu pour te demander la main de ta fille, et si je suis venu te la demander, c'est que je l'aime. N'as-tu point ici une fille à marier ? J'en suis fort amoureux, j'ai grand soif d'elle.

- Certes- dit Grand-Seigneur, je ne suis point difficile sur le choix de l'élu, que ce soit un infirme, que ce soit un richard, si c'est son destin, je l'accepte. Mais il faut qu'il fasse tomber ce citron. Celui qui parviendra à faire tomber ce citron sur le giron de ma fille, c'est lui qui l'aura.

14. – Et où est ce citron, demanda Rabetsara ?

- Le voici, dit-il.

Alors on sortit, on déroule une natte neuve, et on fit asseoir dessus Petite-Benjamine, fille de Grand-Seigneur. Petite-benjamine s'assit en tailleur sur la natte.

15. Grand-Seigneur s'est assis à sa droite tout à côté d'elle. Rabetsara s'est assis à

²⁰⁶ C'est vraiment le nom d'un frère du conteur, et ce nom convient d'ailleurs parfaitement à l'histoire, puisqu'il signifie « Grand-Bel-Homme ». Rire de tous les assistants.

15.Nantôtry tan-kilany, ilany farany ankavanaña i Randriambe, nantôtry ilany farany ankavia i Rabetsara fö tañontaniany fö ho avy aminazy baka i raha i ke avy eo, ho izy, izay dikany nanterany ankavia io. Nantôtry takeo izy.

- Akôry atao mañano izy ? Aiza moa i raha izaiñy ?
- E irôho.

16.-E, izikoa mañan'io, azafady anao, ho izy, fö, ataoko ny fomba fandatsahako azy, avak'i Rabetsara.

Nalainy Rabetsara indraiky i raha io avy takao nataony taratra nataony am-pofoañan'i Faravavihely.

- Ka azafady, ho izy, rafözako lahy fö, efa ataony rafözany aby i Randriambe ?
Azafady rafözako lahy, ho izy, fö, zahao edy izy io, asa raha latsaka izy io, asa raha karaha akôry ?

17.I Randriambe nizaha iñy, zahany efa am-pofoaña anazy tokoatra i raha i.

- E, misaotra anao vinantolahy, ho izy, fö, maromaro takeo, ho izy, nanjengy, tsy nahazo, ho izy, anefa indraiky izaho tsy mila völa, izaho tsy mila fôntry be, ho izy, fanañana fö, ny fomba öhabölaña hely, ho izy, ary fitsapan-kevitry, izaiñy nataoko, ary zareo tsisy nahatsapa hevitry karaha iñy, ho izy. Ke azonao ho izy, ilay zanako, ary ameky anao, ho izy. Ka mazotoa anao Faravavihely fö io ny anjaranao e.

18.Ka izaiñy indraiky nataon'ôlo nanfengy i Faravavihely, zanaka Randriambe. Izaiñy indraiky ilay voangy an-tañàña anazy io, tsy kitroñy izy io, tsy alatsaka, tsy balabalaña fö, mila izy alatsaka am-pofoaña anazy izaiñy ake foaña mazôto ilay viavy. Takatr'i Laikôtovilavilahely Rabetsara zandrin'i Tiozara io indraiky.

Nalainy taratra nataony ambôny fofoan'i Faravavihely.

19.Ehë, nisañaka i Randriambe, nazôto ilay zanany. Izaiñy, izaiñy ilay koraña, misaotra tompoko, misaotra tompokolahy sy tompokovavy, ampanjaka ndre hely.

20.Veloma fö hôdy izaho e, Tiozara.

gauche tout près d'elle, puisqu'il désirait qu'elle vienne à lui. C'est pour cela qu'il s'asseyait auprès d'elle, à sa gauche. Donc, il s'est assis là, et il a dit :

- Alors, que doit-on faire ? Et d'abord, où est le fruit ?
- Le voilà.
- 16. – Eh bien, dit Rabetsara, s'il en est ainsi, je vais faire en sorte que le citron descende.
Rabetsara a pris un miroir, et il l'a posé sur le giron de Petite-Benjamine.
- Fais excuse, beau-père, dit-il. (Et il l'appelait beau-père car, déjà, il était sûr d'avoir la fille.) Fais excuse, beau-père, et veuille jeter les yeux ici : le citron n'est-il pas descendu dans le giron de ta fille ? Qu'en penses-tu ?
- 17. Grand-Seigneur jette les yeux sur le miroir, et il voit bel et bien que le citron était sur le giron de sa fille.
- Je te remercie, mon gendre, dit-il. Bien des prétendants sont venus ici, mais aucun n'a réussi. Je ne leur demandais pourtant ni argent ni beaucoup de présents, mais seulement une parole imagée²⁰⁷, une simple énigme²⁰⁸, c'est cela seulement que j'exigeais d'eux, mais aucun n'a su comprendre l'énigme comme tu l'as fait. Eh bien, tu l'as obtenue, mon fils, je te la donne. Et toi, Petite-Benjamine, accepte-le, car c'est lui qui est ton destin.
- 18. Voilà l'histoire des prétendants de Petite-Benjamine, fille de Grand-Seigneur. Il ne fallait pas gauler le citron, ni le faire tomber en lançant de petits bâtons, il fallait qu'il vienne tout seul, de lui-même, sur le giron de la jeune fille, pour que la jeune fille accepte. Et le seul qui avait compris qu'il fallait prendre un miroir et le poser sur le giron de Petite-Benjamine, c'était Bel-Astucieux-le-Petit, alias Rabetsara, frère cadet de Tiozara.
- 19. Grand-Seigneur était frappé d'admiration, et sa fille accepta volontiers. Voilà l'histoire, Messieurs et Mesdames, vous êtes tous des Seigneurs, même les plus petits.
- 20. Et je vous souhaite le bonsoir, car je dois rentrer, moi Tiozara²⁰⁹.

²⁰⁷ *Öhabölaña*, mot à mot un « exemple de parole » ; mais nous savons que *öhabölaña* est aussi le mot généralement traduit par « proverbe ». L'anecdote du citron descendant de l'arbre « en image » dans le miroir (et non matériellement sous le choc du bâton) est à bon droit appelée *öhabölaña*, du même mot que le proverbe ; cela peut nous servir à comprendre en quoi consiste au fond ce qu'on appelle, pas très exactement, les « proverbes » malgaches.

²⁰⁸ *Fitsapan-kevitry*, mot à mot un « essai de l'idée », un « sondage de la pensée ». Le Grand-Seigneur avait voulu éprouver, tâter, l'esprit de son futur gendre.

C'est aussi pourquoi, dès le début, le conteur avait appelé son récit *raha fantariñy*, une « chose à deviner », une énigme.

²⁰⁹ Et en effet, sur ces mots le conteur rentre chez lui, car au moment où il termine ce récit il est déjà presque onze heures du soir.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS

- ◆ FANONY (Fulgence), *L'oiseau Grand-Tison et autres contes des Betsimisaraka du Nord (Madagascar)*, Littérature malgache, Tome 1, L'Harmattan, -2001, 336p.
- ◆ FANONY (Fulgence), *Le tambour de l'ogre et autres contes des Betsimisaraka du Nord (Madagascar)*, Littérature malgache, Tome 2, L'Harmattan, -2001, 332p.

OUVRAGES GENERAUX SUR LES CONTES

- ◆ ANDRIANARAHINJAKA (Lucien X. Michel), *Le système littéraire betsileo*, Fianarantsoa, Ambozontany, 1987, 993p.
- ◆ DAHLE, *Anganon'ny Ntaolo*, Tantara nangonin-dRev. L. Dahle. Nalahatra sy nahitsy ary nampian'i J. Sims. Antananarivo : Imprimerie F.F.M.A., 5^e édition.
- ◆ DAVESNE (A.) et GOUIN (J.), *Contes de la brousse et de la forêt*, Edition EDICEF
- ◆ GALLAND (Antoine), *Les Milles et Une Nuits, Contes arabes*, Traduction d'Antoine GALLAND, Tome II, Sarthe, Maxi-Poche, 2002, 317p.
- ◆ HAMPATE BÂ (Amadou), *Contes initiatiques peuls*, in <http://www.contes-africains.com>
- ◆ HARZOUNE (Mustapha), *Les Contes des Mille et une Nuits*, Edition Bouquins, in <http://www.1001nuits.com>
- ◆ JAOVELO-DZAO (Robert), *Mythes, rites et transes à Madagascar*, Editions Karthala, 1996, 391p.
- ◆ NOIRET (François), *Le Mythe d'Ibonia*, Antananarivo, Foi et Justice, 1993, 272p.
- ◆ NOUVAK (M.) et CERNA (Z.), *Les Contes Japonais*, Edition GRUND, in <http://www.chez.com/>
- ◆ POE (Edgar Allan), *Le Chat noir et autres contes, The Black Cat and Other Short Stories*, Traduction nouvelle et notes par Henri Justin, Le Livre de Poche, 1991, 288p.

- ◆ RABEARISON,
Contes et légendes de Madagascar, Antananarivo :
Trano Printy Fiangonana Loterana Malagasy, -1994, 77p.
- ◆ RAMAMONJISOA (S.),
SCHRIVE (M.),
RAHARINJANAHARY (Solo)
et VELONANDRO
Femmes et Monstres, Tradition orale malgache, Textes
recueillis et traduits par S. Ramamonjisoa, M. Schrive,
Solo Raharinjanahary et Velonandro, Paris, Conseil
International de la langue française – EDICEF, 2 vol.
- ◆ SCHRIVES (Rév. Maurice),
Contes Betsimisaraka, Antananarivo, Foi et Justice,
1992, 272p.
- ◆ *Union Européenne*,
Les contes des Mille et Une nuits, Traduction d'Antoine
GALLAND, Imprimé en Union Européenne, Maxi-Livres,
Novembre 2001, 159p.

REVUES

- ◆ GOURMONT (Remy de),
« *Les contes et les légendes* , in *La Revue des idées*, n° 75, mars 1910, pp. 217-220.
- ◆ Madagascar,
Madagascar, 1.La littérature d'expression malgache,
notre librairie, Revue du livre : Afrique Caraïbes, Océan
Indien, N° 109, Avril-Juin 1992, 111p.
- ◆ MONDAIN (Gustave),
Moralité malgache, in <http://ethnology.gasy.org/>
- ◆ SIOKANTIMO,
Siookantimo, Vent du Sud I. Université de Madagascar,
Revue du centre universitaire Régional. Tuléar : -1976, in
<http://www.galaxidion.com>
- ◆ TSIOKANTIMO,
Tsiokantimo, Vent du Sud , in Etudes océan indien 4.
Institut National des langues et civilisation orientales.
1984, in <http://www.galaxidion.com>

JOURNAUX

- ◆ *L'Humanité*, 13 novembre 2003
- ◆ *Le monde*, 31 octobre 2003
- ◆ *Les Inrockuptibles*, 15 octobre 2003
- ◆ *Libération*, jeudi 16 octobre 2003

ŒUVRES CRITIQUES

- ◆ CAUVIN (Jean), *Les Contes*, Comprendre, Les Classiques africains, 1992, pp. 3-74.
- ◆ ADAM (J.M.), *Le texte narratif*, Paris, Nathan, 1994.
- ◆ JACCARD (Pierre), *L'Inconscient, Les Rêves, Les Complexes*, Petite Bibliothèque Payot, Paris 6e, 1973, 216p.
- ◆ JEAN (Georges), *Le pouvoir des contes*, Tournai, Castermann, 1981.
- ◆ DREWERMANN (Eugen), *Le Mensonge et le Suicide – Psychanalyse et morale*, Tome III, Cerf, Paris, 1992, 131p.
- ◆ BREMOND (C.), *Logique du récit*, Paris, Seuil, 1973.
- ◆ GREIMAS (A.J.), *Sémantique Structurale*, Paris, Larousse, 1966.
- ◆ BARTHES (R.), *Introduction à l'analyse structurale des récits*, Seuil, « Points », 1976, in <http://laby.clicv.fr/DISP/26html/>
- ◆ WINNICOTT (Donald Woods), in <http://dicopsy.free>
- ◆ KERLOCK'H (Jean-Pierre), *Le Petit Poucet*, ill. d'Isabelle Chatellard, Didier jeunesse, 2001 in <http://www.bribes.org>
- ◆ JEAN (Georges), *Le pouvoir des contes*, Casterman, 1981, in <http://www.chez.com/feeclochette/thorie/formulettes.htm>
- ◆ HAYART-NEUEZ (Gérard), *Structure narrative du conte de Graal*, Jacques BAVAY Editeur, Valenciennes, novembre 1981, 240p.
- ◆ GENNEP (A. Van), In-8 *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, Paris, Flammarion, 1910.
- ◆ MARKALA (J.), *Contes populaires de toutes les Bretagnes*, Ouest – France, in <http://www.toutapprendre.com>

ESSAIS

- ◆ MANGALAZA (Eugène Régis), *La Poule de Dieu, Essai d'anthropologie philosophique chez les Betsimisaraka* (Madagascar), Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 1994. VI, 331p.
- ◆ THOMANN (G.), *Essai de manuel de la langue néouolée*, Paris, 1905, pp. 144-145.

- ◆ POULET (Robert), *Contre la Jeunesse*, Denoël, Paris 7^e, 1963 (Essai), 224p.
- ◆ BABITY (Laurent), *Ny fanambadiana eo amin'ny Betsimisaraka*, famelabelaran-kevitra nataon'i Babity Laurent, Toamasina, Imprimerie Spécial, 2003.
- ◆ PAULME (Denise), *La mère dévorante, essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard, 1976, pp.7-91.
- ◆ GREIMAS, (A. Julien), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

- ◆ *Dictionnaire de la littérature 87*, Bordas, Paris, 1987.
- ◆ *Dictionnaire de la Littérature*, Bordas, 1987, cité dans le dispositif pédagogique du CICV, *Vladimir Propp et les contes*.
- ◆ *Dictionnaire des littératures de langue française*, *Bordas, 1978*, in <http://laby.cicv.fr/DISP/2b.html>.
- ◆ *Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Paris, Hachette, 2002, 1858p.
- ◆ *Encarta Encyclopédie 2005*.
- ◆ *Encyclopédie Universalis, Encyclopaedia Universalis, France, S.A. 1998*.
- ◆ *Larousse*, Paris, Larousse, 1977.
- ◆ *Le Petit Larousse illustré*, Larousse, Paris, 2004.

AUTRES OUVRAGES

- ◆ ANDRIAMANJATO (Richard), *Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache*, Tananarive, Salohy, 2002. 99p.
- ◆ HARZOUNE (Mustapha), *Les contes des Mille et Une nuits*, in <http://www.1001nuits.com>
- ◆ HOULDER (J.A.), *Ohabolana ou Proverbes Malgaches*, Tananarive, TPFLM, 1960, 216p.
- ◆ LA FONTAINE, *Fables*, Paris, Classiques Hachette, 1929,

- ◆ La Sainte Bible,
La Sainte Bible, Editions Vida, Nîmes, France, 1910.
- ◆ SCHREIBER (Katja),
In <http://www.france-mail-forum.de/dos/dos2/dos2kaite.htm>
- ◆ *Union Européenne*,
Les contes des Mille et Une nuits, Traduction d'Antoine GALLAND, Imprimé en Union Européenne, Maxi-Livres, Novembre 2001, 159p.
- ◆ VIG (Lars),
Croyances et Mœurs des Malgaches, traduits du norvégien par E. FAGERENG, Edité par Otto Chr. DAHL, Fascicule I, Tananarive, TPFLM, 2004, 67p.
- ◆ VIG (Lars),
Croyances et Mœurs des Malgaches, traduits du norvégien par E. FAGERENG, Edité par Otto Chr. DAHL, Fascicule II, Tananarive, TPFLM, 2004, 80p.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS -----	I
Localisation-----	II
Historique-----	III
INTRODUCTION-----	1
PREMIERE PARTIE -----	5
Corpus-----	6
PREMIERE PARTIE : LE CADRE THEORIQUE-----	7
1.Littérature orale-----	7
1.1.Brève approche de la littérature orale-----	7
1.2.Littérature ancienne et vivante-----	8
1.3.Catégorie et typologie -----	14
2.Particularité des contes -----	17
2.1.La tradition dans les contes -----	22
2.2.Une fiction brève et fantaisiste -----	24
2.3.L'utilisation de l'émotion et de l'ironie-----	24
2.4. Définition du conte -----	26
3.La morphologie des contes -----	27
3.1.Les constantes des contes -----	27
3.2. Analyse des constantes ou fonctions dans le conte « Mandriangôdra » -----	30
DEUXIEME PARTIE : ANALYSE DE LA RUSE DANS LES CONTES -----	386
1.La ruse -----	38
1.1.Domaine de définition -----	38
1.2.Application de la ruse-----	39
2.Champs d'application-----	43
3.Les personnages des contes -----	45
3.1.Le héros -----	45
3.2.L'anti-héros -----	50
3.3.L'évolution des personnages-----	50
4.Les fonctions des personnages ou les « constantes »-----	52
5.Les formes de la ruse dans les contes -----	56
5.1.Puissance intérieure (Ravétahely sy Randriambe mampiady aomby)-----	59
5.2.Sentiment pulsionnel ou agressivité pulsionnelle (Ravétahely)-----	61
5.3.Sentiment de vengeance et actes non réfléchis (Bafla, Rain'i Fitofanahy) -----	63
5.4.Jalousie, grand-mère de la haine (Faravavy zanak'i Randriambe narian-dry zôkiny) -----	68
5.5.Le désir (La fille de Randriambe et le citron)-----	71
TROISIEME PARTIE : L'ESSENCE DE LA RUSE ET SON EXPRESSION DANS LES CONTES -----	764
1.Orientation de la ruse -----	76
1.1.Ruse comme art : fantasme originaire -----	76
1.2.L'homme, objet de ses besoins, esclave de son désir (Mandriangödra)-----	77
1.3.La ruse, expression de la part manquante de la satisfaction -----	79
1.4.L'attachement, source de la ruse -----	80
1.5.Vaincre l'infériorité -----	83

2.Fonctions des contes -----	85
2.1.Fonction de divertissement-----	85
2.2.Fonction psychologique -----	86
2.3.Fonction pédagogique -----	88
3.Finalité de la ruse : N'est-ce pas la métaphore de la vie ? -----	91
4.La narrativité du récit -----	94
CONCLUSION -----	75
ANNEXE -----	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
ANNEXE I : « BINGIN-DRAKAKABE » (LE TAMBOUR DE L'OGRE), ANGANO 30. -----	104
ANNEXE II : « BAFLA <i>RAIN'I FITOFAÑAHY</i> » (BAFLA, PERE DE SEPT-ESPRITS), ANGANO 5.---	113
ANNEXE III : « ILAY NAMONO TËÑA NAHAZO PËRA-BÖLAMËNA » (LE SUICIDE-A-LA-BAGUE-D'OR-MAGIQUE), ANGANO 1. -----	123
ANNEXE IV : « LEBOKAHELY » (PETIT-LEPREUX), ANGANO 9.-----	133
ANNEXE V : « FARAVAVY ZANAK’I RANDRIAMBE NARIAN-DRY ZOKINY » (BENJAMINE FILLE DE GRAND-SEIGNEUR PERDUE PAR SES SŒURS), ANGANO 33. -----	141
ANNEXE VI : « MANDRIANGÖDRA » (COUCHE-DANS-LA-FANGE), ANGANO 32.-----	147
ANNEXE VII : « RAVËTAHELY SY RANDRIAMBE NAMPIADY AOMBY » (PAUVRE-HERE ET GRAND-SEIGNEUR FONT UN COMBAT DE TAUREAUX), ANGANO 44.-----	167
ANNEXE VIII : « ZANAK’I RANDRIAMBE SY NY VOANGY » (LA FILLE DE RANDRIAMBE ET LE CITRON), ANGANO 27.-----	173
BIBLIOGRAPHIE-----	177
TABLE DES MATIERES-----	182